

33

figurines

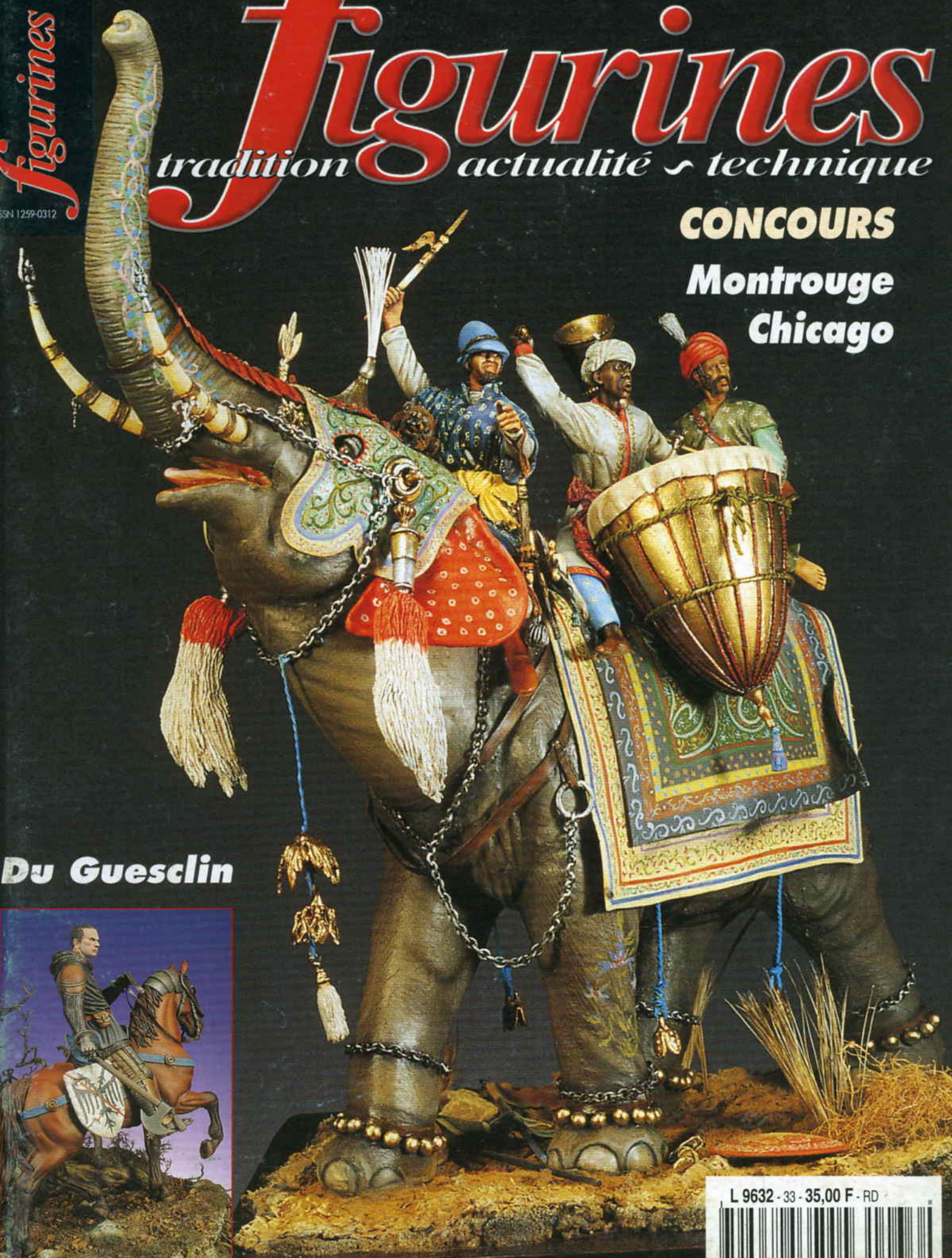
ISSN 1259-0312

BIMESTRIEL AVRIL-MAI 2000
35 FF

240 FB - 11 FS - 7 \$ CAN - 5,34€ (en France métropolitaine seulement)

figurines

tradition actualité ~ technique

CONCOURS**Montrouge****Chicago****Du Guesclin**

L 9632 - 33 - 35,00 F - RD



KULMBACH 1999



En août dernier s'est tenu à Kulmbach le deuxième « Concours allemand de figurines », organisé par notre confrère Modell Fan.

Fabio NUNNARI,
avec la collaboration
de **B. SCHMÄLING**
et **U. LACINA (photos)**

Ce concours s'est déroulé en même temps que la « foire à la figurine » (*Zinnfiguren Börse*), qui se tient depuis des lustres dans la ville et qui, comme son nom l'indique, était à l'origine dédiée uniquement au plat d'étain, spécialité « locale » s'il en est. Les fabricants de plats étaient cette année toujours présents, mais on a pu noter une arrivée massive des marques spécialisées dans la ronde-bosse en provenance d'Italie, d'Espagne, de France, d'Allemagne et de divers pays de l'est. Le concours, organisé selon la formule open a

rassemblé plus de 350 pièces, jugées par un jury international. Dans la catégorie master/peinture, l'Allemand Michael Volquarts, l'un des figurinistes d'outre-Rhin les plus connus, a reçu une médaille d'or pour l'ensemble de sa présentation, tout comme la Suissesse Marion Ebensperger, qui s'est vue décerner, en plus, le prix spécial St Vincent pour son magnifique buste intitulé « The Raven » (cf. *Figurines* n° 29). Parmi les autres lauréats, citons dans le désordre les Italiens Andrea Tessarini, Pietro Balloni et les incontournables *fratelli Cannone*, l'Allemand Bruno Schmälting, tandis que les Français Guy Bibeyran et Jean-Pierre Duthilleul furent également distingués, ce dernier pour son « cavalier noble khurasani ». Le best of Show est allé au Britannique Mike Taylor pour « Tina et Hinirau », un plat illustrant une légende de l'océan et qui en a époustouflé plus d'un.

Pour sa deuxième édition, cette manifestation s'est affirmée comme l'une des plus intéressantes du moment, notamment par sa partie commerciale importante, mais aussi parce qu'elle nous a permis de découvrir plusieurs auteurs allemands de talent (dont vous découvrirez quelques réalisations dans cette page), qui n'ont que très peu l'occasion de franchir les frontières de leur pays. □

1. Vue de la salle réservée aux commerçants.

2. « Hussard 1806 », par Andreas Reiner (D). Médaille d'argent. (Quadriconcept 75 mm).

3. « Tina et Hinirau », le best of show de cette édition, par Mike Taylor (GB).

4. « Dresenova et Flint », de Rodulf Fischer (D). Médaille de bronze. (Création).

5. « Carthage », par Josef Meyer (D). Médaille de bronze. (Transformation, 54 mm).

6. « Chasseresse », du Maltais Ray Calleja. Médaille d'argent. (Phoenix, 80 mm).

7. « Hartmann von Aue », de Bruno Schmälting (D). Médaille d'or. (Andrea 54 mm).

8. « Les joies de la vie » de Holm Vogel (D). Médaille de bronze.

9. « Grenadier », de Marion Ebensperger (CH). Médaille d'or. (Andrea 90 mm).

10. « Louis de Nevers », de Karl Wörner (D). Médaille de bronze. (Pegaso, 54 mm).



Dix questions à...

Adrian BAY

Commençons par faire connaissance

Je suis né en août 1960 dans la ville côtière de Margate, au sein de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler une famille « dysfonctionnelle », avec un père joueur compulsif et une mère schizophrène à tendances suicidaires... Mon enfance fut donc tout sauf facile et le maquettisme était pour moi un moyen d'échapper à une réalité peu agréable. Ma première figurine a été le Napoléon Solo, de la série télé *Des Agents très spéciaux*, un kit Aurora que j'ai peint en brillant; j'avais cinq ans. Après l'école, je me suis engagé dans les parachutistes et le point culminant de cette courte et banale carrière militaire fut sans aucun doute ma conversion au Christianisme (ainsi qu'un attachement sans bornes aux troupes aéroportées du monde entier). Après l'armée, je suis devenu pompier et pendant ma préparation j'ai contracté la maladie de Crohn, une affection intestinale chronique. Après avoir servi pendant trois ans au sein de la brigade des pompiers du Kent, je me suis installé à Londres mais ma maladie m'a empêché de rentrer chez les pompiers de la capitale. C'est à cette époque que j'ai rencontré Margaret, ma femme depuis 14 ans, avec qui j'ai eu trois

filles, Miriam (10 ans), Susannah (8 ans) et Rowena (6 ans). Il y a cinq ans nous avons déménagé et nous demeurons désormais à Barnstaple, dans le Devon, où Margaret est sage-femme et où j'enlume ma onzième année en tant qu'« homme à la maison ».

Faites-vous partie d'un club ?

Non, pas à l'heure actuelle, mais cela m'est arrivé par le passé et je dois avouer que c'est sans aucun doute au sein d'une association que l'on est le plus aidé et que l'on peut trouver le plus de sources d'inspiration. Un club est également un excellent endroit pour se faire des amis, qui peuvent vous encourager lorsque vos figurines sont belles ou vous critiquer lorsqu'elles doivent être améliorées. Une critique constructive, faite par un ami sincère est indispensable si l'on veut réellement progresser.

Qu'est-ce qui vous a amené à la figurine ?

J'ai commencé par monter des avions Airfix jusqu'à ce que je découvre leurs figurines napoléoniennes en 54 mm de la *Collector series*. J'achetais les nouveautés dès leur sortie et je me suis vite mis à les « bricoler ». C'est ainsi que j'ai découvert les figurines Historex et pendant mon adolescence je n'ai pas arrêté d'acheter des cavaliers de cette marque. Je me souviens que j'attendais la parution de chaque nouveau catalogue Historex afin d'admirer les réalisations de Pierre Conrad, Shep Paine ou Max Longhurst. Je regardais les photos de leurs pièces pendant des heures, essayant de deviner comment ils avaient fait et quelles méthodes ils utilisaient. Mais mon plus gros handicap à cette époque, c'était que je peignais à la Humbrol lorsque tout le monde utilisait de l'huile. Tous les articles consacrés aux techniques de peinture ne parlaient que de ce type de peinture, ce qui fait que je ne progressais pratiquement pas et que j'étais de plus en plus persuadé d'utiliser un produit dévalorisant.

Depuis combien de temps sculptez-vous et/ou peignez-vous des figurines ?

Eh bien en août prochain, cela fera 35 ans que j'ai reçu pour mon anniversaire le Napoléon Solo dont je viens de parler et que ma mère m'avait bien aidé à peindre. Il faut dire qu'il avait vraiment l'air « intéressant », une fois fini, avec son beau costume vert brillant ! En outre, cela fera bientôt 27 ans que j'ai commencé à transformer des figurines et environ neuf que je me suis tourné vers la création pure.

Qui vous a influencé le plus ?

Comme je l'ai dit, je me suis battu pendant de nombreuses années afin de progresser avec la peinture Humbrol. En fait, la situation s'est grandement améliorée lorsque je suis allé pour la première fois à Euromilitaire et que j'ai découvert les plus belles figurines de l'époque victorienne jamais réalisées. En tant que passionné par la cavalerie de la guerre de Crimée, je fus littéralement envoûté par ces pièces. Vous ne serez sans doute pas surpris si je vous dis que ces figurines étaient celles de Bill Horan ! Il me restait à découvrir quelle peinture il avait utilisée, notamment

pour obtenir un aspect aussi mat. Pas possible, de la Humbrol ! Ayant pu le rencontrer, je lui posais la question et sa réponse me transporta littéralement de joie, surtout qu'à l'époque je n'avais encore rien lu sur lui. Le seul fait de savoir ce que l'on pouvait faire avec les célèbres « petits pots » fut pour moi le meilleur des encouragements. Plein de projets en tête, je me remis à l'ouvrage, avec pour seul but désormais de m'améliorer sensiblement. Un autre tournant fut ma participation à la deuxième World Expo (à Paris, en 1996) où je pus admirer les œuvres d'un même auteur regroupées sur un seul display, sans avoir besoin d'arpenter une salle de concours, comme c'est le cas à Euromilitaire où les figurines sont dispersées dans une multitude de catégories. Je me souviens des pièces de J.-P. Duthilleul ou de Ph. Gengembre, tandis que d'autres, comme les frères Cannone ou M. Venturi m'influencèrent grandement. Plus je regardais leurs pièces, plus je trouvais des défauts aux miennes. Selon moi, mes points faibles étaient le niveau de détail général et l'homogénéité de la présentation, chaque élément (couleurs, socle ou attitude) devant être pris en compte.

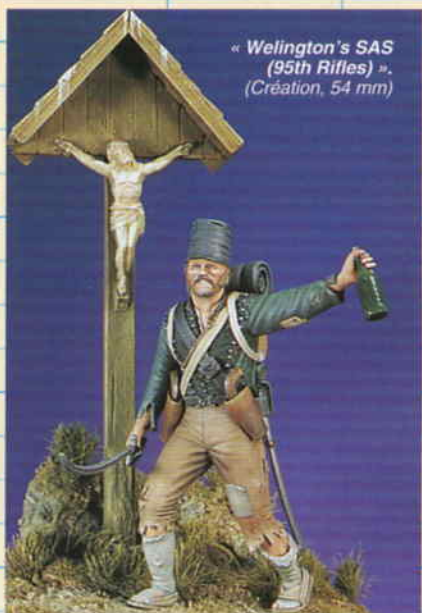
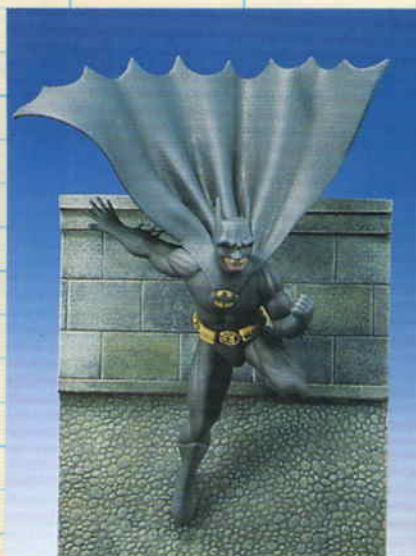
Quant à savoir ce qui m'influence le plus lors du choix d'un sujet, c'est très simple. Issu d'une famille moitié galloise, moitié juive, j'ai tendance à envisager l'histoire avec une perspective plutôt élargie. Je ne me focalise pas seulement sur les exploits de l'armée anglaise. Selon moi, aucun pays n'a le monopole du courage, de l'héroïsme ou des grands



« Du Guesclin n° 1 ».
(Création, 54 mm)



« Batman n° 2 ».
(Création, 54 mm)



« Wellington's SAS (95th Rifles) ». (Création, 54 mm)

en haut, à gauche. « Le chevalier vert ». Particulièrement éclectique, les sujets les plus modernes, comme ce SEAL au Vietnam, ne font pas peur à Adrian. (Création, 54 mm)

En haut, au centre. « Batman ». Ceci est la troisième version du vengeur de Gotham City. (Création, 54 mm)

En haut, à droite. « Adrianix le Celte ». L'une des premières apparitions d'Adrian (Euromilitaire 1992), qui s'est représenté sous les traits de l'un de ses ancêtres grands Bretons. (Création, 54 mm)

chefs de guerre. Parmi mes héros préférés, je peux citer Alfred le Grand, le Cid, Du Guesclin et Robert the Bruce. Le seul problème c'est que cet intérêt peut vite tourner à l'obsession : j'ai déjà fait trois figurines du Bruce et de Du Guesclin et je suis en train de songer à un troisième Cid ! (Remarquez, Mike Blank, si mon compte est exact a déjà créé huit Richard Cœur de Lion...).

Quel type de peinture préférez-vous ?

La peinture Humbrol reste ma préférée car c'est la seule que je sache utiliser, mais aussi parce que j'ai toujours peur que mes troupiers en tenue de campagne soient trop brillants. Pourtant j'emploie parfois de l'huile, notamment pour les chevaux ou pour donner à mes personnages un aspect réaliste, surtout pour les sujets médiévaux.

Quel est (quels sont) le(s) sculpteur(s) et le(s) peintre(s) que vous préférez et pourquoi ?

Hormis ceux que j'ai cités plus haut, mes figurinistes préférés sont dans le désordre Raul Garcia Latorre, Jesus Gamarra, Greg DiFanco, Serge Franzoia et Catherine Cesario. J'admire leurs réalisations, pour leur pure beauté et leur côté artistique. Si j'étais collectionneur, nul doute que j'achèterais leurs pièces en priorité.

Quel(s) fabricant(s) de figurines préférez-vous et pourquoi ?

C'est peut-être la question à laquelle j'ai le moins de mal à répondre, je n'ai même pas à réfléchir : Roger Saunders (Hornet) et Bruno Leibovitz (Métal

Modèles) sans hésiter ! J'attends toujours leurs nouveautés avec impatience. Selon moi, tous deux sont parvenus à restituer parfaitement l'apparence et l'esprit des soldats qu'ils réalisent. Les Allemands de Roger sont sans nul doute les plus réalistes du marché et la représentation des plis de leurs tenues de combat est quasiment parfaite. Quant au travail de Bruno, le niveau qu'il a atteint est incroyable ; c'est simple on dirait de vrais soldats, mais réduits à l'échelle. Et puis, cela peut paraître stupide mais ils ont vraiment l'air... Français ! Ces dernières années j'ai acheté plus de figurines de ces deux fabricants que de toute autre marque. En outre, je les transforme très peu car elles sont magnifiquement sculptées d'origine et ce serait presque un sacrilège de les modifier sensiblement. D'autre part, je m'intéresse aux figurines médiévales éditées par Soldiers, Pegaso ou Andrea, que je transforme souvent radicalement car je veux à chaque fois obtenir une figurine unique.

Expliquez brièvement votre technique (choix d'une pièce, façon de peindre, etc.)

Comme je l'ai dit plus haut, mon choix est guidé par la réalité et les exploits accomplis par les vrais personnages. Pourtant, comme je ne fais désormais plus que des créations pures, ma priorité absolue est l'anatomie. Je le souligne toujours dans mes articles ou dans les conférences que je donne, des plis de vêtement réussis ou une magnifique peinture ne sauveront jamais une figurine à l'anatomie ratée. Je vérifie toujours l'authenticité d'une pose en me regardant dans un miroir ou en consultant des ouvrages consacrés à l'anatomie. Une fois que j'ai trouvé l'attitude et le bon « tomber » des vêtements, je me mets en chasse pour trouver les équipements, armes et accessoires dont je vais avoir besoin. Plus je vieillis et plus je deviens paresseux en ce qui concerne la fabrication intégrale d'une pièce d'équipement ou d'une arme. Pour maintenir mon intérêt pendant la période de création, je lis également des livres ou je regarde des films sur le sujet que je suis en train de traiter. Cela m'aide aussi au moment de la réalisation du décor, qui doit compléter la pièce et restituer une ambiance générale plausible.

Quel avenir prévoyez-vous pour la figurine ?

Selon moi, s'il doit y avoir un avenir, celui-

« Le chevalier blanc », sans doute l'une des plus belles réalisations d'Adrian, et en tout cas une idée extraordinaire. (Création, 54 mm)

(Création, 54 mm)



ci passe par un apport de sang neuf et une vision nouvelle des choses, d'où qu'elle vienne. Cela veut en même temps dire que l'on doit être prêt à accepter d'éventuels changements, qui seront autant de stimulants. Je vais illustrer ce propos par un exemple tiré de ma propre expérience. Être Anglais signifie souvent avoir une mentalité insulaire, étriquée, souvent à la limite de la xénophobie. Si l'on persévère dans cette attitude, on se coupe de beaucoup de bonnes choses que le reste du monde peut vous apporter. Ce changement de perspective m'est venu à l'esprit lors de mon voyage de noces. Nous avons choisi Paris car ma femme et sa famille parlent tous français. Pour être honnête, je me souciais peu (pour d'évidentes raisons) de l'endroit où nous irions. Mais ce voyage bouleversa en profondeur ma façon d'appréhender les gens qui ne parlent pas anglais. Je suis littéralement tombé amoureux de la ville et de ses habitants. Les années passant, j'ai beaucoup voyagé et j'ai découvert d'autres pays et d'autres individus, en m'enrichissant toujours davantage et en me faisant percevoir que le fait d'être Anglais peut parfois être plus une gêne qu'un avantage. La gentillesse et la générosité des figurinistes français, italiens, espagnols ou écossais m'ont énormément apporté et ont indéniablement donné un coup de fouet à ma créativité. Je pense donc que l'avenir de la figurine réside dans une coopération et un partage accrus entre tous les pays. Finalement, des mots comme huile, Humbrol et Milliput sont aussi internationaux que *superb*, *magnifique* ou *bellissimo*!

En haut, de gauche à droite : « Colonel Dominique, artillerie de la Garde ». (Création, 54 mm)
 « Capitaine Gérard, officier du Génie ». (Création, 54 mm)
 « Le mousquetaire batailleur, Philippe de Versailles, Paris 1642 ». (Création, 75 mm)
 « Colonel Jean-Pierre, 2^e régiment de carabiniers à Leipzig ». (Création, 54 mm)
 Adrian compte de nombreux amis dans le monde de la figurine et leur a fait ce clin d'œil sympathique consistant à les représenter en miniature. On reconnaît ici Dominique (Breffort), Gérard (Dormois, président de l'Etendard Occitan), Philippe (Gengembre, qui depuis n'habite plus

Versailles!) et Jean-Pierre (Duthilleul). À qui le tour, ensuite ?

Ci-dessus, à gauche. « Edeco ». (Création, 54 mm)
 Ci-dessus, au centre. « Gengis Khan ». Les grands personnages de l'Histoire restent l'un des thèmes préférés de l'auteur. (Création, 75 mm)
 Ci-dessus. « Du Guesclin n° 2 ». Particulièrement fasciné par ce héros français, Adrian n'a pas hésité à le représenter trois fois en figurine... pour l'instant ! (Création, 54 mm)
 Ci-dessus, à gauche. « Colbert, prince des lanciers ». (Création, 54 mm)
 Ci-dessous. « Scopas, roi scythe ». (Création, 54 mm)





1 - PEGASO



2 - PEGASO



3 - PEGASO



4 - ANDREA



5 - ANDREA



6 - ANDREA

Pegaso (1-2-3-7-8)

Pour faire le plein de nouveautés en ce début d'année, une seule adresse : la ville de Sienna, ville de résidence de Pegaso. Et on commence la tournée avec un magnifique cavalier en 90 mm, l'un des plus redoutables conquérants de toute l'Histoire, le célèbre Gengis Khan (photo 1). Il est ici magnifiquement représenté, juché sur un cheval de petite taille et équipé entre autres d'une armure mongole extrêmement détaillée. En outre, vu le statut du personnage, toutes les parties des vêtements peuvent être richement décorées de broderies et autres motifs colorés. Une incontestable réussite, qui devrait nous donner l'occasion de voir dans les mois à venir de somptueuses pièces sur les tables des concours, quelques grandes « peintures » en matière de peinture de figurine s'étant déjà intéressées au sujet. Dans une dimension inférieure, mais avec une qualité tout à fait similaire, viennent de paraître

quatre nouvelles figurines en 54 mm. Tout d'abord un couple d'ennemis, à savoir le héros de la révolte écossaise, le malheureux Richard « Braveheart » Wallace (photo 2) saisi en pleine action et vêtu d'une longue cote d'armes arborant le blason de sa nation et son rival anglais, le roi Eduard 1^{er} Plantagenêt (photo 3) campé dans une pose superbe, bras croisés et une lettre en main. Le second duo de ce premier trimestre nous emmène plus loin, au Japon plus exactement (pays jusqu'alors jamais représenté par Pegaso) avec deux samourais. Le premier est représenté avec le katana brandi, dans une attitude caractéristique de « l'art du sabre » nippon (photo 8) et l'autre est particulièrement original puisque portant une arkebuse à mèche sur l'épaule (photo 7). En outre, le personnage porte un shashimono, une bannière accrochée dans le dos. Les armures métalliques sont remarquablement détaillées et les vêtements pourront être, au gré des peintres, ornés de motifs décoratifs

ou plus simplement unis. Là encore, quatre sujets que l'on n'a pas fini de voir en concours et qui semblent promis à un bel avenir, tant par leur qualité d'exécution, que par l'originalité de leur attitude ou des thèmes abordés. Quant à la suite chez ce fabricant, elle s'annonce également intéressante avec notamment un arbalétrier en pleine action et en 90 mm. Métal, 90 et 54 mm.

Andrea (4-5-6-13-15)

Partons maintenant chez l'autre « gros » fournisseur de nouveautés du moment, à Madrid plus précisément, chez Andrea qui ne chôme décidément pas non plus et nous propose notamment quatre nouveautés en 54 mm aussi intéressantes que différentes et qui sont respectivement un « seigneur de la guerre du XI^e siècle » (photo 4) à la coiffure « au bol » original et tenant un faucon perché sur son poing, un chevalier italien du XIII^e siècle (photo 5), sujet décidément populaire car, inspiré d'un ouvrage

Osprey, il a déjà donné lieu à plusieurs figurines en 90 et 120 mm notamment, un chef sioux (photo 13) qui vient continuer la série consacrée par Andrea aux Amérindiens et enfin un nouveau héros du grand écran, la créature du Dr Frankenstein, immortalisée par Boris Karloff (photo 15), une figurine qui pourra être à l'origine d'un beau travail des tons chair à ombrer en l'occurrence en... vert pour faire encore plus cadavérique ! Dans une dimension supérieure, la dernière pièce sortie (en tout cas au moment où ces lignes sont écrites car sont attendus un carabinier français en 54 mm et un buste de lancier polonais en 200 mm...) est un somptueux guerrier viking, (photo 6) magnifiquement sculpté et dont nous vous reparlerons plus en détail très prochainement dans nos colonnes. Sachez seulement qu'il peut être équipé de deux casques différents et que de nombreuses parties de l'équi-

pement (bouclier notamment) peuvent donner lieu à des décorations intéressantes. Métal 54 mm et 90 mm.

Elite (9)

Depuis plusieurs années les figurinistes attendent avec impatience la parution des nouveautés de la marque Elite car elles sont souvent synonymes de pièces extrêmement populaires (cf. le chevalier normand ou le Celte). Depuis que le talentueux Raul Latorre a décidé de voler de ses propres ailes (vous verrez sa dernière réalisation, un officier des Cameron highlander en Crimée dans notre prochain numéro), Elite a fait appel à d'autres sculpteurs tout aussi renommés. Après les *fratelli* Cannone et leur sapeur de chasseurs (cf. *Figurines* n° 32) que l'on rencontre souvent en concours, c'est au Britannique Julian Hullis qu'a été confiée la tâche de sculpter la nouveauté de ce début d'année. Et l'on doit avouer que le résultat est à nouveau magnifique, ce guerrier germain du III^e siècle de notre ère étant aussi réussi qu'il est simple. Ici pas d'extravagance mais au contraire un quasi-dépouillement qui met encore plus en valeur la remarquable sculpture, notamment du visage. C'est simple, lors de sa présentation, au 1^{er} Forum d'Hyères, plusieurs grands figurinistes présents sont tombés sous le

charme, certains n'ayant pas hésité à acheter cette pièce qui semble, à son tour, promise à un riche avenir. Encore bravo ! Métal, 90 mm, sculpté par J. Hullis et peint par F. Rincon.

El Viejo Dragon (10-29)

On est toujours aussi éclectique du côté du « vieux dragon » et cela se voit au niveau des nouvelles pièces commercialisées. La première, intitulée « Marathon » (photo 10), met en scène un hoplite grec du V^e siècle avant notre ère, en train de courir, tandis que sur le sol (en résine) gît un guerrier perse, mort avec ses armes (bouclier et arc). Métal 54 mm. L'autre n'a vraiment rien à voir puisqu'il s'agit d'une cavalière très peu vêtue, une Walkyrie (photo 29) peut être redoutable mais diablement accorte... Métal, 90 mm, cheval et socle en résine.



7 - PEGASO



8 - PEGASO



9 - ELITE



10 - EL VIEJO DRAGON



11 - RUSSIAN VITYAZ



12 - FORT DUQUESNE



13 - ANDREA



14 - TERCIO



15 - ANDREA



16 - ART GIRONA



17 - DREAM CATCHER



18 - ART GIRONA



19 - ROMEO MODELS

Russian Vityaz (11-22)

Les « Chevaliers Russes », spécialistes de la (superbe) figurine montée et peinte vous proposent ce mois-ci deux de leurs nouvelles réalisations, un chevalier du XIII^e siècle avec la bannière de France fleurdelysée (photo 11) et un porte-drapeau des janissaires turcs (photo 22). Franchement on ne se lasse pas d'admirer ces petites merveilles, véritables prouesses de peintres miniaturistes réalisées en petites séries qui attirent un public toujours plus nombreux, qu'il s'agisse de collectionneurs avertis, ou même de figurinistes qui se disent qu'ils n'auront jamais la patience (on n'ose dire le talent...), d'en faire autant. Métal, 54 mm vendus montés et peints.

Fort Duquesne (12-39)

En provenance de Pittsburgh, aux États Unis, nous sont parvenues les nouveautés Fort Duquesne, pièces malheureusement peu connues parmi nous mais qui, outre leur originalité, se caractérisent toujours par une qualité de réalisation (moulage en résine) qui les classe parmi les toutes meilleures du genre. La série des bustes de grande taille se poursuit avec cet étonnant Bartolomeo Colleoni (photo 39; résine 1/5, sculpté par A. Rodriguez), doge de Venise, coiffé de l'inimitable chapeau caractéristique des dignitaires de la Sérénissime république, de la

riche peinture de soieries et autres brocards en perspective, la seconde réalisation étant un guerrier viking (décidément un thème à la mode en ce début d'année) des IX^e/X^e siècles (photo 12) campé en pleine action, avec une attitude dynamique. Résine 120 mm sculpté par K. Sullivan.

Tercio (14)

Pour cette gamme réalisée par la firme italienne EMI, Oscar Ibañez vient de sculpter un duc lombard du VII^e siècle, c'est-à-dire à l'apogée de ce royaume qui devait être démantelé au siècle suivant par Charlemagne. Le personnage est représenté appuyé sur une souche d'arbre et accompagné de son équipement (arc, bouclier et lance), dans une pose qui a fait la renommée de ce grand sculpteur espagnol. Métal, 90 mm, peinture G. Bibeyran.

Art Girona (16-18)

On n'est jamais si bien servi que par soi-même et c'est sans doute pour cela qu'Art Girona possède au sein de sa gamme une série consacrée aux troupes espagnoles à travers l'histoire et qui vient de s'enrichir de deux nouvelles références, à savoir un commandant espagnol à Cuba en 1898 (photo 16) coiffé d'un chapeau à large bord et un officier des hussards de la Princesse en 1909 (photo 18), vendu avec le pan de mur sur lequel il s'appuie. De quoi mettre un peu d'origi-

nalité dans une collection qui ne se limite pas à notre bel Hexagone... Métal, 54 mm, sculptés par D.F. Fortez et O. Ibañez.

Dream Catcher (17-40)

C'est à Jean-Jacques Lance que l'on doit ce buste de l'un des plus célèbres héros écossais, à savoir Robert the Bruce (photo 40), vêtu bien évidemment d'une cote d'armes jaune (pardon, or) frappée du lion rampant. Autre nouveauté éditée récemment par ce fabricant belge, un légionnaire romain de la fin du premier siècle de notre ère (photo 17), et portant donc la cuirasse à lames de métal (lorica segmentata) qui fit son apparition à cette époque. Résine, 120 mm.

Romeo Models (19)

En provenance de Sicile, voici... un Celtibère ! Preuve de la grande diversité qui règne au sein de la production de ce fabricant de Catane. Notre guerrier est coiffé du casque typique de ce peuple et porte surtout un redoutable sabre courbe à la ceinture. Métal, 54 mm.

Nemrod (20)

Une belle et grosse nouveauté chez Nemrod en ce premier trimestre : rien moins qu'une charlotte armée d'un équipage de quatre hommes,

Suite page 18



20 - NEMROD



21 - IL FEUDO



22 - R. VITYAZ



23 - J.-P. FEIGLY



24 - MITHRIL



25 - MITHRIL



encore peu connu dans nos contrées. Nous vous proposons donc aujourd'hui quelques-unes de ses nouveautés qui sont, comme on le remarquera, aussi originales que variées. On commence par un guerrier germain du I^{er} siècle de notre ère, en plein combat, torse nu (photo 21; métal 90 mm, sculpté par F. Beneito et peint par M. Campomagnani), on poursuit par une saynète de combat entre un Indien Huron et un fantassin anglais du 35^e régiment d'infanterie écossaise (photo 36; métal, 54 mm, sculptés par A. Iotti et peints par Lacenza et Tessarini) ce dernier pouvant être remplacé par un membre du 42^e régiment d'infanterie écossaise, la célèbre Black Watch; on continue avec un arbalétrier bourguignon selon l'ordonnance de 1471-1477 (photo 30; métal, 54 mm, sculpté par A. Bellarte et peint par M. Campomagnani) et nous achèverons de tour d'horizon par ce majestueux buste de roi scythe (photo 41) du IV^e siècle avant notre ère. Résine, 300 mm, sculpté par M. Vesina et peint par M. Campomagnani. Si vous êtes intéressés par les réalisations de cette marque, vous pouvez la contacter à l'adresse suivante : Il Feudo. c/o Filposta. Via Tadino 30. 20124 Milan. Italie. Fax : 20 48 03 93.



26 - PREISER



27 - SHENANDOAH



28 - 3D GIRLS



29 - EL VIEJO DRAGON

deux marins de la Garde et deux matelots de la flotte. Bien que ce mélange ait peu de chance d'être réaliste, nos bonshommes n'ayant pas eu pour habitude de « travailler » ensemble, le résultat final est spectaculaire et la réalisation d'ensemble d'une grande finesse, le moulage en résine de la barque étant l'un des plus précis jamais vus chez cette marque qui nous a pour-

tant habitués à de belles choses en la matière. Et puis, les dioramas à thème maritime sont tellement tentants. À découvrir d'urgence! Résine, 54 mm.

Il Feudo (21-30-36-41)

Il y a quelques numéros, nous vous avons présenté les réalisations de ce fabricant italien

J.-P. Feigly (23)

Décidément, on est à la pointe de l'actualité chez le spécialiste d'Istres puisque sa dernière nouveauté concerne une unité de l'armée française créée en 1999. Il s'agit du 1^{er} régiment du Train Parachutiste (RTP), spécialisé dans l'appui-projection et le ravitaillement des forces par la « troisième dimension », en l'occurrence la voie des airs. Le groupe comprend un porte-drapeau et deux soldats présentant les armes et vêtus du treillis de défilé. Métal, 54 mm, vendus montés et peints.

Mithril (24-25)

Les Nazgul vous connaissez? Non, alors vous allez pouvoir découvrir ces « Seigneurs spectres », personnages inquiétants et redoutables, serviteurs loyaux du Seigneur des

Suite page 20



30 - IL FEUDO



31 - ELISENA



32 - BERRUTO



33 - ALPHA IMAGE



34 - MOSCOV. OBLAST



35 - ACTRAMAC



36 - IL FEUDO



37 - QUADRICONCEPT

Ténèbres aux noms inoubliables (Adûphanel, Hoarmûrth, Dwar de Waw...) grâce à cette deuxième série « Collector » de Mithril, réalisée en tirage unique de 2 500 exemplaires présentés en boîtes individuelles et numérotés, qui comprennent en tout 10 sujets (les neuf Nazgûls plus un), huit seulement étant disponibles, peints, au moment de la photo. Une très belle série — comme de coutume avec le maître « ès Tolkien » Chris Tubb — qui ravira les incondtionnels toujours plus nombreux de cette marque si sympathique qui devrait en outre connaître son heure de gloire cette année avec la sortie d'un film inspiré du *Seigneur des Anneaux*. Métal, 32 mm, peintures de J. Cadavieco, C. César, J.-P. Duthilleul, D. Faisant, M. Formentel et R. Poisson.

Preiser (26)

Voici une marque pourtant très renommée et ancienne, mais qui n'avait jamais été citée dans ces colonnes. Si nous le faisons aujourd'hui, c'est parce qu'elle vient de réaliser un sujet « bien de chez nous », des cavaliers de la Garde républicaine. Malgré l'échelle très réduite (1/87) puisque ces figurines sont destinées avant tout aux amateurs de trains électriques, ces petits sujets, vendus par deux (officier et soldat sabre au clair) sont finement détaillés et très correctement peints. À découvrir, pour le côté « souvenir » de ces petites figurines. Plastique injecté peint, 1/87.

Shenandoah (27)

C'est à l'italien Andrea Iotti, grand spécialiste de la « chose chevaline » de l'autre côté des Alpes (les chevaux du magnifique diorama sur Crécy de M. Venturi, c'était lui...) que l'on doit ce cheval nu, campé dans une attitude à la fois simple et originale. De quoi donner de bonnes idées à tous les amateurs de conversions et transformations. Métal, 54 mm



38 - FIGURINES FH

3D Girls (28)

Avouons que si tous les pirates et autres Frères de la côte avaient eu l'apparence de cette « Pirate Girl » réalisée par la filiale d'Andrea, on se serait plutôt bousculé dans les Caraïbes au beau temps de la marine à voile... En tout cas, la belle est, comme de règle avec cette marque aussi bien moulée que... roulée! Métal, 80 mm

Elisena (31)

Les Hiung-Nu, cela vous dit quelque chose? Peut-être pas, mais si je vous dis les Huns, cela ira sans doute mieux. C'est l'un de ces redoutables guerriers d'Asie centrale qu'Elisena vous propose aujourd'hui, dans le costume porté avant leur percée vers l'ouest, au V^e siècle de notre ère. Métal, 54 mm. Peint par S. Pesce.

Berruto (32)

Encore une marque italienne mal connue en France mais dont la production est aussi régulière qu'abondante. Parmi les dernières parutions nous avons relevé cet arbalétrier italien en 1400. Une pièce simple (idéale pour un débutant, par exemple) mais sur un thème très couru ces derniers temps, à savoir le Moyen Âge. Métal, 54 mm.

Alpha Image (33)

Dans ce numéro, nous vous proposons une prise en main détaillée de deux généraux chinois. Si vous aimez ce sujet, nul doute que cette nouveauté en provenance du Canada ne manquera pas de vous intéresser. Il s'agit d'un empereur chinois de la dynastie Ch'in (213 avant JC) à la tenue particulièrement originale, notamment au niveau du couvre-chef. Signalons au passage que le personnage est vendu avec le décor et les accessoires visibles sur la photo. Résine, 120 mm.

Moscovskaïa Oblast (34)

La Russie fourmille de petits fabricants de figurines qui, malheureusement, ne franchissent que rarement les frontières. C'est le cas de ce dernier, découvert par l'un de nos collaborateurs et qui semble se spécialiser dans les grandes dimensions et les sujets modernes, comme ce fantassin britannique de la Grande Guerre, une figurine en métal de 90 mm vendue montée et peinte.

Dans le même genre, un Allemand de la Seconde Guerre est également disponible. Cela vous tente? Alors voici les coordonnées de l'intéressé: *Moscovskaïa Oblast. Gerd Balachikha. Posiolok Vniipo. Dom 4. KB 38. Russie. Tél. 521-69-76.*

ACTRAMAC (35)

Ambiance Crépiscule des Aigles chez cet éditeur parisien puisque l'une de ses dernières nouveautés est un pilote allemand de la Grande guerre en tenue de uhlán que l'on croirait prêt à monter dans son Fokker pour aller se mesurer à d'autres chevaliers du ciel au-dessus des tranchées. Ici encore, la figurine est vendue avec le décor (table, siège) visible sur la photo. Résine 120 mm.

Quadriconcept (37)

Une petite tête de colonne en plat d'étain, ça vous tente ? Alors cette nouvelle référence est faite pour vous, qui comprend plus précisément un tambour du 1^{er} régiment des grenadiers de la Garde, un tambour major du 45^e de ligne, et l'inévitable tambour-major du 67^e de ligne, l'un des personnages les plus représentés en figurine avec son bel habit jaune particulièrement visible. Précisons au passage que ces figurines sont vendues en groupe ou séparément. *Étain, 75 mm. Peinture L. Bécavin.*

Figurines FH (38)

Quatre nouvelles pièces viennent de s'ajouter à la gamme de cet artisan parisien qui s'efforce progressivement ; on retrouve dans ces nouveautés les principaux thèmes traités par la marque, à savoir pour le Premier Empire l'inévitable Napoléon 1^{er} en redingote, inspiré du tableau de Detaille, pour la période « Grand Siècle » un soldat du régiment du Lyonnais au début du règne de Louis XIV et un matelot en bonnet, inspiré d'une aquarelle de Toussaint ; pour le Second Empire un dragon de l'Impératrice en manteau (un officier du même corps est également disponible, avec manteau vert et galons or) et enfin pour la période Louis Philippe, le Roi des Français en personne, représenté d'après portrait de Winterhalter. *Métal, 54 mm.*

Harton (42)

Si cette marque anglaise nous a habitués à de magnifiques bustes (des demi-figurines en réalité) de grande taille, elle prouve avec ce guerrier Pied-Noir assis sur le sol (blessé, fatigué ?) qu'elle maîtrise également les figurines entières. On retrouve là encore un haut niveau de détail et une qualité qui réjouiront les (nombreux) amateurs de ce thème. *Résine 90 mm.*

Le Cimier (43)

« L'homme du 11^e millénaire », c'est ainsi que le Cimier a surnommé l'empereur Napoléon 1^{er}, représenté dans sa célèbre tenue de colonel des chasseurs à pied mais dans la nouvelle taille imposée depuis quelques semaines par cet éditeur, le 180 mm. En raison des dimensions conséquentes et de la qualité de la sculpture (due à l'infatigable et talentueux Charles Conrad) la mise en couleurs sera des plus aisées, tandis que les aficionados de l'Empire moins talentueux pourront toujours utiliser cette magnifique pièce pour la patiner et lui donner l'aspect d'un bronze ancien. *Résine, 180 mm.*

Pilipili (44)

Après les femmes, les Indiens ou les Japonais, Pilipili s'intéresse maintenant aux Gaulois. Son nouveau buste représente en effet l'un de nos lointains ancêtres du 1^{er} siècle avant J.-C.,

et que l'écrivain grec Polybe décrit, avec torse, bracelet, chevelure blanchie à la chaux et rejetée en arrière et brandissant une trompe de guerre, le célèbre camyx. Cet instrument, reconstitué fidèlement d'après des pièces de fouilles est l'élément le plus spectaculaire de ce buste puisque sa grande longueur et la manière dont il est brandi, à bout de bras, donnent à l'ensemble des dimensions conséquentes, à savoir une hauteur frôlant les 40 cm une fois le tout assemblé ! Superbe et spectaculaire, mais haute vitrine recommandée ! *Résine, 200 mm. Sculpté et peint par Le van Quang.*

Prestige Figurines (45-46)

Deux belles nouveautés pour cette nouvelle marque présentée dans notre n° 32. La série consacrée au Second Empire s'enrichit d'un chasseur à pied de la ligne (photo 46) remarquablement représenté appuyé sur son Chassepot, tandis que le Britannique Rendall Patton (qui œuvre déjà chez Pegaso avec le talent que l'on sait) vient de sculpter un Chef celte (photo 45) inspiré étroitement d'une gravure d'Angus McBride et que l'ami Bibeyran a immédiatement mis en couleurs dès qu'il en a reçu un pré-tirage, preuve des qualités de cette pièce. Un excellent début pour cette gamme, avec des sujets à la fois bien réalisés et originaux, qui devraient connaître un franc succès. *Métal, 54 mm.*



39 - FORT DUQUESNE



40 - DREAM CATCHER



41 - IL FEUDO



42 - HARTON



43 - LE CIMIER



44 - PILIPILI



45 - PRESTIGE FIGURINES



46 - PRESTIGE FIGUR.

Chicago Show '99

En cette fin de millénaire, Chicago occupe toujours la première place en matière de concours de figurines américains. En outre, cette manifestation est l'une de celles auxquelles on assiste avec le plus de plaisir.

Participer au Chicago Show ne signifie pas seulement faire un déplacement dans cette ville, c'est aussi l'occasion de faire des rencontres et de nouer de nouvelles relations. Selon une coutume solidement établie désormais, le week-end commence par un cocktail donné chez le « gourou » de la miniature et de la figurine en particulier, l'incontournable Sheperd Paine. Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, la maison de Shep est un véritable musée, remplie de souvenirs historiques et militaires, principalement de l'Époque napoléonienne. Après cette réception, chacun a rejoint l'hôtel Hyatt Regency d'Oakbrook à l'intérieur duquel se tenait la manifestation. La mise en place débuta le vendredi soir et les tables se remplirent rapidement, un espace libre étant réservé aux retardataires dont l'arrivée n'était prévue que le samedi

matin, lors de l'ouverture officielle. Pour ceux qui ne sont pas encore habitués au système américain de jugement, rappelons simplement que ce genre de show doit plutôt être considéré comme une exposition avec récompenses que comme une vraie compétition. Pour cela les participants disposent leurs pièces sur un espace unique et organisent leur présentation à leur guise, de la manière la plus attractive possible. Pour faciliter cela, le nombre des catégories est réduit au maximum et comprend les distinctions suivantes : open, dans laquelle les modèles sont transformés ou entièrement créés, cette catégorie étant pour cela la « catégorie reine » du concours, celle où l'on peut voir les plus belles réalisations ; peinture, où comme son titre l'indique, seule la qualité de la mise en couleur est prise en compte ; matériel,

Mike GOOD
(photos
de l'auteur)



JR

« Il y a de la boue dans votre œil », de Doug Cohen. Cette superbe saynète lui valut une médaille d'or bien méritée en catégorie open. (Création — même l'avion! — 54 mm).



qui accueille tous les types de maquettes (du blindé à la science fiction) à toutes les échelles; « général », pour ceux qui ne se sentent pas encore aptes à concourir dans la catégorie supérieure, et enfin débutants, qui regroupe figurinistes et maquettistes qui font leurs premiers pas, sans distinction d'âge.

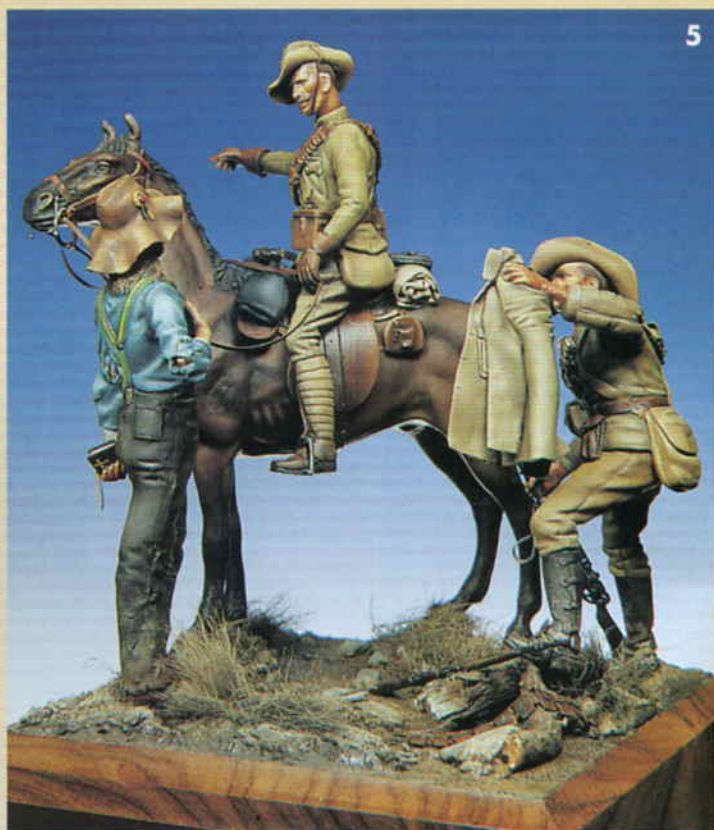
Bien entendu, des conférences se déroulent pendant le week end et j'ai personnellement assisté à celle donnée par Doug Cohen sur la peinture à l'acrylique Vallejo. Une vente aux enchères est également organisée pendant le show, au cours de laquelle sont dispersées des pièces données par de généreux figurinistes et dont le bénéfice sert à recueillir des fonds pour de futures éditions.

L'une des tendances récentes des manifestations nord-américaines est la présence accrue de collectionneurs passionnés qui achètent des pièces réalisées par les meilleurs figurinistes dans le monde entier et les exposent dans les concours des États Unis. Ainsi nos manifestations ont-elles désormais un caractère international incontestable tout en permettant au plus grand nombre de voir « pour de vrai » des modèles venus du monde entier.

La Médaille de Chicago est considérée comme l'une des plus prestigieuses récompenses dans le domaine de la figurine et couronne un travail constant et de grande qualité. Cette année, cette médaille a été décernée, en même temps que le best of show, à un figuriniste d'outre-Atlantique, l'Italien Mario Venturi. Déjà très célèbre en Europe, Mario est un créateur et un peintre de figurines émérite et nous sommes très fiers de le compter désormais parmi les médaillés. □



Ci-contre. « Alte Knochen », de John Rosengrant, dont la présentation reçut une médaille d'or en catégorie open. (Création, 200 mm).





1. « Keltoi, 900 avant J.-C. », de Mario Fuentes. Médaille d'or.
(Elite, 54 mm).

8. « Maître de l'épée » de Paul Ashley. Médaille d'argent.
(Création, échelle inconnue).

2. « Kapitänleutnant Martin Dietrich »,
l'une des figurines de la vente aux enchères.
(Conversion).

9. « Viva Zapata » de Claude Moreau.
Médaille d'or en catégorie peinture.
(Andrea, 54 mm).

3. « Le retour, Balaklava 1854 », de Maurizio Berselli.
La présentation de ce figuriniste italien reçut
une médaille d'or en catégorie open.
(Beneito, 54 mm).

10. Ce buste Warriors faisait partie de la
présentation de Rick Girardin qui reçut une
médaille d'or en catégorie peinture.

4. « Chevalier noir, 1630 », de Martin Livingstone.
Médaille d'or. (Création, 54 mm).

11. « Duc de Wellington », de Rod Curtis.
(Buste D. Grieve (?), 200 mm).

5. Jim Holt a reçu une médaille d'or
en catégorie open avec cette saynète
intitulée « Rule . 303, 'Breaker' Marant ».
(Création, 54 mm).

12. « Oberleutnant Komonov »,
du figuriniste allemand spécialiste
de la Seconde Guerre mondiale,
Stefan Müller-Herdemertens.
Médaille d'or.
(Création, 54 mm).

6. « Bonaparte passant
les Alpes », de Francisco
Fernades.
Médaille d'or
en catégorie
peinture.
(Pegaso, 90 mm).

13. « Toc, toc. »
Une saynète Nemrod (54 mm)
remarquablement peinte
par Peter Ferk.

7. « Grunch
and Lancero »,
création de Bill
Pritchard.
Médaille d'argent

14. « Archer mongol »,
de Fletcher Clement.
Médaille d'argent.
(Création, échelle inconnue).

Ci-contre.
« Sturmtruppen,
1917 », de Doug
Cohen. (Création,
54 mm).

Ci-contre.
« Garde mobile »,
par Bill Horan.
(Création, 54 mm).



Sources

- Planches Rousselot n° 69 et 70.
 - Tradition Magazine n° 42/43.
 - La Garde Impériale : troupes à cheval.
- Cdt Bucquoy.

Ci-contre.

Comme de coutume chez Poste Militaire, le moindre détail est finement représenté, comme ici les anneaux d'oreille du chasseur, l'aiguillette ou les tresses du gilet.

te qui succéda, le 18 mai 1804, sous le nom de Chasseurs à cheval de la Garde Impériale, à la Garde des Consuls créée le 13 janvier 1800. Il porte la moustache, les cheveux liés en queue et les anneaux d'or aux oreilles, comme le veut la tradition.

Le cheval semble un peu fort — surtout au niveau de la croupe — pour un cheval de cavalerie légère, ce qui malgré tout ne nuit pas au résultat final. En revanche, les gants à crispins n'ont pas lieu d'être. Ils ont en effet disparu dès l'apparition de la tenue « à la hussarde » et furent remplacés par des gants amadis. Seules les trompettes continuèrent à porter les gants à crispins. De même, seule la muserolle du harnachement de tête était festonnée, contrairement à ce qui se passe sur la figurine.

Un assemblage exemplaire

C'est à ce niveau que l'on voit l'expérience de Poste Militaire : tout s'assemble parfaitement et ne nécessite que peu d'ébarbage et de rebouchage, certaines pièces recouvrant les joints, ce qui permet de procéder à un montage par sous-ensembles pouvant être peints séparément.

Le cheval (il faut une bonne poigne de force pour le tenir en main...) est assemblé à la colle époxy à deux composants ; le fleuron de croixette, les mors, le croissant de sous-gorge et ses filets, le montant de poitrail, la croupière et son culeron sont mis en place et collés. Les deux parties de la schabraque sont collées ainsi que la botte porte-canon.

Le plumet et la raquette sont collés sur le colback, le gland en bas de la flamme. L'ensemble banderole de giberne/porte-carabine est collé en place, ainsi que la giberne, le mousqueton roulant et l'épaulette en forme de trèfle sur l'épaule droite. Les éperons et les glands sont collés sur les bottes. Les étrivières, les rênes de bride et de filet, la longe, les bélières du sabre, les

CHASSEUR A CHEVAL DE LA GARDE IMPÉRIALE - 1807

Dix ans ! Eh oui, cela faisait dix ans que Poste Militaire n'avait pas édité de cavalier en 90 mm, plus exactement depuis son lancier du 2^e régiment de Chevaux-légers de la Garde Impériale.

Gérard DORMOIS
(photos de D. BREFFORT)

Depuis plusieurs mois, une rumeur circulait quant à la sortie par cette marque prestigieuse d'un nouveau cavalier en 90 mm. Le temps passait, toujours rien jusqu'à ce jour de septembre 1999 où la rumeur devint réalité.

M'ayant vu confié pour une prise en main et à mon plus grand plaisir, cette nouvelle pièce à Folkestone où elle fut présentée officiellement, il me tardait de rentrer chez moi afin de la commencer.

Tenue de piquet exigée...

Surprise, elle représente un chasseur en petite tenue ou tenue de piquet d'escorte, le mousqueton sur la cuisse, comme le veut le service de piquet à cheval, ce qui nous change de la sempiternelle tenue de parade dite « à la hussarde », avec dolman, pelisse et sabretache...

Notre homme fait partie de ce régiment d'éli-

aiguillettes sont mises en forme avant peinture.

Enfin, la valise portemanteau, la queue du cheval et les bras du personnage seront peints séparément.

Peinture en sous-ensembles

Tous ces sous-éléments sont apprêtés, après nettoyage à la brosse lait, à l'acrylique de couleur la plus proche du résultat final souhaité.

— **Le colback.** Il est en fourrure d'ourson noir ; la flamme est en drap écarlate piqué de laine aurore, son extrémité est ornée d'un gland aurore. Le corps du plumet est vert, le sommet écarlate. La base du plumet est une cocarde de forme demi-sphérique en laine blanche, rouge et bleue au centre, elle est brodée en son centre d'une aigle couronnée jaune. Les raquettes terminées par des glands sont en laine tressée aurore. Les mentonnières sont en cuir noir recouvert



Ci-dessus.
L'équipement et le harnachement sont d'un réalisme extrême. Le mousqueton est par exemple muni d'un anneau coulissant sur une tringle et venant se placer sur le mousqueton de la banderole. Quant aux rênes, elles viennent s'insérer dans les mors après avoir été seulement mises en forme par pliage du métal.



d'une gourmette en laiton et terminées par un cordon.

— **L'habit.** Dit « à la chasseur » et de coupe « à la française », il est l'héritage des anciens guides d'Égypte. En drap vert, le collet, les parements de manche sont en pointe (non visibles

sous les crispins), le liseré des revers et des poches étant écarlate. Le liseré du collet, des parements, doublures et retroussis sont verts, passants d'épaulette aurore, cors brodés en laine aurore sur du drap rouge découpé sur les retroussis.

Les boutons sont jaunes et l'aiguillette en laine aurore portée sur l'épaule gauche est montée en trèfle sur du drap vert et terminée par des ferrets en laiton. L'épaule droite reçoit un trèfle en tresse aurore doublée de drap vert, avec le centre des folioles vert. La cravate est noire.

— **Le gilet.** Le gilet gansé est écarlate, garnis de tresses en laine aurore et de boutons jaunes.

Le devant et le bas du gilet sont ornés d'une tresse plate aurore.

— **La culotte.** « À la hongroise », elle est en drap vert; les tresses plates recouvrant les coutures latérales et formant les nœuds hongrois sont en laine aurore.

— **Les bottes.** Elles sont « à la hongroise » en cuir noir; le haut de la tige est bordé d'une tresse plate aurore et d'un gland de même couleur dans l'échancrure.

L'éperon vissé au talon est en laiton, la molette en fer.

— **Les gants et le ceinturon.** Les gants et les crispins sont blancs. Le ceinturon est en buffle

CAVALIER

Vert chasseur

Vert oxyde de chrome (L. B) .
+ vert émeraude (L. B)
+ terre d'ombre brûlée (O. H)
+ Jaune d'aurore (W. N)

Aurore

Orange (W. N)
+ ocre jaune (O. H).
Rouge de cadmium foncé (W. N).

Écarlate

Blanc

Cuir noir

Blanc de titane (O. H).
Rouge de cadmium foncé (W. N) .
+ indigo (W. N)

Cuir naturel

Terre de Sienne naturelle (O. H)
+ ocre jaune (W. N).

Cuivre jaune

Fer

Gris

Encre d'imprimerie or.
Encre d'imprimerie argent.

Beige

Gris de Payne (W. N) .
+ blanc de titane (O. H)
Gris clair hollandais (O. H)
+ Blanc de titane (O. H).

Base

Rouge de cadmium foncé (W. N) .
+ Vert émeraude (L. B)

Terre d'ombre brûlée (O. H).

Vert émeraude (L. B).

Laque de bitume Vibert (L. B).

Noir de mars (O. H).

Terre d'ombre brûlée (O. H).

Terre d'ombre brûlée (O. H).

Noir de vigne (W. N).

Noir de Mars (O. H).

Garance brune d'alizarine (W. N).

OmbreLumière

Jaune d'aurore (W. N).

Jaune d'aurore (W. N).

Écarlate (O. H)

+ Jaune d'aurore (W. N).

Blanc de titane (O. H).

Blanc de titane (B).

Ocre jaune (W. N) .

+ blanc de titane (O. H)

Or acrylique Colorima.

Argent acrylique Colorima.

Blanc de titane (O. H).

Blanc de titane (O. H).

CHEVAL

Bai foncé

Jambes du cheval

Base

Terre de Sienne brûlée (O. H).
laque de bitume Vibert (L. B)
+ noir de mars (O. H).

Crins

Balzane

Noir de mars (O. H).
Blanc de titane (O. H)
ombré à la terre d'ombre brûlée (O. H).

Sabots foncés

Noir de mars (O. H)
+ laque de bitume Vibert (L. B)

Sabots clairs

+ blanc de titane (O. H).
Jaune brun indien (L. B)
+ terre de Sienne naturelle (O. H) .
+ laque de bitume Vibert (L. B)
+ blanc de titane (O. H)

Museau, tour des yeux

Œil du cheval

Comme la robe mais avec en plus du gris de Payne (W. N), ombrage à la terre d'ombre brûlée (O. H) et au noir de mars (O. H).
Noir de mars (O. H) + mélange de blanc iridescent (L. B) et de terre de Sienne brûlée (O. H). Une pointe de blanc de titane (B) donnera l'éclat du regard, passer du cristal vernis (L. B) une fois les yeux secs.

Ombre

Terre d'ombre brûlée (O. H).
Noir de mars (O. H).

Jus de noir de mars (O. H).

Lumière

Jaune de cadmium (W. N).

À sec,

terre de Sienne

brûlée (O. H).

Noir d'ivoire (W. N)

+ blanc de titane (B).

Ci-dessous.

Poste Militaire a évité la facilité consistant à revêtir son chasseur d'une classique tenue de parade et lui a préféré une petite tenue, dite d'escorte ou de piquet.



Abréviations des marques des peintures utilisées : B = Blockx, L. B = Lefranc Bourgeois, O. H = Old Holland, W. N = Winsor & Newton.



Seul défaut à reprocher au cheval de ce chasseur, des dimensions un peu fortes (surtout au niveau de la croupe) pour une monture de cavalerie légère. Un défaut malheureusement presque impossible à rectifier.

blanc piqué sur les bords, les crochets « à la hongroise en S » sont en laiton.

— **La giberne et les banderoles.** La giberne est en cuir noir ornée d'une aigle en laiton. Les banderoles porte-carabine et de giberne sont en buffle blanc, piquées sur les bords; les garnitures et boutons sont en cuivre jaune bruni. Le mousqueton roulant et l'anneau sont en acier.

— **Le sabre.** Il est constitué d'un fourreau d'une seule pièce en laiton, le « crevé » laissant apercevoir le cuir noir de fourreau. Le dard est en fer, la poignée en cuir de veau et le filigrane en laiton. La dragonne est en buffle blanc piquées sur les bords, les crochets et les anneaux sont en laiton.

— **Le mousqueton.** Il a la crosse et le fût en bois poli, la plaque de couche, le pontet et la garniture de devant en laiton, le reste est en acier.

— **La schabraque et la selle.** Elle est en drap vert, liserée d'écarlate et bordée d'un large galon aurore. Les aigles couronnées sont en laine aurore (à partir de 1807). La sangle entourant la selle est en cuir noir, boucle en laiton. Le surfaix est en

cuir noir (le surfaix et la sangle de selle en cuir fauve ne sont portés qu'en tenue de parade), anneaux en acier. Les côtés sont renforcés d'entre-jambes en cuir noir. La courroie de pommeau, appelée dragonne, est en cuir noir, boucle en laiton (elle entoure la poignée de crosse de la carabine pendue à la selle).

Le troussequin de la selle est en bois bordé de laiton et la botte porte-canon en cuir noir.

— **Le portemanteau.** Il est en drap vert; ses fonds, liserés d'écarlate, sont garnis d'un galon circulaire en laine aurore. Les courroies sont en cuir noir, boucles en laiton.

— **Le harnachement.** Les étriers sont en fer avec des étrivières en cuir beige avec boucle en laiton. La sangle est grise et le surfaix en cuir noir. La sangle de poitrail est en cuir noir avec des ornements en cuivre jaune.

Le harnachement de tête est entièrement en cuir noir (la rêne et les filets de bride sont en laine aurore en tenue de parade), boucles, gourmette de dessus de tête, fleuron de frontal, croissant de sous-gorge et ronds de croissette en cuivre jaune. La gourmette de sous-gorge, les mors sont en fer, les bossettes de mors sont en cuivre jaune ornées d'un cor de chasse. Les doublures sont en drap vert festonné. Signalons que les chevaux du régiment étaient bais ou alezans.

Décor et assemblage final

J'ai utilisé la base fournie que j'ai collée sur un socle, puis je l'ai noyée avec de la roche liquide acrylique (produit Prince August); quelques éléments de litière à chat sont ajoutés par-ci, par-là puis le tout est peint dans des tonalités de terre, le flocage conservant lui ses tons de vert. Une fois sec, le décor, y compris l'herbe, est frotté à la terre à décor. On passe alors à l'assemblage final, en commençant par coller le cheval en place et les jambes du cavalier sur celui-ci. Tous les éléments préparés séparément (sabre, étriers, queue du cheval, longe, rêne de filet, aiguillette préalablement mise en forme) peuvent alors être ajoutés, ainsi que le bras gauche sur le buste du chasseur. Cet ensemble est collé sur les jambes, avant de mettre en place et coller les deux rênes de bride et le fouet. On peut alors fixer le bras droit, et prenant garde que la crosse de la carabine repose correctement sur la cuisse du chasseur.

On termine cet assemblage et mettant en place et en collant l'anneau situé entre le mousqueton roulant et la tringle de la carabine et en ajoutant la tête du chasseur. Quelques retouches de peinture indispensables pour harmoniser l'ensemble et supprimer les éventuelles traces de colle et cette magnifique pièce peut aller rejoindre les autres merveilles de votre collection... et attendre l'arrivée (prochaine ?) du futur cavalier de Poste Militaire. □



LES GARDES D'HONNEUR DE LA GARDE IMPÉRIALE

André
JOUINEAU
(infographies
de l'auteur)

APRES le désastre de la campagne de Russie, la Grande Armée n'existe plus. Napoléon revient en France pour reformer une armée et entamer la campagne de 1813 qui le mènera aux frontières de la France. Ayant un cruel besoin d'hommes, il décide de faire appel aux jeunes des classes aisées qui, jusqu'alors, avaient pu par des remplacements échapper à la conscription. Un sénatus-consulte du 3 avril 1813 crée donc quatre régiments de Gardes d'Honneur. Ces hommes devront s'habiller et s'équiper à leur frais, recevront la solde des chasseurs à cheval de la Garde et, après douze mois de service, pourront passer dans la cavalerie de ligne avec le grade de sous-lieutenant. Les Gardes sont habillés comme des hussards, en vert et rouge, et l'uniforme est identique pour les quatre régiments.

La distinction se fait par le numéro porté sur la sabretache et le portemanteau, ainsi que le plumet : vert avec le sommet écarlate pour le 1^{er} régiment, bleu céleste au 2^e, jaune au 3^e, blanc au 4^e. En revanche, le shako a des proportions plus importantes que celui des

hussards et la raquette est portée à gauche au lieu du côté droit habituel. L'équipement, l'armement, le harnachement et la sellerie restent les mêmes que ceux des hussards. Cependant la réalité de la situation va montrer que l'intendance ne suit pas, avec pour conséquence un habillement et un armement très hétéroclite. Enfin, les officiers ont le même uniforme que la troupe mais en drap plus fin et avec des équipements plus luxueux, tandis que les officiers supérieurs ont tous les galonnages et tresses or au lieu d'argent. □

SOURCES

- *Les uniformes et les armes des soldats du 1^{er} Empire*. L. & F. Funcken. Castelman.
- *Les Gardes d'Honneur de la Garde Impériale*. C. Blondiau. Uniformes n° 47.
- *Napoleonic uniforms*. J. R. Elting. Macmillan Publishing.
- *L'épopée napoléonienne*. Dr F.G. Hourtoulle. Histoire & Collections.
- *Napoleon's army as depicted in the print of Martinet*. G.C. Dempsey. Arms and Armour.



Sous-officier
4^e régiment
Grande tenue
1813



Cavalier
3^e régiment
Grande tenue
1813



Cavalier
2^e régiment
Grande tenue
1813

Cavalier en tenue
de sortie.



Cavalier en
tenue
d'écurie.



Cavalier en tenue
d'instruction.

Équipement
et armement
Mousqueton type an IX
Sabre de cavalerie légère
type an XIII



TROMPETTES

Cavalier
3^e régiment
Tenue de
campagne
1814



Trompette
1^e régiment
Grande tenue
1813-14



Trompette
2^e régiment
Grande tenue et
tenue de
campagne
1813-1814



Trompette
3^e régiment
Tenue de
campagne
1814 à la bataille
de Reims



Trompette
4^e régiment
Tenue de
campagne
1814



Trompette
2^e régiment
en tenue à la
livrée impériale.
Détail du galon
ci-dessus



LES GARDES D'HONNEUR 1813-1814



Harnachement et sellerie de cavalier, type à la hongroise avec schabraque en peau de mouton.



Officier en tenue de sortie



Officier en redingote



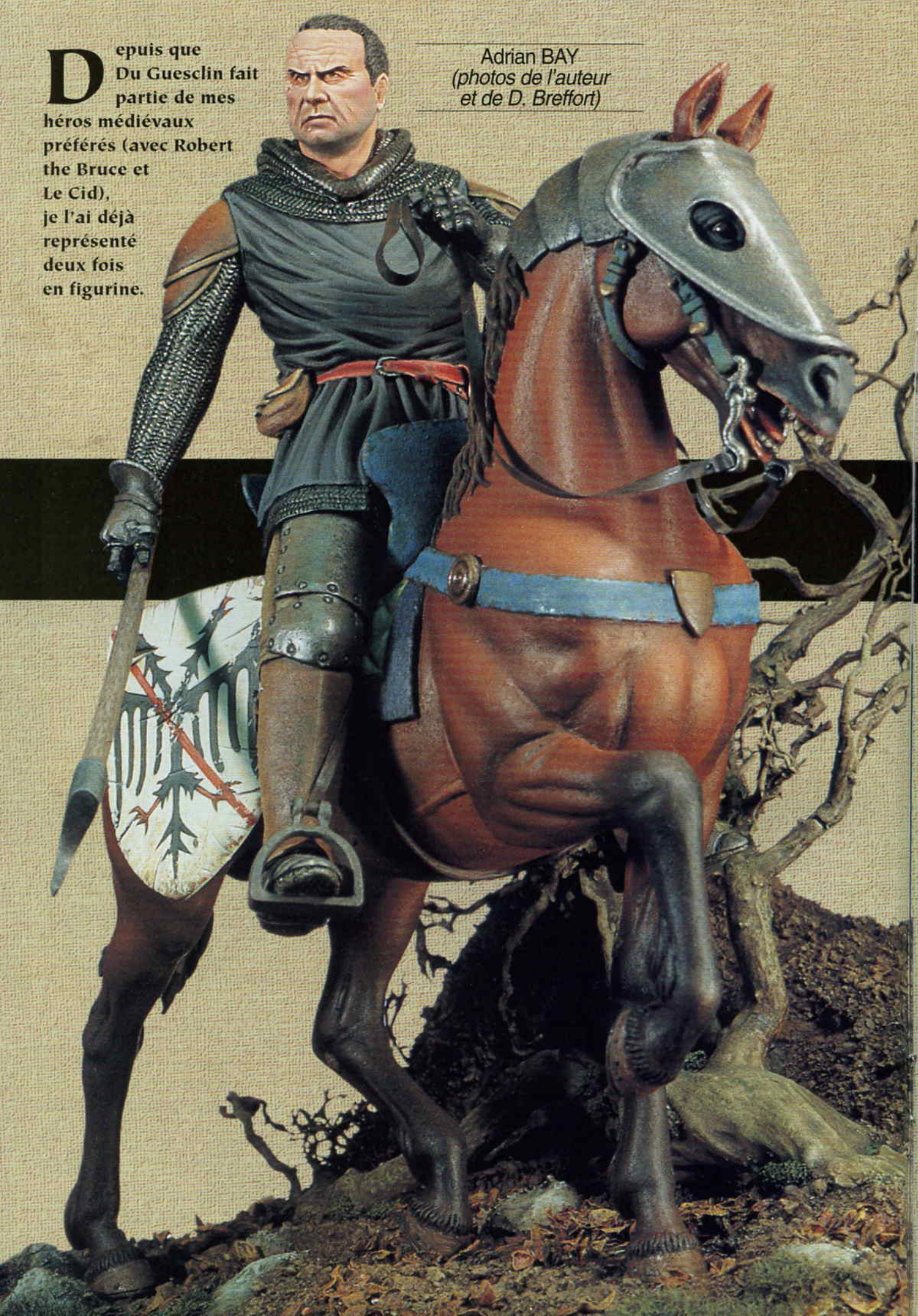
Tablier de l'étendard du 1^{er} Régiment des Gardes d'honneur.



Trois types de tenues portées par des officiers de Gardes d'Honneur

Depuis que
Du Guesclin fait
partie de mes
héros médiévaux
préférés (avec Robert
the Bruce et
Le Cid),
je l'ai déjà
représenté
deux fois
en figurine.

Adrian BAY
(photos de l'auteur
et de D. Breffort)



Pourtant, à chaque fois que j'examinais la dernière représentation que j'en avais donnée (cf. Figurines n° 16), j'étais déçu par la figurine. En effet, s'il me semblait que j'étais parvenu à reproduire un visage proche de celui du gisant qui se trouve à la basilique de Saint Denis, le personnage, avec sa cotte d'armes courte et son amure brillante ressemblait un peu à un héros de bande dessinée... un Du Guesclin à la Disney en quelque sorte ! Et puis un jour, la déception fut plus forte et je décidai de vendre cette pièce (surnommée Du Guesclin n° 2) qui ne me satisfaisait plus, et d'en refaire une nouvelle.

Inspiration et création

Cette fois je réfléchis longuement avant de me mettre à l'ouvrage, afin d'éviter les écueils rencontrés dans les versions précédentes. La première difficulté vint du visage. Après réflexion je m'aperçus qu'il me fallait prendre comme modèle un personnage réel, tout en restant proche de la représentation donnée par la statuaire. Je me mis donc à la recherche d'une photo d'un « dur à cuire » contemporain et je découvris rapidement un magnifique cliché représentant un ancien champion de boxe à main nue, dont les traits du visage correspondaient à ceux immortalisés sur la tombe médiévale.

Il ne me restait plus qu'à saisir la personnalité du héros au travers de ce visage et de la faire correspondre avec le reste de la figurine. Me mettant dans la peau du personnage et songeant au type de guerre qu'il menait, je décidais de le représenter portant un équipement léger, laissant les mouvements libres, et de le monter sur un cheval de petite taille (un palefroi) et non, comme on l'attendrait sur un animal lourdement caparoté, le traditionnel destrier.

J'avais désormais à l'esprit la vision claire d'un chevalier équipé pour mener des actions de guerre très mobiles, à la limite de la clandestinité, tout à fait dans le style affectionné par Du Guesclin. Le dernier détail à régler concernait la cotte. J'avais lu quelque part que notre personnage en portait souvent une, de couleur noire, et lorsque mon excellent ami Philippe Gengembre m'apprit que le surnom de Du Guesclin était « le dogue noir », je décidais de le représenter vêtu d'une cotte courte et ample, donnant une grande liberté de mouvements. Je dois avouer pour finir sur ce chapitre que la création d'une figurine ne m'avait auparavant jamais demandé autant de recherche et d'énergie mentale !

La sculpture

Pour donner le plus possible d'intensité au visi-

ge de Du Guesclin, je décidais de réaliser un 90 mm, mon premier en l'occurrence. Je ne devrais pas le dire, surtout dans un magazine consacré à la figurine, mais plus je vieillissais, plus je deviens paresseux pour tout ce qui touche à la création des armes et des équipements de mes personnages.

C'est pourquoi, lorsque j'ai déterminé le sujet de ma future réalisation, je me mets en quête auprès des différents fabricants de divers accessoires que je pourrais utiliser. Le cheval choisi ici provient donc du croisé Andrea (cf. Figurines n° 28), un animal qui m'a semblé bien adapté au sujet et représente un palefroi de petite taille mais robuste.

La base utilisée pour la tête de Du Guesclin est celle d'un Indien de Pegaso, tandis que les armes et accessoires sont ceux du chevalier français de la même marque (cf. Figurines n° 27). Une fois ces pièces rassemblées, j'ai commencé par réaliser un squelette en fil métallique, recouvert ensuite de Milliput marron.

L'attitude et l'anatomie ont également demandé un peu d'attention. Je souhaitais donner à Bertrand l'aspect d'un prédateur menaçant, les textes de l'époque le décrivant comme un être incroyablement impressionnant, doté d'une force physique quasi herculéenne. Avec ces caractéristiques,

DU GUESCLIN



Ci-dessus et ci-contre. Le « film » de la création de la figurine. Dès la première image, la tête d'Indien d'origine a été remaniée, tandis que l'armature en fil de fer est successivement recouverte de Milliput marron puis blanc (Superfin) représentant les vêtements et la cotte de mailles.



téristiques en tête, j'ai pourvu mon personnage d'une cage thoracique large et puissante et l'ai légèrement penché en avant, pour lui donner une attitude vaguement menaçante.

La tête d'Indien originale est ensuite entièrement poncée et de nouveaux détails sculptés avec du Milliput Superfin. Cette sculpture est réalisée en plusieurs étapes : d'abord la bouche, puis les joues et le nez, les mâchoires suivies des yeux et finalement les arcades sourcilières et le front ridé. Les cheveux ont été sculptés dans un mélange de Milliput et de Duro, tout comme le haut de la cotte, la forme des plis de cette dernière étant soigneusement étudiée. Une fois l'ensemble sec, la cotte de mailles des jambes a été réalisée (tous ces détails sont visibles sur la **photo 1**).

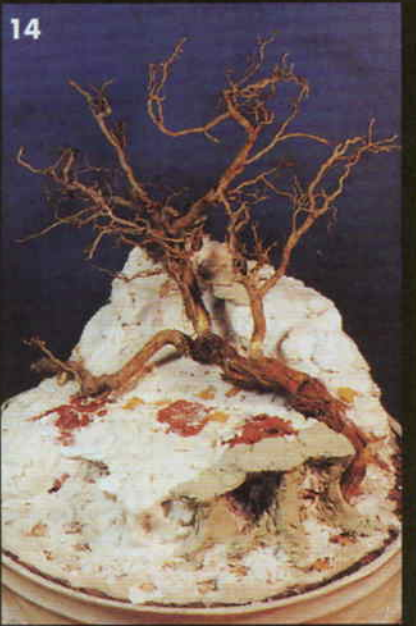
La suite consiste en un « habillage » minutieux de la figurine. La **photo 2** montre la protection de la partie basse des jambes qui a été ajoutée tandis que sur la **photo 3**, on voit le rembourra-

ge supérieur de protection. Ensuite, les plaques d'armure, la cotte de mailles et la partie inférieure de la cotte d'armes sont ajoutées. Les gantelets (pièces Pegaso) sont fixés à ce moment et deux bras puissamment musclés sculptés en Milliput marron (**photo 4**).

Sur les deux photos suivantes (**5 et 6**), on voit les manches en mailles et les épaulières, ainsi qu'un petit boudin de Milliput qui va servir de base pour l'aventail. Sur la **vue 7**, on aperçoit les derniers détails ajoutés, comme une bourse (Andrea), l'aventail en mailles, les ceintures, les boucles et enfin les éperons. Le reste des pièces provient, on l'a vu, du Chevalier français de Pegaso. La poignée de l'épée a été collée sur le haut du fourreau, l'écu a été recouvert d'une fine feuille de Milliput dans laquelle ont été représentées quelques entailles et déchirures, vestiges d'anciens combats, tandis que les orifices d'aération du heaume ont été percés. La dernière pièce sculptée a été la hache de guerre, construite

à partir d'un cure-dent, de carte plastique et de Milliput.

Une fois le cavalier terminé, je me suis intéressé à sa monture. Les **photos 8 à 13** montrent les modifications apportées au cheval Andrea de base ; ces opérations n'ont rien de compliqué, à condition de travailler avec méthode, par étapes. En effet, la plupart des grands projets peuvent s'avérer simples à réaliser simplement en les découpant en phases précises et successives. Deux choses doivent être signalées concernant cette succession de photos. D'abord, la selle est composée à la base d'une feuille d'étain, recouverte ensuite de plusieurs couches de Milliput ; deuxièmement, l'encolure et la croupe du cheval sont élargies afin de donner à l'animal une apparence plus musculeuse (**photo 13**). Le décor est également réalisé en plusieurs étapes. Sur la **photo 14** on voit les différents éléments employés : blocs de balsa, Polyfilla, Milliput, l'arbre abattu étant constitué de plusieurs racines recu-



17



pérées dans mon jardin. Le sol est ensuite complété (photo 15) avec de la litière à chat, des pierres en plâtre et diverses racines.

Peinture

Pour la mise en couleur, j'ai utilisé une technique de « pré-peinture » qui s'est avérée très efficace lors de la réalisation des éclaircies et des ombres de cette figurine. Sur l'apprêt gris, on commence par appliquer un jus de noir (mélange huile et Humbrol, photo 16) puis, lorsque la pièce est entièrement recouverte, on prend une brosse plate large légèrement imprégnée de diluant et on essuie le surplus de peinture noire sur le cavalier et le cheval. De la sorte, la couleur ne subsiste plus que dans les creux les plus marqués de la pièce. On vaporise alors sur le personnage (à l'aérographe) un mélange de peinture Humbrol composé de noir, de blanc et de « bois naturel » (photo 17). En faisant cela, on « pré-éclaire » la pièce. On recommence l'opé-



18



Ci-contre. La figurine photographiée sous cet angle inhabituel permet de voir le heaume accroché à la selle ainsi que la simplicité du harnachement du cheval.

ration avec le cheval, en utilisant cette fois un brun moyen, appliqué à l'aéro selon un angle d'environ 45°. Lorsque la peinture est sèche, on vaporise presque verticalement une teinte brun pâle sur le cheval. Comme pour la figurine, on obtient à ce moment des contrastes entre les clairs et les foncés particulièrement marqués.

La dernière photo (18) montre la couleur à l'huile noire passée sur la cotte et essuyée également avec une brosse sur sa surface. La même technique a été employée pour le cheval, « patiné » cette fois avec de la terre de Sienne.

La pièce peut ensuite recevoir les classiques sous-couches colorées et être peinte en suivant sa technique personnelle, les parties « pré-ombrées » servant de guides pour la mise en couleur finale.

Cette technique plutôt inhabituelle m'a grandement simplifié les choses pour ce « Du Guesclin n° 3 » et je l'utiliserai peut-être pour un futur « Cid n° 3 » ! □



LE TRAIN D'ARTILLERIE DE LA GARDE IMPÉRIALE

Plutôt terne dans sa tenue gris de fer, le soldat du Train, fût-il de la Garde impériale, porte sur lui l'expression de sa condition de « charretier d'artillerie ». Ce qui ferait quelque peu oublier l'importance capitale de sa mission ; sa brillance ne s'exprimera jamais à la parade mais toujours sur le champ de bataille dont il fut l'infatigable acteur.

Michel PÉTARD

Si nous en croyons Emile Marco de Saint Hilaire dans son « *Histoire anecdotique politique et militaire de la Garde impériale* » éditée en 1845 voici, brossé avec un rien de cruauté, le portrait du soldat du Train d'artillerie de la Garde : «...il avait mérité sa nouvelle qualification et conquis sa place parmi les soldats de la Vieille Garde, en sachant ennoblir sur le champ de bataille son infime condition et la simplicité de son uniforme. C'était un homme, il est vrai, à la figure vulgaire, au nez camard, à la forte carrure et à l'organe rauque. Habitué à mêler sa voix aux fracas de l'artillerie, au bruissement des caissons, pour exciter ses chevaux, il avait un enrouement continu dont vingt ans de paix ne l'eussent pas guéri. On retrouve encore (en 1845) quelques-uns de ces vieux soldats du Train, bourelliers ou maréchaux-ferrants à la Chapelle-Saint-Denis ou à Vaugirard ; mais sous le tablier de cuir, il est toujours reconnaissable : cet homme a conservé son enrouement, ses formes communes et son langage un peu brutal. »

Organisation, effectifs

- 8 septembre 1800 : création d'une première compagnie dans la Garde impériale.
- 3 juin 1802 : création d'une seconde compagnie.
- 3 novembre 1803 : deux nouvelles compagnies sont constituées, soit quatre au total.
- 15 avril 1806 : un bataillon est créé en six compagnies.
- 20 octobre 1807 : le bataillon est doublé (un actif, un de dépôt) soit au total 12 compagnies.
- Vers décembre 1807 : création d'un bataillon bis provisoire.
- Août 1808 : ce dernier devient 13^e bataillon de ligne. Le bataillon de dépôt devient bataillon bis.
- Avril 1809 : les deux bataillons sont aug-

mentés de trois compagnies, soit au total 15 compagnies.

— 10 février 1813 : un régiment est constitué à trois bataillons de quatre compagnies soit 12 compagnies au total.

— 13 mars 1813 : le régiment passe à quatre bataillons, soit 16 compagnies.

— 6 avril 1813 : création du 2^e régiment qui prend le 4^e bataillon, soit les deux régiments forts de six bataillons à quatre compagnies, au total 24 compagnies.

— 8 avril 1815 : Le Train d'artillerie de la nouvelle Garde est reconstitué en un escadron à neuf compagnies dont une de Jeune Garde.

Lors de l'organisation de la Garde impériale, le 29 juillet 1804, la compagnie est composée de la manière suivante : un lieutenant ou sous-lieutenant, un maréchal-des-logis chef, quatre maréchaux des logis, un fourrier, six brigadiers, 26 soldats de 1^{re} classe, 72 soldats de 2^e classe, deux bourelliers, deux trompettes, deux maréchaux-ferrants.

Généralités

Le guidage des chevaux était un métier, celui de charretier. C'est pourquoi un personnel civil sous contrat était loué par des entreprises à l'armée. Ce système avait aussi un inconvénient majeur : dès l'engagement de la bataille, ces civils se débandaient, ne se sentant plus concernés du tout par les événements et les artilleurs se retrouvaient face à une double tâche. D'où la décision du Premier Consul, en janvier 1800, de militariser la profession.

Premières tenues

Avant le décret de 1800, les charretiers d'armée ne suivent aucune règle vestimentaire et, à l'instar de leurs homologues du civil, les couleurs en usage de leurs vêtements doivent être peu salissantes, impliquant l'emploi de tonalités ternes allant des gris aux bruns. D'où le choix, après 1800, d'un uniforme à fond gris-de-fer garni de bleu foncé, mais rehaussé de liserés écarlates — distinctions absentes chez ceux du Train d'artillerie de la Ligne. Quant aux charretiers du Train des équipages, à la mission analogue, ils se verront attribuer la couleur brun marron.

Ajoutons que si l'uniforme n'était pas réellement établi avant 1800, quelques éléments coloraient déjà les tenues comme le rouge du gilet par exemple, ou une bande de même couleur placée sur le côté des pantalons — indiquant déjà une distinction de leur fonction militaire.

C'est vers 1801 que la tenue prend le caractère réellement uniforme qu'elle conservera à l'avenir ; habit-veste gris-de-fer à pattes d'épaules et retroussis de même couleur, collet, revers, parements en pointe, liserés des poches en long, ceux des pattes et des retroussis et les grenades bleu foncé. Boutons d'étain marqués de « Garde des Consuls ». Gilet gris, culotte de peau à manchettes de bottes, ou surculotte grise, bottes à l'écuyère à éperons mobiles, manteau-capote gris-de-fer, bonnet de police idem, chapeau, ceinturon à plaque.

Vers la fin de l'année 1802, cet habillement jugé trop terne pour un corps de la Garde est rehaussé à l'occasion du doublement de l'effectif, de passepoils écarlates aux revers, au collet, aux parements, aux poches et aux retroussis.

Les pattes d'épaules deviennent bleu foncé au liseré rouge et le gilet de grande tenue devient blanc. Quant au chapeau, il prend le plumet écarlate.

Évolution de l'uniforme sous l'Empire

C'est vers 1804-1805 que de nouveaux éléments apparaissent : l'habit-veste de grande tenue se pare de trèfles d'épaules écarlates et il est fait usage d'un habit-veste de service, boutonné devant avec les pattes d'épaules classiques. Bien sûr, les boutons sont désormais marqués de l'aigle enserrant des canons croisés, propre à la Garde impériale. L'année 1806 voit les grenades des retroussis passer à l'écarlate. Ce n'est qu'en 1808 qu'est adopté le schako ; celui-ci peut être ainsi décrit : fût de cuir gainé de drap noir à calotte de cuir verni ceinte d'un galon de laine rouge de 34 mm ; bourdalou de cuir de 22 mm à boucle postérieure de laiton, visière cerclée de laiton poli, cocarde de cuir, coiffe en toile ; plaque, mentonnière et garniture de laiton. Plumet, pompon et cordon rouge, coiffe de protection en toile cirée pouvant se rabattre. À partir d'avril 1809 et à l'occasion de l'augmentation de l'effectif est adoptée la tenue à la hussarde avec gilet gris gansé de rouge, culotte grise ornée du nœud hongrois et tresse latérale rouge et bottes à la hussarde. Cependant, la culotte de peau et les bottes à l'écuyère sont maintenues mais une dotation de larges surculottes de drap gris basané de peau s'y ajoute.

De nouveaux articles semblent se répandre à partir de 1808, les épaulettes écarlates à franges qui semblent réservées aux conducteurs des batteries à pied tandis que les trèfles reviennent à ceux des batteries à cheval. En 1809, un nouveau détail apparaît sur les schakos : des petites couronnes sont substituées aux rosaces des jugulaires. De nouvelles modifications sur l'uniforme vont être observées vers la fin de l'année 1811 : les habits-vestes sans revers laissent place à l'habit-veste à revers pointus avec poches en long et pattes à la Soubise, proche de celui des chasseurs à cheval, sauf les couleurs.

En fait, de très nombreuses variations de détails eurent lieu selon les événements, les effectifs et les approvisionnements, les archives extrêmement disparates et incomplètes laissent de fâcheuses lacunes dans l'histoire de l'uniforme des soldats du Train d'artillerie de la Garde, d'où le manque de précision chronologique de notre propos. Nouvelles modifications dans la tenue en 1813, les schakos sont désormais gainés de drap gris, habit-veste à revers carrés selon la coupe prescrite en 1812, veste d'écurie grise à collet et parements bleus garnie de 18 petits boutons, pantalon de cheval gris renforcé de drap gris à l'entrejambe, capote-manteau grise croisée devant et munie d'une rotonde, bonnet de police gris à galon, grenade, cordonnets et gland écarlates, culotte de peau, bottes à tige haute, épaulettes rouges à franges pour tous.

Effets d'équipage

Le deuxième régiment formé le 6 avril 1813 porte la tenue du Train d'artillerie de la Ligne,

Suite page 49

OFFICIERS



Ci-dessus.
 Lieutenant entre 1805 et 1812.
 Sous-lieutenant vers 1810.
 Lieutenant entre 1809 et 1814.
 Sous-lieutenant vers 1810 en tenue de société.

BRIGADIER ET SOLDATS



Ci-dessus, de gauche à droite.
Soldat en grande tenue vers 1810.
Soldat en manteau-capote vers 1813.
Brigadier vers 1810 en grande tenue.
Soldat de 1^{re} classe vers 1810 en grande tenue.

SOLDATS, FOURRIER, MARÉCHAL DES LOGIS



Ci-dessus, de gauche à droite.
Soldat en 1812, tenue de route
Fourrier du 1er régiment, 1812
Maréchal des logis entre 1803 et 1809 en grande tenue
Soldat rengagé en tenue d'écurie du 1er régiment, 1813-1814

TROMPETTES ET SOLDATS



Ci-dessus, de gauche à droite.
 Soldat rengagé du 2^e régiment en 1813.
 Trompette en grande tenue entre 1809 et 1811.
 Soldat en manteau-capote en 1813.
 Trompette en petite tenue entre 1812 et 1814.

dépourvue de toute distinctive rouge. Concernant les effets d'équipage, les soldats ne disposent que d'un portemanteau harnaché sur les chevaux de trait, il est gris-de-fer à extrémités rectangulaires galonnées de rouge, à partir de 1803 ou 1804 peut-être.

Pour ce qui est de l'équipement et de l'armement, l'homme du Train n'étant qu'occasionnellement combattant, il ne dispose que du sabre-briquet d'infanterie des modèles de l'an IX, puis de l'an XI, porté en baudrier à passant. Ce n'est que lors du renouvellement d'uniforme d'avril 1809, qu'est distribué le ceinturon spécifique des soldats du Train avec ses anneaux mobiles autorisant le port en sautoir et la plaque de laiton ornée de l'aigle couronnée sur les canons croisés. Le buffle blanchi est piqué sur les bords, comme il est d'usage dans la Garde. En outre, l'homme de Train reçoit la giberne de l'artillerie de la Garde et sa banderole réglable ornée de laiton poli. Un pistolet de cavalerie est aussi prévu pour être porté en fonte sur la gauche de la selle des chevaux d'accompagnement. Notons aussi la dotation du sabre de cavalerie légère et de son ceinturon à la hongroise pour l'entrée en campagne vers la Russie en 1812.

Tenue des sous-officiers et des trompettes

● Trompettes.

Avant 1808, les trompettes sont habillés sur le modèle de ceux de l'artillerie à cheval mais aux couleurs du Train : gris-de-fer et bleu foncé. Seul l'instrument et son tablier les distinguent de la troupe. Puis, à partir de 1808, apparaissent les habillements de drap bleu-de-ciel : habit à la chasseur bleu céleste, collet, revers

et parements bleu foncé liserés d'écarlate, retroussis bleu céleste liserés d'écarlate ainsi que les pattes à la Soubise, boutons argentés, galon d'argent de 22 mm bordant le collet, les revers et les parements et formant un écusson aux boutons de la taille, grenades des retroussis brodées d'argent. Gilet gansé et culotte hongroise bleu céleste, bottes à la hussarde ornées d'un cordonnet et d'un gland rouge mêlé d'argent. Toute la passementerie est en laine rouge mêlée d'un tiers d'argent. Le colback d'ours noir laissera la place à la fin de 1809 au schako gainé de drap cramois et orné d'argent avec plaque de laiton et cordon rouge mêlé d'argent. Pompon et plumet sont blanc.

● Équipage.

De type artillerie en drap bleu céleste galonné d'écarlate avec des grenades rouges dans les pointes qui seront remplacées par des aigles au début de 1810. Une transformation complète de la tenue des trompettes intervient au printemps de 1811 avec un uniforme à la hongroise : colback d'ours à flamme cramoisie, cordon et passementeries cramoisies mêlés d'un tiers d'or, plumet bleu à tête blanche, dolman cramoisie à parements bleu céleste, galon et passementerie mêlés de bleu et d'or, ceinture bleue à passants cramoisie et or, pelisse bleue à fourrure noire, galon et passementerie cramoisie et or, tous les boutons sont dorés. Culotte hongroise à galons et cordonnets cramoisie et or, bottes hongroises ornées de même. Ceinturon blanc à la hongroise, sabre de cavalerie légère, sabretache à fond bleu orné de cramoisie et d'or avec l'aigle aux canons brodés en or. Schabraque bleu céleste bordée de rouge, aigle des pointes en laine rouge. Lors des Cent Jours, la tenue hongroise est abandonnée au profit de l'ancienne tenue gris-de-fer, seul le colback est conservé.

● Sous-officiers.

À la veille de l'Empire, ceux-ci se distinguent de la troupe sur ces points : l'habit a une coupe particulière avec basques longues, revers et parements en pointe, gilet gansé, culotte hongroise et bottes à la hussarde, chapeau à ganse de cocarde en argent et plumet rouge, passementeries écarlates, mêlées d'un tiers d'argent dont l'aiguillette montée en trèfle, et trèfle d'épaule à droite.

En avril 1809, les sous-officiers reçoivent le schako à galon argenté, plaque et jugulaires de laiton, passementeries mêlées. Il leur est attribué au même moment la giberne de troupe mais à flancs de laiton poli. L'équipage du cheval est gris-de-fer galonné de rouge avec grenades rouges dans les pointes, en 1811 on y substitue des aigles.

Le règlement de 1812 introduit l'habit-veste à revers carrés, la culotte de peau et les bottes à la russe. Le schako gainé de drap gris avec des couronnes de laiton au lieu des rosaces de jugulaires.

Tenue des officiers

Ceux-ci portent la tenue de drap bleu céleste distinguée de bleu foncé avec liserés écarlates. Toutes les passementeries sont en argent : aiguillette (portée à l'épaule droite, à l'inverse de la troupe), bordé et ganses du gilet, passants d'épaules, ornements de culotte hongroise et des bottes, boutons d'argent. Chapeau à garnitures du même métal et plumet rouge.

Schako noir garni d'argent, buffleteries de cuir noir verni bordé d'argent et accessoires de même. Équipage du cheval en drap bleu céleste galonné d'argent avec des aigles de pointes brodées en argent, portemanteau assorti. Le harnachement est du type de l'artillerie légère. □



HISTOREX NEMROD

NOUVEAUTES
HISTOREX & NEMROD
AVRIL - MAI

Venez nous rendre visite
au Salon de la Maquette
du 1^{er} au 9 avril au
stand 11-09



NEMROD

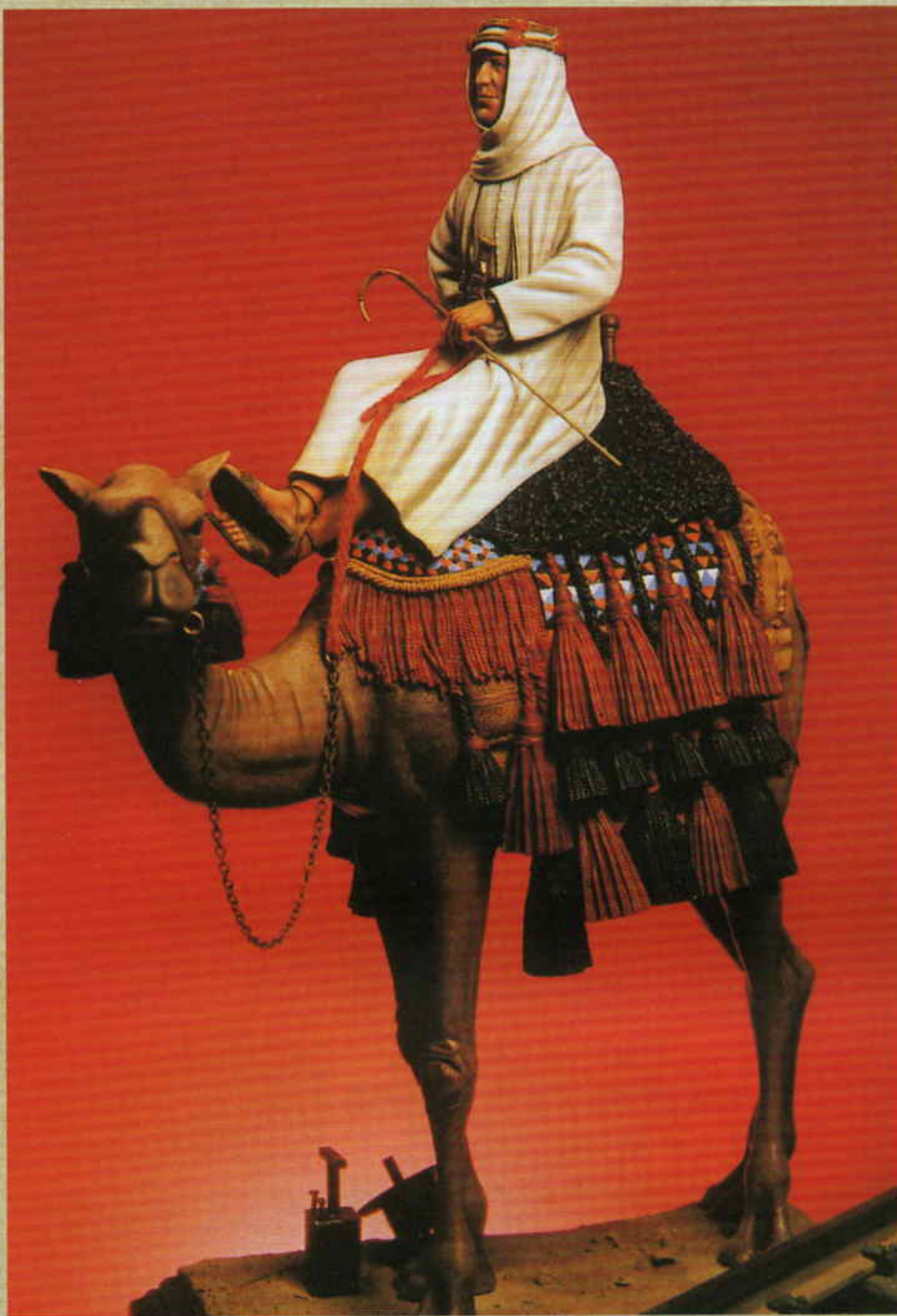
N54087 - Un canot plus accessoires
avec 4 fig. (deux marins, un officier
et un marin de la Garde) 400 F
N54088 - Deux fantassins de l'infanterie
légère (un blessé et un mort) 140 F

PRESTIGE FIGURINE

PF 54M004 - Chasseur à pied
de la ligne 1870 100 F
PF 54M100 - Chef celte III^e s. av. JC 120 F
NOUVEAU DISPONIBLE CATALOGUE
GUIDE DU COLLECTIONNEUR 100 F

N.C.O HISTOREX, 8, rue Dunoise 41240 Verdes

du lundi au vendredi, par tél. : 02.54.80.41.76 - fax : 02.54.80.40.82, de 9h à 12h et de 13h à 18h.



LAWRENCE D'ARABIE

Depuis que j'ai commencé à faire des figurines en 1988, j'ai toujours rêvé de réaliser une pièce représentant l'un des héros préférés de mon enfance, Lawrence d'Arabie.

Lee CHANDLER
(photos de l'auteur)

Bien qu'Andrea ait édité, lors du centenaire de la naissance de ce personnage, une figurine de 54 mm le représentant monté sur un dromadaire et que j'ai visionné plusieurs fois le film de David Lean, il me fallut attendre 1996 et l'apparition d'une magnifique pièce éditée par Kirin en 120 mm et sculptée par Derek Hansen pour voir mon souhait partiellement réalisé. Lawrence est un personnage difficile à représenter, car malgré sa petite taille il avait un visage allongé, caractère souvent associé à quelqu'un de stature plus élevée.

Inspiration et conversion

Je l'ai immédiatement peinte et elle a rapidement été acquise par un collectionneur américain qui l'avait découverte à Euromilitaire en 1996. Depuis ce moment je souhaitais retrouver cette figurine (ce qui n'est pas évident quand on connaît la marque Kirin!) afin de la transformer et de pou-

La tenue de Lawrence

- *Keffiyeh* : coiffe, tissu blanc ou décoré.
- *Agal* : ornement circulaire maintenant le keffiyeh en place; constitué de cordons de couleurs (rouge, blanc, or).
- *Thob* : tunique de dessous descendant jusqu'aux chevilles, à manches longues et col montant, garnie de petits boutons blancs unis sur le devant; parfois brodée au niveau du col.
- *Abayeh* : vêtement ordinaire, en forme de sac, sans manches et porté sur le thob; fait en coton ou en poils de chameau. Lawrence en possédait plusieurs, y compris un modèle de couleur marron à galons dorés et un autre rayé blanc et brun conservé à l'Imperial War Museum de Londres. Dans certaines occasions, Lawrence portait un zebun, vêtement similaire mais en tissu plus fin, richement décoré de fils d'or ou de soie.
- *Ceinture* : en tissu brodé, de couleur noir et or ou noir et argent, avec une boucle dorée, portée sous l'abayeh et sur laquelle est accrochée la jambiya.
- *Jambiya* : dague arabe entièrement en or. Lawrence en possédait trois, mais préférait un modèle court et léger, réalisé à sa demande lors d'une de ses campagnes.

Ci-contre,

Un seul moyen pour obtenir un Lawrence d'Arabie monté sur un chameau : mélanger des pièces Kirin (partie haute du personnage) et des pièces Verlinden (jambes et animal) !

voir représenter Lawrence sur un chameau, image classique du héros de mon enfance. Récemment, Mike Good m'échangea un exemplaire de cette pièce contre un kit d'avion de la Grande Guerre. Dans la gamme Verlinden en 120 mm existe un « patrouilleur du désert jordanien » (soldat monté sur un chameau, référence 1050) qui m'a immédiatement attiré par la possibilité qu'il offrirait de transformer mon piéton Kirin en chamelier. L'animal est magnifiquement réalisé (par Julian Hullis, je présume) et équipé d'un harnachement proche de celui utilisé par Lawrence, avec notamment de nombreux pompons décoratifs. Après avoir rassemblé une documentation conséquente sur le sujet, je me mis au travail.

Travail de chirurgie

La moitié inférieure du Jordanien est conservée, mais modifiée par la suppression, à l'aide d'une lame de scalpel ronde neuve, des pompons et cordons placés sur le haut du vêtement, de la bordure inférieure du bas de la tunique et des détails visibles sur la large lanière des sandales, remplacée par un simple fil métallique de 5 mm de diamètre. Pendant cette opération, on prendra garde de ne pas endommager les plis des vêtements. Le creux ménagé sur la hanche gauche et destiné à recevoir l'étui du pistolet est bouché au Milliput et la courroie de suspension supprimée. Le dessous de cette pièce est percé et reçoit un morceau de trombone qui servira de support lors de la peinture et maintiendra à la fin le chamelier sur la selle.

Quant à la figurine Kirin, le bras gauche est tout d'abord ôté verticalement à l'aide d'une scie et remplacé par celui du Jordanien Verlinden, débarrassé de ses galons. Ce bras est également coupé au niveau du coude et repositionné afin de tenir la cravache, réalisée en scratch. La main gauche Kirin est utilisée car elle porte une montre au poignet, tandis que le bras droit d'origine est également conservé car la main vient se loger dans un espace ménagé au niveau de la ceinture, donnant au personnage une attitude de défi très réaliste. J'ai également laissé de côté une partie de la longue robe (*abayeh*) venant se placer le long du bras, tout en sachant pertinemment qu'il me faudrait plus tard sculpter entièrement un nouveau drapé à cet endroit.

Ensuite j'ai découpé Lawrence horizontalement (!) un peu au-dessous de la ceinture, avec une scie circulaire montée sur une mini-perceuse. Une fois cette opération de chirurgie lourde terminée, j'ai relié avec un morceau de trombone collé à la cyano le buste Kirin aux jambes Verlinden. J'ai ensuite placé mon « mutant » sur sa monture et je n'ai pu m'empêcher de crier un



Ci-dessus.
Le bras droit de la pièce Kirin a été conservé car il donne à Lawrence une attitude de défi caractéristique.

retentissant « Yes, Auren » devant le résultat... tout en sachant qu'il me restait à faire un gros travail de sculpture pour parvenir à un résultat convaincant.

Juste un mot pour finir à propos du chameau lui-même, qui s'assemble assez bien, réclamant cependant un peu de masticage. Le plus gros problème fut représenté par le joint longitudinal de la selle en peau de mouton, impossible à boucher avec du Milliput et que j'ai dû reprendre et resculpter avec du mastic Squadron dont l'avantage est de sécher très rapidement.

Mise en couleur

Pendant ses campagnes, Lawrence portait le costume arabe traditionnel, qu'il avait d'ailleurs recommandé aux autres officiers britanniques comme étant plus approprié pour la vie dans le désert et pour monter à dos de chameau que n'importe quel autre vêtement européen. La longue tunique permettait à une couche d'air frais de circuler autour du corps et de servir d'écran au moment de satisfaire les besoins naturels ! La coiffure pouvait être nouée autour de la tête ou devant le visage lors d'une tempête de sable et se transformait en serviette, couverture, corde, filtre à eau ou bandage selon les besoins. Lawrence portait également ces vêtements en hommage aux Arabes et ses riches tenues de Shérif de La Mecque lui donnaient un rang et un statut social évident.

Peinture du chameau

La couleur de la robe d'un chameau varie du beige clair à un marron chocolat et la plus gran-

Lawrence, l'homme

Thomas Edward Lawrence naquit le 16 août 1888 à Tremadoc, au pays de Galles. Il était le second fils (illégitime) d'une famille qui comptait finalement cinq garçons. Son père était Sir Thomas Chapman, pair d'Irlande, et sa mère était la gouvernante de la famille, une Écossaise nommée Sarah Lawrence. Chapman tomba amoureux de cette dernière et le couple quitta le riche et vaste domaine familial pour s'installer au Pays de Galles sous le nom de « M. et Mme Lawrence », l'épouse légitime de Chapman ayant refusé de divorcer.

Après divers séjours en Écosse, en Bretagne et dans le centre de l'Angleterre, la famille Lawrence finit par s'établir à Oxford où les enfants purent recevoir une éducation digne de ce nom. Lawrence avait alors sept ans et il fit immédiatement preuve de dispositions pour les disciplines athlétiques et ce malgré sa petite taille. Ayant démontré d'excellentes aptitudes pour la langue anglaise et l'Histoire Sainte, sa véritable passion était l'architecture militaire, sujet d'une thèse et qui le conduisit en Angleterre et en France afin d'étudier les châteaux médiévaux, ainsi qu'au Moyen Orient pour découvrir les réalisations des Croisés dans ce domaine. Une invitation à participer à des fouilles en Syrie devait bouleverser son existence. En 1910, il étudia l'arabe à Dubaï et acquit rapidement auprès des habitants un respect et une autorité qui devaient grandement lui être utiles par la suite. Ayant brillamment soutenu une thèse sur la céramique médiévale, une carrière d'archéologue semblait toute tracée. Pourtant, au cours de ses travaux, comme de nombreux étudiants, il était devenu membre de l'University Officer Training Corps, engagement qui modifia sans aucun doute en profondeur le cours de sa vie.



El Auren, le guerrier

Lorsque la guerre de 1914 éclata, Lawrence était particulièrement impatient de s'engager et s'arrangea pour faire partie de la division géographique de l'état-major général de l'armée britannique au Moyen Orient. Après l'entrée en guerre de la Turquie contre l'Angleterre, Lawrence fut muté au Caire avec pour mission de nouer des liens amicaux avec les Arabes et de les encourager à se révolter contre la domination ottomane sous couvert d'un élan de nationalisme dirigé par le prince Fayçal. En 1917, il servit en tant qu'officier de liaison et de conseiller technique d'une bande de Bédouins.

A cette occasion, il participa à des coups de main et des raids menés contre des forteresses et des convois turcs, notamment sur la voie ferrée stratégique reliant Damas à Médine, ce qui mobilisa près de 25 000 Turcs et facilita les opérations de guerre conventionnelles menées par le général Allenby dans la région. Lawrence entraîna notamment les Bédouins au maniement des explosifs et fut ainsi à l'origine de la destruction de 17 locomotives sur la ligne du Hedjaz. Littéralement vénéré par ses hommes, il fut vite surnommé « El Auren » (en tout cas si l'on en croit le film !).

Lawrence est l'un des personnages les plus célèbres de l'histoire britannique du XX^e siècle. Son action auprès des forces arabes et sa réussite lors de la révolte contre les Turcs de 1916-1918, le fait qu'il ait refusé à la fois la médaille du DSO et le titre de chevalier, son chef-d'œuvre littéraire (« Les Sept piliers de la sagesse ») et sa passion pour les actions « de l'ombre » au sein de l'armée puis de la RAF à la fin de sa vie, et enfin sa disparition dramatique lors d'un accident de moto, en 1935, ont fait de lui une véritable légende. Ce génie étrange et tourmenté a donné lieu à d'innombrables articles ou livres, sans oublier bien sûr le film de David Lean *Lawrence d'Arabie* qui date de 1962.

de liberté est donc laissée au peintre et à ses goûts personnels.

Ayant décidé de reproduire un chameau de couleur chocolat clair, j'ai commencé par sous-coucher la pièce avec un mélange à 50 % de Humbrol 110 et de blanc, que j'ai laissé sécher pendant une nuit. J'ai ensuite appliqué un jus de terre d'ombre brûlée, bien dilué, dont le surplus a été éliminé immédiatement avec une large brosse plate. Le chameau est alors placé sous une lampe pendant trois heures pour obtenir un aspect mat (lorsque je peins un cheval, je laisse la pièce sécher naturellement afin de conserver un fini satiné, mais les chameaux ont un aspect nettement plus mat).

J'ai alors éclairci l'animal en brossant la surface avec un mélange de jaune, de blanc et d'une pointe d'ombre brûlée (toutes ces couleurs à l'huile), dont le surplus a là encore été éliminé avec

un tissu. Les ombres sont réalisées avec de la terre d'ombre brûlée diluée avec du Sansodor (un white spirit désodorisé commercialisé par Winsor & Newton) et parfaitement fondues sur leurs bords ; l'opération est répétée jusqu'à ce qu'un aspect réaliste soit obtenu, puis un léger jus de terre d'ombre naturelle est passé afin d'homogénéiser les teintes. Les yeux d'un chameau sont très sombres et quasiment dépourvus de toute partie blanche. Je les ai donc peints en terre d'ombre brûlée, avec l'iris noir et recouverts de vernis brillant. Un très fin éclat blanc a finalement été apposé au centre de l'iris pour donner au regard un peu de vie.

Pour le harnachement, la mise en couleur a été la suivante.

— La *shad*, la selle, comporte des pommeaux généralement reliés par des sangles de cuir ou décorés de motifs géométriques ou de clous.



Ci-contre, à gauche et à droite. Ces différentes vues de la pièce terminée permettent de voir les éléments ajoutés (décor, cravache courbe) ou transformés (tapis de selle en peau de mouton, bras gauche dont les plis ont été repris, etc.).



COULEURS UTILISÉES (LAWRENCE)

● SOUS COUCHES (GAMME HUMBROL)

- **Peau** : 75 % de chair 61 + 25 % de jaune désert 93 et 5 % de rouille 113.
- **Blanc des yeux** : blanc 34 + pointe de bleu 104.
- **Agal** : marron 186 et écarlate 60.
- **Keffiyeh** : blanc avec pointes de cuir 62 et de bleu 25.
- **Thob** : Blanc + pointe de bois 110 et de noir, mélange vaporisé à l'aérographe. Séchage pendant 20 minutes, puis lavés de blanc pur (éclaircis) et du mélange de base assombri (ombres). Cette méthode facilite la mise en couleurs finale.
- **Boutons** : blanc.
- **Abayah** : blanc + pointe de marron 186. Sandales en marron 186.
- **Ceinture** : noir + pointe de chair 61.
- **Cravache** : beige 148 et pointe de bois 110.

● PEINTURE À L'HUILE

- (gamme Old Holland, sauf mention contraire)
- **Chair** : Terre Sienne brûlée (TSB) + jaune cadmium foncé + terre ombrée naturelle (TON) + rouge pâle. Éclaircis : jaune de Naples + blanc titane. Ombres : TOB + brun de Mars + TON.
 - **Yeux (iris)** : bleu cobalt + bleu Old Holland. Éclaircis : blanc + légère touche bleu cobalt.
 - **Keffiyeh** : blanc titane + pointe bleu Old Holland + TOB. Éclaircis : blanc. Ombres : base + bleu et TOB. Une fois sec une couche de blanc d'argent est appliquée et brossée avant de réaliser éclaircis et ombres avec même teintes que précédemment. Creux les plus mar-

qués accentués avec le mélange de base assombri avec un peu de noir d'ivoire. Éclaircis finaux avec blanc pur, éventuellement mélangé avec blanc Humbrol 34.

- **Agal** : encre d'imprimerie « cassée » avec TOB et diluée au Liquin. Ombres : TOB pure. Éclaircis : encre pure. Nœuds carmin (mélange rouge de cadmium et carmin) éclaircis avec de l'orange et foncés avec du carmin.
- **Thob** : peint finalement avec des peintures Humbrol (je n'y suis pas parvenu à l'huile...). La pièce est masquée avec du Maskol (Humbrol) aux endroits voulus. Mélange de base fait de blanc et d'une pointe de bois (n° 110) appliqué puis ombré et éclairci (blanc pur) après seulement 15 minutes de séchage. Les teintes sont fondues sur leurs bords avec un pinceau humidifié de diluant. Une fois cette peinture sèche, une couche de blanc d'argent (à l'huile) est passée, dont le surplus est éliminé à la brosse plate. Les ombres et les éclaircis peuvent alors être portés en employant les mélanges utilisés pour le keffiyeh. Les creux sont soutenus avec la teinte de base additionnée de noir d'ivoire et les arêtes vives avec du blanc de titane pur ou du blanc Humbrol 34. Après séchage, les franges du bas reçoivent un lavis de blanc d'argent et un brossage à la poudre de pastel beige afin de donner au vêtement une touche réaliste.
- **Abayah** : peint comme le thob, en variant l'intensité des mélanges afin d'obtenir des contrastes différents.
- **Sandales** : la base est constituée d'un mélange de TOB et de terre de Sienne brûlée, éclairci ensuite avec de l'ocre jaune et du sépia. Brossage également à la poudre de pastel des semelles.



L'assise, faite de coussins remplis de poils de chameau est attachée sur l'intérieur du cadre de la selle par des liens de couleurs diverses.

— Les *khourg*, les bissacs, sont faits de fils de laine rouges, bleus, oranges et blancs formant des motifs géométriques.

— Les glands ornementaux sont généralement bleu foncé, noir et/ou rouge.

— Une peau de mouton de couleur blanc cassé ou noir est posée sur l'assise pour augmenter le confort du chamelier.

— Le harnachement de tête du chameau est décoré de motifs géométriques rouges, bleus, oranges ou blancs.

Le décor

J'ai éprouvé quelques difficultés au moment de la réalisation du décor de cette pièce, ne sachant pas vraiment que choisir. Une possibilité était de représenter un morceau de la voie ferrée du Hedjaz, avant ou après une action de sabotage à l'explosif.

En relisant les « *Sept Piliers* », je m'aperçus que Lawrence plaçait souvent un kilo de fulmicoton à côté du centre de la traverse centrale d'une portion de dix mètres de voie ferrée. Ces traverses étaient faites d'acier, leur forme caissonnée constituant une sorte de chambre à air

que l'explosion remplissait en les pulvérisant, projetant les éclats vers le haut et arrachant les rails en les tordant dans plusieurs directions ; cette détérioration les rendait irréparables et nécessitait le remplacement de la section de voie entière. Je décidais donc de représenter un morceau de voie, ainsi qu'un détonateur et un rouleau de cordon, afin de donner l'impression qu'une embuscade était sur le point d'être tendue, à l'approche d'un train. Je me mis en quête d'une portion de voie en modèle réduit, que je trouvais finalement dans un magasin spécialisé. Je supprime les traverses d'origine, représentées en bois, et je les remplaçais par des blocs de balsa poncés en forme. Les boulons d'origine furent réutilisés et les traverses peintes en gris foncé, patinées ensuite avec une teinte métallique afin de restituer l'apparence de l'acier. Les rails sont dorés et leur surface est particulièrement brillante (Metalcote « acier » poli soigneusement). Les côtés de la voie sont peints en jaune désert (HU 93) afin de reproduire l'aspect du sol après plusieurs tempêtes de sable.

Le détonateur est réalisé en carte plastique, taillée en forme, tout comme le dévidoir, le cordon étant du fil à fusible fin. Le détonateur est peint en noir satiné et écaillé avec de l'argent. Le rouleau est marron, avec des veines de bois en

brun foncé, puis vernis en satiné afin de reproduire l'aspect du bois. Le cordon est noir mat.

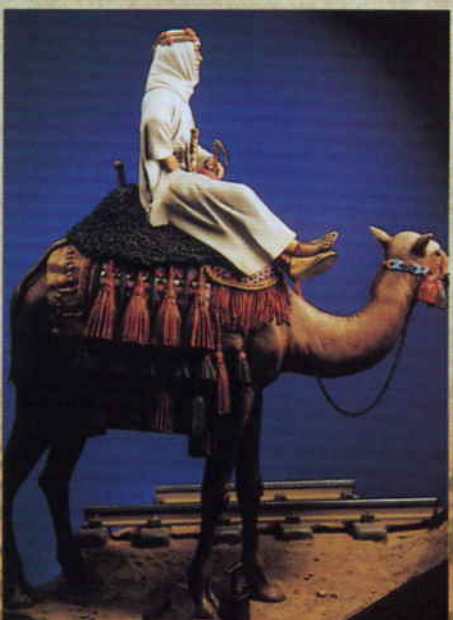
Le sol du désert est fait en « Newclay » une sorte de plasticine renforcée de fibres de nylon et qui sèche à l'air libre en quelques heures. Son défaut est qu'il se rétrécit et craquelle au séchage, ce qui implique d'en passer une seconde couche, complétée éventuellement d'un peu de mastic. Sur cette base, j'ai passé une couche de papier mâché mélangée avec de l'eau et de la colle blanche afin de recevoir du sable et quelques cailloux ; en effet dans le désert, en plus du sable, on trouve aussi de la végétation et des pierres...

Le chameau est alors fixé en place, selon un angle précis, les pieds s'enfonçant légèrement dans le sable. Enfin, des pastels à l'huile sont frottés sur du papier de verre et la poudre obtenue est appliquée sur le terrain avec une brosse large.

Finalement la réalisation de cette pièce imposante m'a procuré beaucoup de satisfaction. En effet, la transformation permet d'obtenir des pièces originales et uniques et donne l'occasion de s'initier à la sculpture sur des surfaces réduites, sans avoir à se lancer dans la création pure, qui en effraie plus d'un. Essayez à votre tour, cela en vaut la peine. □



Ci-contre, à gauche et à droite. Un intéressant contraste est obtenu entre la couleur très claire du vêtement porté par Lawrence et l'ambiance plus sombre du chameau et du décor. Le harnachement de l'animal est conservé intégralement car très correctement figuré sur la pièce d'origine Verlinden. Enfin, l'ambiance est donnée par le décor qui, bien que réduit, symbolise les abords d'une voie ferrée que notre héros s'apprête à détruire.



GENERAL CHINOIS

XVII^e siècle

Certaines pièces, on le sait, connaissent dès leur sortie une certaine popularité et attirent par leur sujet ou leurs qualités des figurinistes qui voient à travers elles l'occasion d'exercer leur talent. C'est le cas de cette figurine Aitna en 90 millimètres dont nous vous proposons maintenant deux versions différentes, la première étant due à Jesus Gamarra, que nous accueillons pour la première fois dans nos colonnes.

Jesus GAMARRA (photos de l'auteur)

Ci-contre.
Cette figurine Aitna
est directement
inspirée d'une
série de statues de
grande taille
visibles près
de Pékin.
(Photo © D. Breffort)



Sculptée par mon grand ami Oscar Ibañez, ce général chinois se compose de huit pièces finement moulées en métal s'assemblant facilement et est accompagné d'une notice de mise en peinture très claire. Cette figurine s'inspire d'une sculpture d'époque qui se trouve sur la route menant aux tombes des empereurs de la dynastie Ming, près de Pékin.

Etude et montage

Pour éviter de coller des éléments qui s'avèreraient ensuite difficiles à peindre, j'ai l'habitude d'étudier la figurine avant de procéder à son montage. Dans ce cas précis, je l'ai assemblée en entier, à l'exclusion des bras et du sabre, après avoir soigneusement préparé chacune des pièces. Je vérifie par ailleurs toujours que les éléments s'emboîtent correctement et j'insère lorsque cela est possible, comme ici, des tiges dans les bras, afin de pouvoir les manipuler sans les toucher une fois qu'ils sont peints. Pour fixer la figurine sur son support, je mets en place d'autres tiges qui traversent le sol et qui s'enfoncent dans le socle en bois.

Je soude autant d'éléments que possible, car ce système garantit un maintien et une robustesse difficilement atteints par une colle classique, quelle qu'elle soit ; au terme de la soudure, j'égale les plans de joint.

Je commence par réaliser le sol, afin de le préparer à recevoir la figurine et d'éviter toute manipulation ultérieure ainsi que les redoutables marques brillantes qui en résultent une fois la pièce peinte.

Au lieu de sous-coucher véritablement, je préfère appliquer un fond un peu épais soit en une couche unique soit éventuellement en deux couches plus fines. J'utilise pour toute ma mise en couleur des couleurs acryliques (Model Color/Prince August), hormis quelques rares exceptions. Comme à l'ordinaire, j'ai entamé la peinture par les yeux (à mon avis fonda-

mentaux, car ils ont pour tâche d'animer la figurine) avec du blanc satiné : après avoir dessiné un point noir, j'ai appliqué une couleur brillante et j'ai ensuite souligné la partie supérieure de l'œil afin de simuler les cils.

Le sol

Le sol d'origine est d'abord réhaussé avec du balsa puis complété de quelques petits cailloux. L'ensemble est ensuite peint tantôt avec du marron orangé, tantôt avec du marron mat et du noir ; quelques traits de lumière sont reproduits avec du sable foncé puis l'herbe est ajoutée. J'emploie pour ce faire des restes d'algues marines que l'on trouve sur les plages espagnoles ; il s'agit d'une sorte de paille qui, une fois séchée, décorée et coupée, donne des brins qui ressemblent beaucoup à des herbes hautes. Après avoir fixé la végétation sur le sol, je l'ai peinte à l'aérographe en vert militaire, ombré et éclairé respectivement avec du vert olive brûlé et du jaune intense, en finissant par poser un peu de vernis brillant au pinceau pour donner une impression d'humidité. J'ai également ajouté quelques racines de végétaux en guise de branches.

La cuirasse

J'ai commencé par traiter la partie en acier avec un jus à base de noir et de vernis brillant, en insistant avec ce même mélange sur les zones que je désirais foncer. Pour les parties dorées, j'ai utilisé des couleurs à l'alcool : fond en or jaune foncé et lumières en « super or ». J'ai réalisé les ombres à l'acrylique : tout d'abord du marron orangé très dilué, une teinte intermédiaire obtenue en ajoutant du marron mat, puis du noir, en me servant aussi de ce mélange pour souligner la séparation entre les zones dorées et celles en acier, et en appliquant en dernier un vernis satiné ou brillant.

La couleur chair

Depuis mes débuts dans le monde de la figurine (1987), j'emploie pour reproduire la peau un mélange de marron, d'orange et d'un peu de jaune intense, avec très peu d'eau puisque le fond sur lequel je travaille doit être bien couvrant. Après avoir passé deux ou trois couches de base, je commence à éclaircir la couleur (lumières) avec du blanc ; je dépose toujours pour chaque éclaircissement la quantité de peinture blanche portée par le pinceau et la consistance, à partir du moment où j'entame l'éclaircissement de la couleur chair, rappelle celle du lait ; il s'agit d'un facteur fondamental en peinture acrylique.



lique. Il s'avère essentiel de souligner tous les éléments de la figurine afin de leur donner du volume, en travaillant les lignes de jonction (ou de séparation) entre les différentes parties (chemise et pantalon, courroies). J'utilise en principe pour ce faire une couleur plus foncée que celle adoptée, ou bien carrément du noir, en veillant à ce que la peinture soit d'une consistance un peu plus liquide que celle du lait.

Pour le système pileux (barbe, moustaches et sourcils), j'ai employé du noir, éclairci avec du marron chocolat et un mélange de marron chocolat et de marron beige, en apportant la touche finale avec une ombre de noir assez diluée. En revanche, je n'ai pas peint de barbe, car les sujets de race chinoise n'en ont généralement pas beaucoup.

Le sabre et la ceinture

Le sabre est un modèle japonais de grande qualité, et par conséquent laqué. Je l'ai peint en noir, avant de lui appliquer un vernis brillant. La poignée est peinte avec un mélange de marron orangé et d'ocre marron, avec des lumières ocre marron et jaune glacé, et des ombres marron orangé et marron mat.

La ceinture en cuir qui ferme la cuirasse a d'abord reçu un fond noir et marron mat, puis des lumières marron mat, en ajoutant encore pour éclaircir de l'orangé vif jusqu'à obtention d'une teinte pure, et enfin des ombres créées avec le mélange de base additionné de noir. Pour les chaussures, je me suis servi du mélange de blanc déjà mentionné.

L'habit et la chemise

Pour l'habit du général, j'ai utilisé le bleu de chez Andrea comme fond, en l'éclaircissant avec du bleu profond. Pour les ombres, j'ai ajouté du bleu de Prusse à la couleur de base. J'ai ombré l'étoffe en dernier, après avoir réalisé les dessins.

J'ai commencé par tracer les dragons directement au pinceau avec une teinte chair foncée, avant d'appliquer du rouge, du blanc et du noir, conformément aux modèles des dragons, puis j'ai entamé la série des décorations chinoises en bleu de Prusse et rouge de cadmium additionné d'une pointe d'orange intense pour éclaircir. J'ai ensuite effectué les ornements obliques du bas du vêtement avec diverses couleurs (rouge, blanc, noir, marron mat, marron orangé, marron chocolat, orange intense, jaune, bleu Andrea, bleu de Prusse et bleu violet).

Dans la partie supérieure, on peut observer que la figurine porte une sorte de chemise bordée d'une frange de couleur noire éclaircie avec du rose, puis ombrée de noir et enfin agrémentée de motifs floraux et végétaux (décor classique des vêtements des hauts dignitaires de l'époque dont fait partie ce général). J'ai réalisé de la même manière le bord des manches. La pièce métallique des protège-bras a été traitée avec le mélange habituel de noir et de vernis brillant, et les coutures, avec du rouge carmin éclairci par de l'orangé vif et ombré par le même rouge carmin additionné de rouge et souligné de noir.

À l'extrémité de la cuirasse, on distingue la décoration composée d'un bord rouge et jaune horizontal et de bandes de cuir blanc verticales. Pour le rouge, j'ai utilisé du rouge carmin, éclairci avec de l'orangé vif et ombré avec du rouge et juste ce qu'il faut de noir suffisamment dilué pour qu'il pénètre dans les zones les plus profondes. Pour le jaune, j'ai mélangé du marron orangé et du jaune intense, éclairci avec du jaune intense, puis du jaune glacé, et ombré avec le mélange de base et du marron orangé. S'agissant des raies verticales blanches, j'ai mélangé du marron chocolat et de l'ocre marron, avant d'ajouter du blanc pour les lumières jusqu'à obtention du blanc pur (on peut constater que les bandes comportent un cercle intérieur rouge, pour lequel j'ai employé du rouge carmin).

L'écharpe et le foulard autour du cou



sont peints dans différents tons de blanc, en mélangeant le gris ciel avec une pointe de marron mat éclairci avec du blanc jusqu'à obtention du blanc pur à certains endroits (certains peintres n'aiment pas aller jusqu'au blanc pur, mais j'apprécie personnellement beaucoup l'effet produit par cette couleur, surtout dans certaines zones). Pour la première ombre, j'ai eu recours à la couleur de base, à laquelle j'ai ajouté une pointe de noir pour les autres ombres. J'ai terminé par la réalisation, en bleu de Prusse des dessins portés par ces éléments.

Pour introduire les ombres et les lumières, je fais comme si la lumière venait du soleil (technique dite de la peinture zénithale). Lorsque j'atteins le ton clair souhaité, je passe aux ombres, en sachant qu'il s'agit de la phase la plus délicate de la peinture du visage, car à moins d'opérer avec la plus grande attention, l'ensemble du travail effectué jusque-là risque d'être anéanti. J'applique les ombres avec beaucoup d'eau, en leur donnant la consistance de l'eau légèrement colorée.

Dans le cas présent, j'ai créé la première ombre avec du marron beige, la deuxième avec un mélange de marron beige et de marron mat, une troisième avec du marron mat, et la dernière avec du marron mat et du noir. Après quoi, j'applique de l'orange intense, là aussi très diluée, pour bien fonder les zones foncées et les zones claires, sur les pommettes et sur les joues. Pour les lèvres, j'ai employé un peu de cette couleur sur le fond chair; je mélange parfois également du marron mat, du rouge carmin et un peu d'orange intense pour éclaircir.

Le casque et les cheveux

Dans la mesure où le casque est en métal, j'ai nettoyé cette partie avec de la laine d'acier, puis j'ai appliqué le mélange de noir et de vernis brillant décrit précédemment. Le protège-nuque est en cuir ou en métal laqué rouge: je l'ai donc peint avec du rouge carmin, en ajoutant des lumières en orangé vif et des ombres avec le ton de base, du rouge et du rouge mêlé de noir. Les liens en fil d'or qui unissent les plaques de cuir sont traités tout d'abord en sable foncé, puis en or acry-



COULEURS EMPLOYÉES

(Acryliques Prince August/Modelcolor)

981 marron orangé	844 bleu foncé
872 marron chocolat	811 bleu violet
875 marron beige	857 vert olive brûlé
984 marron mat	975 vert militaire
856 ocre marron	950 noir
858 jaune glacé	951 blanc
977 jaune désert	989 gris ciel
851 jaune intense	847 sable foncé
908 rouge carmin	927 vernis brillant
926 rouge	510 vernis satiné
958 rose	996 or acrylique
841 bleu Andrea	849 super or
965 bleu de Prusse	(à l'alcool)

GÉNÉRAL DE LA DYNASTIE MING

Parmi les grandes dynasties chinoises, celle des Mings est sans conteste l'une des plus importantes.

Richard POISSON
(photos de D. BREFFORT)

En effet cette dynastie établit sa domination sur l'Empire du Milieu de 1368 à 1644, date de la mort du dernier empereur, seize empereurs se succédant durant 176 années de règne, pour

être remplacée par la dynastie Ts'ing. Après une domination mongole de 88 ans (dynastie Yvan 1280-1368) le fils d'un laboureur, le jeune Tchou-Yovan-Tchang prit les armes et se révolta contre ceux-ci. Il se fit alors nommer Tchou-Kong-Tsen, en même temps qu'il devenait commandant en chef. Par la suite, il changera encore trois fois de nom, d'abord appelé Ou-Koué-Koung (Prince) lorsqu'il se rendit maître de Kuang-Nam, puis Houng-Wrou lorsque, après être monté sur le trône, il donna un titre aux années de son règne en tant qu'empereur reconnu légitime par toute la nation et enfin Min-Tai-Tsou dans la salle des ancêtres.

Cette figurine de général de l'époque Ming, sculptée par Oscar Ibañez pour la firme italienne Aitna, a été inspirée par des statues massives de pierre qui trônent sur les sépultures des empereurs, notamment à Pékin (voir à ce sujet les ouvrages édités par Osprey, série Men at Arms n° 251 et 307).

Préparation des éléments

Je ne reviendrai pas sur la préparation des différents éléments, phase essentielle mais qui vous a déjà été présentée en détail dans d'autres articles. En revanche, sur cette figurine, les bras, renforcés au moyen de tiges de laiton de deux millimètres ont été ajustés sur le corps puis mis de côté afin de pouvoir être peints à part et d'éviter ainsi les problèmes lors de leur fixation finale. Il en est de même pour le sabre dont la fixation sur la ceinture est réalisée en fil métallique servant à plomber les compteurs électriques. Après un sous-couchage de diverses couleurs, la figurine a été peinte progressivement du haut vers le bas. Pour protéger les sous-couches, j'ai uti-

lisé du film alimentaire transparent, enroulé autour du corps du personnage.

Peinture de haut en bas

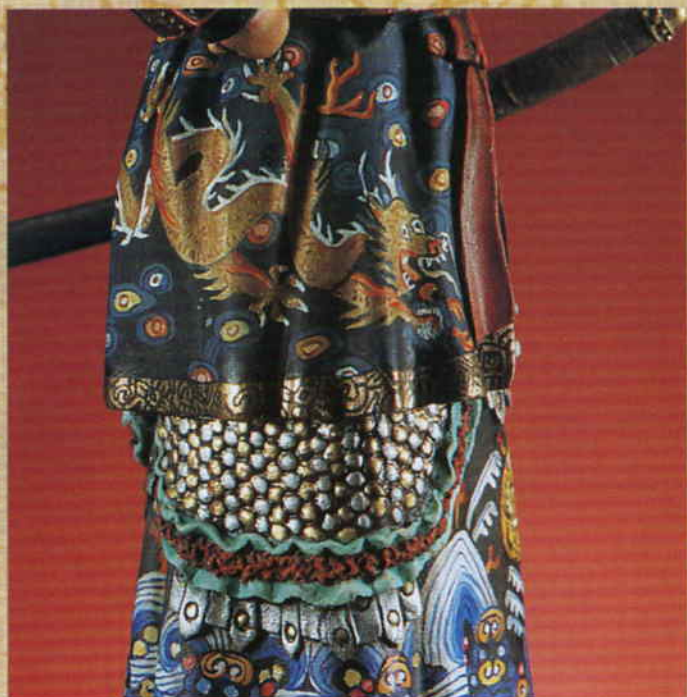
Le casque a été réalisé en prenant comme base le métal naturel, d'abord poli, puis rehaussé d'or et ombré de terre de Sienne brûlée. Le couvre-nuque est peint avec un mélange de rouge de cadmium et de carmin, ombré avec ce dernier et éclairci à l'écarlate de cadmium, le tout recouvert après séchage, d'une couche de vernis satiné pour figurer l'effet brillant des plaques de métal laquées.

La chair du visage asiatique est réalisée comme à mon habitude de la même façon que pour un visage européen, c'est-à-dire avec un mélange de terre de Sienne brûlée et de blanc, ombré avec de la garance brune d'alizarine, la seule différence résidant dans l'éclaircissement puisque j'ai ajouté une pointe de jaune citron mêlé de blanc, puis un peu d'écarlate de cadmium, ce qui donne ce léger effet couleur peau de pêche sur les joues. Bien entendu, les mains ont été traitées de la même manière. La cape est peinte avec un mélange de blanc, de vert de cinabre et de vert Blockx, éclairci au blanc et ombré au vert de cinabre et au gris de Payne.

Les peintures métalliques de l'armure sont classiquement réalisées avec des encres d'imprimerie rehaussées de terre de Sienne et de terre d'ombre brûlées. Quant aux passementeries, la partie centrale est recouverte de carmin, éclairci à l'écarlate de cadmium puis au jaune de cadmium foncé. La partie extérieure est peinte avec du vert de cobalt Sennelier additionné de blanc, les ombrages étant réalisés au vert émeraude, toujours de chez Sennelier.

Les motifs des vêtements

Tous les dessins des vêtements sont tracés au crayon avec une mine assez dure, cela





avant même de réaliser les sous-couches colorées. J'ai découvert ces motifs dans un numéro spécial de la revue *Beaux Arts* consacré à la Cité Interdite de Pékin. La chemise sera peinte avec du noir bleuté éclairci au bleu outremer et au blanc, en prenant bien soin de ne pas trop déborder sur les dessins.

Après avoir sous-couché d'ocre les dragons, j'ai peint leur corps d'un mélange d'ocre d'or, de terre de Sienna brûlée et d'or (encre d'imprimerie). Les petits motifs qui parsèment le fond de la chemise ont été peints en bleu turquoise pour les uns, en jaune, orange, rouge ou rose pour les autres, cernés selon les tons de bleu indien ou de terre de Sienna brûlée. La bordure de la chemise est dans un premier temps peinte à l'encre dorée puis, après séchage, les dessins sont réalisés au noir d'ivoire.

La ceinture est blanche avec un dessin géométrique jaune de Naples et terre d'ombre naturelle ombrée avec cette dernière. Le bas de la jupe est peint de différentes couleurs, le tout à l'acrylique mais ne maîtrisant pas assez

le matériau, j'ai fait les ombres et les clairs à la peinture à l'huile. Les bandes sont peintes dans un ordre rigoureux, en jaune, bleu, orange, bleu, violet, bleu, orange, bleu, jaune et ainsi de suite. Enfin les bottes sont peintes au jaune de cadmium avec une pointe de terre de Sienna brûlée, ombrées avec cette dernière couleur et éclaircies au blanc. Les motifs rouges ont été copiés sur un tableau se trouvant également dans la revue précédemment citée.

Un socle chinois

Dans le XIII^e arrondissement (le Chinatown parisien), j'ai trouvé un très joli socle chinois correspondant exactement à ce que je désirais. Sa surface a été recouverte par la photocopie sur papier glacé d'un motif oriental trouvé dans un livre traitant des ornements, retravaillée avec des jus de noir et de terre d'ombre brûlée et verni. Dernièrement (dans le dernier numéro de *Figurines* pour être précis), Aitna a annoncé la parution d'une figurine sur un thème proche, un officier chinois en 90 mm dans une attitude également très plaisante, mais cette fois-ci de la dynastie Tang. Cette pièce, pour les amateurs du genre, pourra donc constituer un pendant intéressant à ce majestueux général Ming et donner également lieu à quelques très belles peintures. □

N. B. Toutes les sous-couches sont effectuées avec des peintures acryliques Prince August, la peinture à l'huile utilisée provient quant à elle de diverses marques : Winsor & Newton, LeFranc, Blockx, Sennelier, etc.

Ci-dessus et ci-dessous. Ces différentes vues de la figurine permettent de voir la grande variété des motifs peints sur les différents vêtements. L'une des difficultés principales est de conserver une grande similitude dans le dessin des deux dragons présents sur la partie haute de la tunique. Le sol est lui aussi décoré, mais cette fois au moyen d'une photocopie couleur. Enfin, la « patte » du célèbre sculpteur espagnol Oscar Ibañez, se retrouve immédiatement sur cette pièce, notamment dans l'attitude du personnage et les traits du visage.

Ci-dessous, à gauche. Une troisième version du même général chinois, cette fois due à l'Espagnol Francisco Javier Garro Urruela. Comme on le voit les variantes possibles sont innombrables.

Remerciements au salon de tatouage AARON TATTOO à Paris pour les documents fournis ayant permis la rédaction de l'article.



LE DUEL

Le duel le plus célèbre de l'histoire, celui qui opposa Hector et Achille, m'avait profondément frappé à l'époque où j'occupais les bancs du collège : nous, les garçons, nous en parlions avec un sentiment d'admiration pour le héros victorieux, et de peine sincère pour le malheureux Hector, victime prédestinée, sacrifiée par les dieux.

Marco CAMPOMAGNANI
(photos de l'auteur, traduit de l'italien par Cécile Larive)

Nous prenions nous aussi part à la guerre entre Achéens et Troyens et nos duels se disputaient à coups de règles en T et de tubes en carton. Bien des années se sont écoulées depuis lors, mais le souvenir de ce terrible combat demeure toujours présent dans mon esprit et je remercie la firme Soldiers d'avoir choisi cette rencontre mortelle pour thème d'une très remarquable saynète.

Les figurines

Je laisse aux photos le soin de décrire les deux splendides figurines (sculptées par Adriano Larrucia pour la firme Soldiers en 54 mm, rappelons-le) : j'ajouterai simplement que le bouclier d'Achille est d'une beauté à couper le souffle. J'ai en revanche eu un

Ci-contre. La figure d'Achille domine celle du malheureux Hector : le duel arrive maintenant à son tragique épilogue. Il faut veiller tout particulièrement à bloquer le bouclier d'Hector entre la main et le sol.

Il s'avère toujours difficile de reproduire correctement un duel, sans que les deux adversaires se recouvrent mutuellement ou bien prennent des attitudes dépourvues de naturel. J'estime que le résultat est dans ce cas satisfaisant, même si les figurinistes les plus exigeants trouveront la posture d'Achille un peu trop dynamique pour un duel livré avec des armes aussi lourdes.

peu de mal à assembler les jambes avec le buste : le problème fut néanmoins vite réglé à l'aide d'une bonne dose de mastic à deux composants. Je souhaiterais à ce propos donner quelques conseils aux moins expérimentés, à tous ceux qui s'affolent en ouvrant la boîte parce qu'ils voient des dizaines de petits morceaux de métal et qu'ils ne trouvent pas de mode d'emploi. Il faut tout d'abord essayer de monter « à sec », c'est-à-dire sans colle, chaque figurine, en se référant à la photographie ou au dessin de la boîte, et ce seulement après avoir préparé les différents éléments qui la composent en les débarrassant de leurs barbes et autres plots de démoulage, sans oublier de mastiquer les éventuelles bulles d'air.

C'est par ailleurs à ce stade que l'on redresse au besoin les parties tordues ou pliées, et que l'on perce les trous permettant d'insérer les tiges de 1 mm : dans le pied d'appui, la tige doit dépasser d'au moins un centimètre et demi. L'achat d'une miniperceuse et des forets correspondants vous facilitera énormément la tâche, et cet outil vous accompagnera tout au long de votre carrière de figuriniste. Si une pièce est

pliée, essayez de la redresser avec les doigts : jamais avec des pinces ou des instruments métalliques qui laisseraient des marques indélébiles sur l'alliage de métal. Au cas où une lance, par exemple, se briserait durant cette opération, procédez de la manière suivante : posez la figurine sur la table et éloignez-vous des oreilles sensibles que vos jurons risqueraient d'écouter. Une fois redevenu calme, prenez les deux morceaux, percez-les sur deux ou trois millimètres avec un foret de 0,25 ou tout autre instrument du même type, coupez un bout de fil de cuivre de quatre ou cinq millimètres et fixez l'ensemble avec de la colle cyanoacrylate. Éliminez ensuite, après séchage, les éventuelles bavures de colle ou les excédents de métal avec une lime et du papier de verre.

Les bras et les boucliers ne se montent que s'ils n'entravent pas la peinture de la cuirasse ou de l'uniforme, faute de quoi il convient de les coller en dernier. Calme et méthode : telle est la recette pour se lancer avec succès dans la réalisation de saynettes comme « Le duel », dont la complexité égale la très grande beauté.

La mise en couleur

Peindre à l'acrylique métallique des surfaces aussi étendues constitue une entreprise assez longue et difficile, étant donné le faible pouvoir couvrant et



1. Comme toujours, après avoir éliminé les éventuels plots de démoulage et poncé le métal avec de la laine d'acier, on sous-couche la pièce pour que la peinture appliquée par la suite accroche mieux.
2. Les décorations compliquées de la cuirasse s'exécutent en peignant tout d'abord l'ensemble du motif en blanc, avant de tracer un par un les nombreux petits triangles rouges.
3. La tunique blanche est en réalité un mélange de plusieurs gris et beiges, avec des ombres marron kaki et des lumières ivoire.
4. Peinture des jambes et les chaussures ; c'est seulement quand toute la figurine est terminée que l'on peut coller la main tenant la lance et le bouclier. Il faut en effet programmer ses phases de montage en évitant tout risque d'interférence avec ses pinceaux. La longue tige métallique introduite dans le pied d'appui garantira une fixation solide sur le socle. Je préfère utiliser pour cette opération une colle à deux composants, moins fragile que la colle cyanoacrylate. Comme on peut le constater, les décorations sont également présentes au dos de la cuirasse.
5. Hector a la barbe et les cheveux foncés, et ses traits sont plus méditerranéens. Notez les centaines de petits clous frappés sur la cuirasse et reconstitués avec précision.

COMMENT RÉPARER UNE LANCE BRISÉE

1. Étudier la forme de la cassure, en essayant de trouver la bonne position qui permet de reconstituer la pièce : faites pivoter les deux morceaux jusqu'à ce qu'ils coïncident parfaitement.
2. Avec une miniperceuse, percez un trou d'au moins 3 mm de profondeur dans chaque élément : le diamètre du foret doit être proportionné à celui de la pièce à réparer ; dans le cas qui nous intéresse, un foret de 0,25 conviendra très bien.
3. Avec une goutte de colle cyanoacrylate, fixez l'ensemble en veillant à faire coïncider les éléments comme au point 1. Il peut s'avérer utile de marquer des points de repère avec la pointe d'une épingle.
4. Retirez l'éventuel excédent de colle sèche avec une petite lime, en supprimant également la moindre déformation du métal au niveau de la cassure.



En dépit des apparences, le magnifique bouclier s'avère facile à peindre car il bénéficie d'une gravure de qualité. L'anneau extérieur, en argent, s'orne de dauphins dorés.

le grain plutôt grossier du pigment. Le résultat n'en reste pas moins satisfaisant, même s'il n'atteint pas le niveau des poudres métalliques et des encres d'imprimerie, qui sont en revanche nocives pour la santé.

Pour le choix des couleurs, je me suis fié aux conseils du fascicule très détaillé fourni avec la boîte. Chaque détail de la tenue de guerre est soigneusement expliqué, mais peut-être dans un langage un peu compliqué pour les néophytes et surtout sans l'appui de dessins. Il serait souhaitable que les fabricants joignent un mode d'emploi comparable à celui que l'on trouve dans les kits en plastique, avec les pièces numérotées et des schémas des séquences de montage et de peinture.

Les figurines de collection ont remporté ces derniers temps un formidable succès commercial, en se diffusant même auprès d'un public encore peu habitué et qui demeure souvent désorienté : ah, le temps béni des pochettes Airfix, si rassurantes, qui allaient jusqu'à indiquer les dimensions des courroies à découper ! □

Ci-contre. Le glaive possède une lame de bronze (l'âge du fer était encore à venir), tandis que la poignée est argent, de même que les petits clous de la cuirasse, réalisés un par un ! Le bouclier, recouvert de peau, a été abîmé lors d'un précédent combat qui lui a laissé des marques bien visibles. Pas de panique : ne les mastiquez surtout pas, au contraire, accentuez-les avec la peinture.





Notre illustration ci-contre.
 Il neigeait, nous étions vaincus par sa conquête...
 Pour la première fois l'Aigle baissait la tête. Entre
 autres, le 25 novembre 1812 où le sergent
 Bourgogne a vu l'Empereur à pied, un bâton à la
 main, enveloppé d'une grande capote doublée de
 fourrure et ayant sur la tête un bonnet de velours
 entouré de peau de renard noir.

terrain car, à partir du 25 mars 1810, les conseils d'administrations des régiments n'auront plus le droit d'acheter directement leurs fournitures mais devront adresser leurs demandes au ministre qui transmettra celles-ci aux magasins d'État, ce qui, évidemment va faire avancer les choses bien entendu, les plaintes concernant la lenteur des livraisons, la mauvaise qualité des draps et des équipements arrivent de tous côtés. Aussi le 3 octobre 1811, l'administration fermera les yeux sur certaines fournitures et autorisera la fabrication de 200 uniformes destinés à parer au plus pressé. Le 2 avril suivant Napoléon convoie en justes noces dans son palais des Tuileries, ce qui permettra aux anciens d'Italie et d'Égypte de dire en 1812 « il ne fallait pas qu'il quitte la Vieille, elle lui portait bonheur... » Mais nous n'en sommes pas là ! Subjugué par les beaux yeux et le tempérament de feu de sa nouvelle épouse, l'Empereur abandonne bientôt l'idée de se rendre en Espagne pour prendre les choses en mains, décision qui arrangera bien les affaires de notre « ami » Wellington.

Malgré la circulaire du 25 mars 1810, les chefs de corps continuent de se fournir directement en passementerie tels que cordons nattés de couleurs, plumets, épaulettes, etc. Aussi, le 19 juillet 1810, le ministre de la Guerre prend la décision d'interdire ces « colifichets » sous peine de les retenir sur la solde du colonel. Le 18 août suivant, un décret impérial englobe l'armée royale hollandaise, formant ainsi quatre nouveaux régiments de quatre puis cinq bataillons. Sous les numéros 123 à 126, ils vont finir d'user leur habit-veste de drap blanc distingué de vert, de bleu ciel, de jaune ou de rose. Lors des défilés et notamment celui du 30 juin 1811, les badauds vont applaudir les sapeurs barbus porteurs de hache qu'accompagnent des sapeurs barbus porteurs de... pelles, ce qui est, pour le moins, assez inusité dans l'infanterie française.

Le 9 novembre 1810, le shako dont on a supprimé les chevrons de cuir, remplace le bonnet d'our-

L'INFANTRIE DE LIGNE DE L'EMPIRE (3)

L'ARMÉE ENSEVELIE ET SES EMBLEMES (1810-1812)

En décembre 1809, le diplomate Frédéric de Gentz écrivait... « Napoléon a changé il est devenu beaucoup moins familier et au contraire très grand seigneur et impénétrable. Personne ne connaît son secret. »

Rigo (peintre de l'Armée)

À notre avis, son secret n'était pas difficile à deviner : avant divorcé l'Empereur voulait créer sa propre dynastie mais, ironie du destin, c'est au moment où il y parvint que l'Empire s'écroula. 1810... Napoléon semble le maître de l'Europe, seule l'Angleterre et ses alliés Espagnols et Portugais lui résistent.

360 000 hommes sont à pied d'œuvre afin de « pacifier » la péninsule mais la plupart des bataillons et escadrons sont obligés de parcourir en tous sens les diverses provinces tenues par des bandes de partisans fanatiques parfaitement organisés. Wellington et ses « habits rouges » se sont retranchés au Portugal où, désormais, rien ne pourra les en déloger. Masséna s'en rendra compte en se cassant ses dents sur les fortifications de Torres Vedra. Bien sûr le maréchal Soult et le « Roi » Joseph s'empareront de Cordoue et de Séville, mais le siège de Cadix sera un échec, pendant que Suchet après avoir échoué devant Valence s'empare de Lérida ; bref « l'affaire » d'Espagne est loin d'être réglée. Afin d'empêcher une invasion quelconque, maintenir l'ordre dans les pays récemment conquis et veiller à la stricte application du blocus continental, l'Empereur a besoin de beaucoup de soldats, aussi, aussi au 1^{er} mars 1810, l'infanterie totalise plus d'un million d'hommes dont 698 000 Français et 310 000 Hollandais, Italiens, Polonais, Saxons, etc. Dans ces chiffres les 97 régiments français d'infanterie de ligne regroupent 371 000 hommes.

Fantaisie et « colifichets »

Jusqu'alors toute puissante, la fantaisie perd du

sin des grenadiers. Les couleurs des pompons de compagnie sont définitivement fixées. La cocarde est maintenant en cuir gaufré et la plaque de laiton est découpée dans un losange où figure le numéro du régiment. Chaque coiffure est livrée avec des jugulaires et la circulaire officielle fixe la largeur et le nombre de galons dorés cousus sur celles des officiers. Bien entendu, ces réformes tendant à la simplicité ne sont pas du goût de tout le monde et beaucoup se font tirer l'oreille. Ainsi le major du 100^e de ligne qui expédie en Espagne 148 shakos « garnis » à 11, 50 F pièce et 150 bonnets de grenadiers à 30 F que décore un plumet écarlate à 2,50 F. Le général Baille qui, en 1811, commandait le 51^e de ligne, se fait passer un savon, en juillet 1814, par la commission des comptes pour avoir acheté 175 bonnets à poils pour ses grenadiers. Il est curieux de constater que des officiers royalistes appliquent les ordres d'un empereur déchu. Pendant que sous le nom de Charles Jean, le maréchal Bernadotte est adopté par le roi de Suède, cela va de plus en plus mal entre Napoléon et son ami le tsar Alexandre qui refuse d'interner 1 200 navires de commerce britanniques « camouflés » sous divers pavillons neutres. En janvier 1811, l'Empereur pense reconstituer les 23 régiments de ligne licenciés

Ci-contre.

Bataille de la Moskowa, 7 septembre 1812, conduit par un sergent de grenadiers de la garde royale italienne, le général russe Sokereff rend son épée au maréchal Berthier qui, respectueusement, la refuse. Derrière lui, le peintre s'est représenté en tenue de colonel aide-de-camp du maréchal, en pelisse noire galonnée d'or et pantalon rouge galonné de noir. Afin de suivre les phases de la bataille, il a posé sa longue-vue sur l'épaule d'un de ses camarades, aide-de-camp de Murat, dont il porte la pelisse blanche avec le shako et le pantalon amarante. Tableau de Louis-François Lejeune. (DR)



en 1803 sur la base de trois bataillons, mais le coût très élevé de cette nouvelle organisation le fait changer d'idée. Le 3 février 1811, après l'annexion des villes Hanséatiques un décret prescrit la formation des 127^e, 128^e et 129^e de ligne, recrutés avec des troupes locales formant trois bataillons chacun plus une compagnie d'artillerie. Les quatrième et cinquième bataillons seront formés au mois de mai et d'octobre suivant. Le 9 mars, en Espagne, on crée le 130^e de ligne.

Napoléon devient très inquiet à la lecture des rapports confidentiels du maréchal Davout sur les mouvements des Russes et la menace que le tsar fait peser sur la Pologne. Aussi, le 12 avril 1811, vingt-deux régiments d'infanterie de ligne reçoivent l'ordre de constituer un sixième bataillon de six compagnies. De plus on nommera un major en second chargé de commander le 5^e bataillon qui restera toujours au dépôt. Le 30 juin suivant, sous un ciel bas et pluvieux la cour d'honneur du palais des Tuileries ruisselle de couleurs, l'ex-armée royale hollandaise attend les Aigles que Napoléon doit leur distribuer. Il y a là les délégations des 123^e, 124^e, 125^e et 126^e de ligne organisés maintenant « à la française » sans oublier la Garde Impériale avec le 3^e Grenadiers à pied et le 2^e cheval-légers lanciers que la postérité baptisera « lanciers rouges ». Tous vont recevoir une aigle dorée avec un tablier à disposition en losange du type 1804 alors que celle-ci sera abandonnée dans quelques mois, mais on ne pouvait pas le deviner ! Tout le monde n'est pas mademoiselle Lenormand ! Le 4 juillet 1811 en passant en revue dans le parc de St Cloud le sixième bataillon d'un régiment de ligne qui se rend en Allemagne, Napoléon découvre des caporaux et des sergents n'ayant qu'une ou deux années de service. Il entre alors dans une violente colère, dégrade le chef du bataillon et remet dans le rang les malheureux sous officiers. De retour au palais il écrit au maréchal Davout, prince d'Eckmühl, afin de lui signaler le fait et le charge de veiller personnellement à ce que cela ne se reproduise plus.

La question des Aigles

Le 20 octobre 1811, alors à Amsterdam, Napoléon demande à son ministre de la Guerre de s'occuper personnellement de la question des Aigles et, surtout, d'inscrire sur les tabliers les noms des batailles où chaque régiment s'est illustré. Tout d'abord, personne ne comprend l'idée de l'Empereur et ce n'est qu'une succession de pas de clerc. Le ministre va jusqu'à proposer la suppression des trois couleurs pour les remplacer par du blanc, du vert, de l'orangé, du gris suivant l'arme. Parfaitement courroucé par tant d'incompréhension, Napoléon le 25 décembre 1811, prend sa plus belle plume d'oise et, fait très rare, rédige de sa main les 14 articles de son décret sur l'attribution des nouvelles aigles. Cette fois il est enfin compris, reste cependant le problème de caser un grand nombre de batailles sur le fond blanc du losange central : heureusement qu'il existe des subalternes ! Car c'est un simple commissaire ordonnateur du nom de Barnier qui trouve enfin la solution. En fait, il suffit de mettre les trois couleurs en bandes verticales. Ainsi naquit notre drapeau national actuel le 2 avril 1812, mais ce n'est que le 14 mai suivant, en Pologne, que les premiers régiments de la grande armée reçoivent les leurs.

En 1811, les fantassins des divers pays européens sont tous pratiquement vêtus d'un habit veste dont les revers droits s'agrafent sur toute la hau-

teur de la poitrine. Quant à nous, depuis 1786, l'infanterie de ligne continue à se battre en habit à basques longues, dont les revers échancrés à partir de 1804 dégagent largement la veste de drap blanc. De nombreuses plaintes, émanant de chefs de corps, finissent par obliger la puissante administration de la guerre à étudier un nouvel uniforme plus moderne. Une commission présidée par le directeur général de l'habillement, étudie la silhouette générale, les mensurations de l'équipement, les dimensions du moindre bouton, etc. et charge le colonel Bardin de la synchronisation générale qui aboutira à la publication de l'important décret du 19 janvier 1812, concernant les troupes à pied. Bien entendu cette révolution uniformologique ne s'est pas faite du jour au lendemain et le général Lacuée de Cessac, ministre de l'administration de la guerre, s'en explique dans le journal militaire du 12 avril 1812 : « le décret du 19 janvier est impossible à mettre en vigueur, j'ai décidé en conséquence que les corps de toutes armes feraient confectionner à l'ancien uniforme les remplacements de 1812 et que les dispositions du décret Impérial du 19 janvier ne seraient applicables qu'aux remplacements de 1813 ». Malgré les interdictions officielles de 1810, les expéditions de « colifichets » continuent, tel le dépôt du 37^e de ligne qui achète 300 shakos garnis d'un cordon natté et les envoie à ses bataillons de guerre en Pologne. Le 25 décembre 1811, se prenant sans doute pour le Père Noël, le major du 117^e de ligne fait expédier de Bayonne 14 paires de bottes pour ses musiciens.

Une guerre inévitable

1812. La guerre avec la Russie semble inévitable, ceci d'autant plus que les deux futurs adversaires ne font rien pour calmer les esprits. Napoléon tout d'abord, qui depuis le 8 février fait acheminer les 253 bataillons de ses corps d'observation vers l'Oder et la Vistule, afin de calmer les visées territoriales d'Alexandre sur la fragile Pologne. Ce qu'il ignore c'est que grâce à son service de renseignement, le Tsar est au courant du moindre déplacement de nos troupes et que ces concentrations ne l'empêchent nullement de commercer avec l'Angleterre, tandis que ses douaniers taxent outrageusement nos produits. D'autre part après avoir signé la paix avec les Turcs contre lesquels il se bat depuis trois ans, Alexandre conclut une alliance avec la Suède grâce à la complicité de Bernadotte devenu l'ennemi mortel de Napoléon. Ce dernier n'est pas un petit ange non plus car après avoir signé une alliance avec la Prusse, constitué une nouvelle grande armée le 3 mars 1812, il s'allie avec les Autrichiens il est vrai que cela se passe en famille puisque l'empereur François 1^{er} est maintenant son beau père ! Le 8 avril, le Tsar Alexandre envoie un ultimatum à son

« grand ami » de Tilsit, lui enjoignant d'évacuer la Poméranie suédoise et d'ordonner le retrait de toutes ses troupes stationnées en Allemagne et en Pologne. Bref, la situation est explosive et, tandis que le Tsar quitte son palais de St Pétersbourg pour s'installer à Vilna où siège le grand quartier général de Barclay de Tolly, Napoléon prend la route de Dresde le 9 mai 1812, puis celle de Posen afin de se mettre à la tête de ses soldats.

Le 21 juin 1812, le rideau va se lever sur une des plus grandes tragédies de notre histoire. Au bord du Niémen, de son quartier général de Wilkowsy, Napoléon rédige une proclamation commençant ainsi : « Soldats ! la seconde guerre de Pologne est commencée. À Tilsit, la Russie avait juré une alliance éternelle avec la France et la guerre à l'Angleterre. Aujourd'hui elle a violé son serment ! » Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Thiers a écrit un jour : « en organisant cette immense armée, Napoléon était à la veille ou d'un triomphe suprême de son art et de la domination universelle, ou d'une épouvantable catastrophe sans exemple dans l'histoire. » Le 23 juin 1812, coiffé d'un bonnet de police, vêtu d'un manteau de lancier polonais de la Garde, l'Empereur part en reconnaissance et galope sur la rive gauche du Niémen, quand un lièvre déboule dans les jambes de son cheval qui fait un écart et désarçonne son auguste cavalier... « Mauvais présage, dit un officier de son état-major, un Romain aurait reculé ». Malheureusement Napoléon ne recula pas. Le soir même, aux abords de Kowno, les voltigeurs de la division Morand traversent le Niémen en nacelles, débarquent sur la rive droite et en chassent quelques soldats russes.

Puis, à la lueur des flambeaux, les équipes du général Eblé établissent trois solides ponts de bateaux que, les 24 et 25 juin 1812, plus de 260 000 hommes vont traverser en chantant. En ce qui concerne seulement l'infanterie de ligne française, disons que 37 régiments parfaitement équipés, totalisant 106 549 hommes sont entrés en Russie entre le 24 juin et le 25 août 1812. Soit treize régiments de cinq bataillons regroupant une moyenne de 105 officiers, 4 052 hommes avec une compagnie d'artillerie, quatorze régiments de quatre bataillons totalisant en moyenne 85 officiers et 2 294 hommes. Quatre régiments comprennent trois bataillons avec 68 officiers, 1 746 hommes plus une compagnie d'artillerie. Enfin six régiments n'ont que deux bataillons avec une moyenne de 33 officiers et 1 287 hommes. Chaque soldat des trois premiers corps emporte une réserve d'un kilo de riz, ce qui évitera la maraude et le pillage dans les prochains jours mais n'évite nullement l'encombrement et un poids supplémentaire. Bien entendu beaucoup de fantassins se débarrassent de leurs provisions, malgré

la menace d'être condamné à porter le même poids en sac de sable. Passé le Niémen, nos « pousse cailloux » s'engagent sur la route de Vilna en se contentant de repousser quelques cosaques. Les 130 000 Russes de Barclay de Tolly ont évacué la ville et fuient en évitant le combat.

Guerre en Russie

Plus au sud les 65 000 soldats de Bagration et de Platov sont poursuivis par Poniatowsky et Jérôme qui se traînent lamentablement sous une chaleur torride. Nourris de trèfle vert, près de 10 000 chevaux meurent dans les premiers jours de la campagne. Napoléon a parfaitement compris que les Russes cherchent à l'entraîner le plus loin possible à l'intérieur de leur immense pays. La parade consiste donc à enfermer nos ennemis par un mouvement en tenaille parfaitement réalisable par de bons tacticiens, ce qui n'est malheureusement pas le cas du roi Jérôme à qui l'Empereur a confié le commandement de l'aile droite de la grande armée (5^e, 7^e, 8^e corps et 4^e corps de cavalerie) et qui va laisser s'échapper les 50 000 Russes de Bagration. Placé alors sous l'autorité du maréchal Davout, le roi de Westphalie quitte son commandement le 14 juillet 1812 et s'en va « bouter » dans son palais de Cassel. Murat qui commande l'avant garde malmène la cavalerie plus que de raison et les hommes tombant de fatigue ne pourront empêcher la réunion des armées de Barclay et de Bagration autour de Smolensk. L'Empereur traverse le Dniepr et, à la tête de 175 000 hommes se dirige vers Smolensk où il pense enfin surprendre les Russes. Malheureusement à Krasnoï la division du général Newjerowski, postée en arrière garde, fait capoter le projet en retardant l'avance de nos soldats. À Smolensk, Barclay de Tolly sait maintenant que toute l'armée française arrive. Le 16 août la bataille fait rage, Davout dirige lui-même son artillerie. Le soir Smolensk est en flamme et Barclay ordonne la retraite au grand dam de ses généraux qui voulaient défendre « la ville sainte » jusqu'à la dernière pierre. Trois jours plus tard, sur le plateau de Valoutina, Napoléon va essayer de nouveau d'encercler les Russes qui marchent vers Moscou. La division du général Gudin se conduit brillamment et notamment le 12^e de ligne dont le lieutenant Étienne fait prisonnier le général Touchkov qui commande les grenadiers de la Garde. Gudin, mortellement blessé est ramené à Smolensk. Junot sur qui reposait une grande partie de la manœuvre d'encercllement n'a rien compris, ayant rejoint le corps d'armée du maréchal Ney, il s'arrête et laisse les Russes poursuivre tranquillement leur retraite. Le 20 août, l'Empereur et ses maréchaux parcourent le champ de bataille et passent en revue la division du général Gudin qui agonise là-bas à Smolensk.

La prise de Smolensk n'a rien résolu, les Russes continuent à nous fuir tout en pratiquant la politique de la terre brûlée. Napoléon est à plus de 660 kilomètres du royaume et sur les 381 000 hommes qui luttèrent directement sous ses ordres, il en reste à peine 170 000. Par la faute de Murat, plus de la moitié de la cavalerie a mis pied à terre par manque de chevaux et nos lourds cuirassiers ayant hérité de petits chevaux russes, ont leurs jambes qui traînent à terre ! De plus, malgré tous les revers qu'il a subis, le Tsar refuse tout pourparler de paix et s'enferme dans un silence outré.

Le 25 août 1812 contre l'avis de ses maréchaux qui lui conseillent de prendre ses quartiers d'hiver à Smolensk, l'Empereur décide de marcher sur Moscou et d'appeler à la rescousse les quelque 20 000 hommes du maréchal Victor restés à Tilsit. Allons nous prendre Moscou sans combat ? Certes non car le tsar tenant enfin compte de l'avis de ses généraux vient de remplacer Barclay de Tolly par ce vieux renard de Kutusov qui s'empresse de nous couper la route en fortifiant la région de Borodino pas loin d'une rivière qui porte le doux nom de Moskowa.

Sur une colline proche, l'Empereur établit son état-major et fait dresser 8 tentes sous lesquelles il fait exposer le portrait de son fils, le roi de Rome que l'Impératrice Marie Louise vient de lui faire par-

venir. Il a reçu également une très mauvaise nouvelle : le 22 juillet dernier, le maréchal Marmont s'est fait battre par Wellington près du village des Arapilles. Toutes nos conquêtes espagnoles semblent menacées et le roi Joseph quitte Madrid. Mais Napoléon a d'autres chats à fouetter, il doit d'abord battre les Russes, pour les Anglo Espagnols on verra après ! Le 6 septembre 1812, agenouillés, les régiments de Kutusov contemplent l'image de la vierge de Kazan qui passe dans leurs rangs. Vêtus de leurs longues robes brodées d'or, les popes bénissent les défenseurs de la Sainte Russie. En face, plus prosaïque, Napoléon s'adresse à ses vieux grognards... enfin ceux qui restent ! « Soldats, voici la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous... Conduisez-vous comme à Austerlitz, Friedland, Witebsk et à Smolensk afin que la postérité cite votre conduite dans cette journée et que l'on dise de vous : il était de cette grande bataille sous les murs de Moscou ! ». Il n'entre pas dans nos intentions de décrire dans cet article toutes les phases de la bataille de la Moskowa, que les Russes, plus logiques que nous, s'entêtent d'appeler bataille de Borodino. Nous voulons plus simplement insister sur le fait qu'elle fut une des plus meurtrières de l'empire avec un résultat pratiquement nul. Bien sûr Napoléon restait maître du terrain, mais, par son entêtement à refuser d'engager la Garde Impériale il laisse les Russes repartir vers Moscou où ils proclameront qu'ils sont vainqueurs. Pour ne citer qu'eux, il reste bien entendu que la vingtaine de régiments d'infanterie de ligne qui participèrent à cette mêlée de Titans se montrèrent dignes des anciens d'Austerlitz, de Friedland ou de Wagram.

Certes La Moskowa est une victoire, mais la facture est lourde ! Si les Russes ont perdu plus de 45 000 hommes et le général Bagration qui va mourir de ses blessures. Nous comptons 21 453 blessés et 6 547 tués dont 48 généraux, 39 officiers d'état-major et 79 aides de camp. Les seuls régiments d'infanterie de ligne totalisent 180 officiers tués et 395 blessés, une véritable hécatombe !

Moscou en flammes !

Le 14 septembre 1812, la « Grande armée » réduite à quelque 100 000 hommes dont l'enthousiasme s'est décliné à la vue des centaines de clochers dorés, défile en grande tenue dans un Moscou désert. Dans ses célèbres mémoires, le sergent Bourgogne écrit : « On entra dans les maisons pour demander à boire et à manger et, comme il ne se trouvait personne, l'on finissait par se servir soi-même ». Ce que Napoléon et nos soldats ignoraient, c'est que le gouverneur Rostopchine (16) avait donné l'ordre d'incendier l'ancienne capitale après avoir évacué et détruit toutes les pompes. Propagé par d'anciens forçats libérés, le feu commence dans la nuit du 14 au 15 septembre. Le 16, le feu se communique au Kremlin où reside l'empereur et menace un instant d'embraser les pièces et les caissons de l'artillerie de la Garde. Napoléon est alors obligé de quitter le palais afin de se réfugier dans un château de la proche banlieue. L'armée se livre à un pillage en règles dans les nombreux palais de la ville, vision sordide que les soldats goguenards surnomment la « foire de Moscou ». Le 18 septembre 1812, tout danger d'incendie étant écarté, Napoléon réintègre ses appartements du Kremlin. Pendant tout un mois il passe en revue diverses divisions d'infanterie et signe le célèbre décret organisant la Comédie Française. Début octobre, il fait parvenir des propositions de paix au Tsar qui ne daigne même pas répondre. Le 13 octobre, la première neige étant tombée, il pense regrouper toutes ses forces et marcher sur saint Pétersbourg contre l'avis de ses maréchaux qui lui conseillent de se retirer à Smolensk.

Pendant ce temps Kutusov a renforcé les deux ailes de son armée et le 18 octobre, Bennigsen surprend Murat à Winkowo et l'oblige à se replier après avoir perdu 2 000 hommes et tous ses bagages. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, Napoléon a enfin compris qu'il lui fallait quitter Moscou.

Le 19 octobre 1812, ayant laissé le maréchal Mortier avec 10 000 hommes défendre le Kremlin pendant quelques jours puis le faire sauter (16) précédé par le vice roi Eugène et son armée d'Italie, l'empereur quitte Moscou avec 90 000 hommes que suit un immense convoi de véhicules de toutes sortes chargés de nos rapines. Le 6 novembre 1812, le froid devient de plus en plus vif, la neige tombe à gros flocons et un brouillard glacé raidit les uniformes. Enfin ce qu'il en reste ! La nourriture fait cruellement défaut et l'on abat des chevaux pour les manger, le plus souvent cru, car avec ce temps atroce il est difficile de faire du feu. Bien sûr, l'avant garde où se trouve l'empereur cela ne va pas encore trop mal mais, en revanche, les nouvelles de Paris ne sont pas très bonnes, le dernier rapport du comte Daru lui signale la conspiration d'un certain général Malet qui a bien failli aboutir et mettre à bas le régime (voir notre encadré). Le 9 novembre, « la Grande armée » réduite à 50 000 combattants morts de fatigue, couverts pour la plupart des glorieux haillons volés dans les palais de Moscou, la Grande Armée donc pénètre dans Smolensk, pensant y trouver enfin l'abondance et le repos.

Retraite tragique

Hélas, au bout de quatre jours il ne reste pratiquement plus rien dans les magasins de l'armée et les soldats les plus démunis se battent pour quelques miettes de nourriture. Le 14 novembre 1812, l'Empereur quitte Smolensk à la tête de la Garde et se dirige vers Krasnoï. Prudent, le général Miloradovitch les laisse passer pour attaquer la malheureuse armée d'Italie qui a perdu toute son artillerie et les quelque 4 800 hommes de Davout. Afin de les secourir, Napoléon revient sur ses pas et lance dans la fournaise, ses grenadiers hollandais, ses tirailleurs et voltigeurs de la jeune Garde. La route d'Orcha et de Borisov étant enfin dégagée au prix de lourdes pertes, l'empereur repart laissant le maréchal Ney et son arrière garde se battre tout seuls le 18 novembre contre les 45 000 Russes de Kutusov. Complètement encerclé, le « brave des braves » refuse de se rendre, brûle ses canons et ses fourgons afin de franchir le Dniepr à peine gelé avec toute son arrière garde. Pendant trois jours, faisant le coup de feu comme un simple grenadier, il se fraie un passage au travers des hordes de cosaques afin de retrouver à Orcha les quelque 35 000 combattants de ce qui fut la Grande armée. Les pertes de Ney sont terribles. Le 48^e de ligne par exemple qui, à Krasnoï pouvait encore aligner 650 fantassins n'en comptait plus que 150 en arrivant à Orcha... le pire, nous spécifions bien, le pire c'est que lors de la traversée du Niémen le 24 juin 1812, les cinq bataillons du 48^e totalisaient 4236 hommes.

Après son arrivée à Bobr le 23 novembre 1812, s'estimant insuffisamment gardé et à la merci d'un « hurrah » des cosaques, Napoléon ordonne la création des Gardes d'honneur de S.M. et Roi, que l'on s'est empressé de surnommer l'escadron sacré. Placé sous le commandement du général Grouchy, il se compose, en théorie, de quatre compagnies de 150 cavaliers. En réalité, on ne put former que la première dont le capitaine fut le général de division Saint Germain. Les officiers sont généraux de brigade, les sous officiers sont tous colonels et les « simples » cavaliers vont du grade de chef d'escadron à celui de lieutenant. Chargé d'escorter l'empereur, l'escadron sacré s'acquittera de sa mission jusqu'au 5 décembre 1812, pour de son départ de Smorgonie sur les bords de la Bérésina.

Poursuivis par les Russes de Wittgenstein, les soldats d'Oudinot et de Victor descendent vers Borisov pour rejoindre leurs camarades qui reviennent de Moscou. Ils sont terriblement surpris et, aux dires d'officiers suisses appartenant au 2^e corps d'armée, les larmes leur viennent aux yeux en contemplant l'extrême misère de ces milliers de trainards affaiblis, couverts de loques multicolores et courbés sous le poids d'une énorme fatigue. Seuls la Garde Impériale et quelques régiments de Davout semblent avoir conservé quelque discipline. Le sergent Bourgogne a vu l'empereur, à pied, tenant un long





bâton à la main, entouré de maréchaux et de généraux suivis de centaines d'officiers et de sous-officiers portant les Aigles de différents régiments dont certains n'existent plus. Ce que les Russes ignorent encore c'est que le général Corbineau a découvert un gué près du village de Studienka à une vingtaine de kilomètres au nord de Borisov. Le général Eblé (20) et ses héroïques pontonniers reçoivent l'ordre de construire deux ponts de chevalets pendant qu'à Borisov, le maréchal Oudinot fait semblant de vouloir traverser la Bérésina... le miracle est que ce piège fonctionne suffisamment longtemps pour que les ponts soient terminés au prix d'immenses sacrifices. Les quelque 20 000 combattants passent sur la rive droite les 26 et 27 novembre 1812 protégés par le corps d'Oudinot, les cuirassiers de Doumerc et la Garde Impériale.

Malgré le froid glacial qui a fait sa réapparition, les 9 000 fantassins du maréchal Victor et les 800 cavaliers du général Fournier luttent sur la rive gauche à un contre dix afin de contenir les Russes de Wittgenstein. Dans les rues de Borisov, les tartares de Platow et les soldats de Miloradovitch harcèlent la malheureuse division de Partouneaux qui, réduite à 400 hommes est obligée de capituler... à la grande colère de Napoléon qui, depuis Baylen a horreur que ses généraux capitulent! Et comment ne pas capituler, quand on peut voir un régiment de quatre bataillons comme le 125^e de ligne qui totalise 1 932 hommes et officiers au 29 juin 1812, n'en regrouper que 120 le 28 novembre suivant? Peut-on croire que ces hommes sont des lâches quand on lit que le commandant Frémanger, chef du 3^e bataillon emmené en captivité en Russie, a dissimulé dans son portemanteau, l'aigle, l'étoffe et la cravate du drapeau du 125^e pour les remettre entre les mains de son nouveau colonel une fois rentré en France, le 5 décembre 1814.

L'arrière garde que commande le maréchal Victor, traverse les ponts dans la nuit du 28 novembre 1812. Le lendemain matin, le général Eblé donne l'ordre de faire sauter les ponts, laissant sur la rive quelque 5 000 trainards qui seront pris par les Russes. C'est fini! Grâce au génie de son chef et au courage de ses soldats, la Grande armée a pu s'échapper de la nasse.

L'empereur rentre en France

L'Empereur songe de plus en plus à rentrer en France. Le 3 décembre il prend la décision de partir, mais avant il faut que les Français connaissent la vérité, enfin en partie! Le 29^e bulletin de la Grande armée les informe de l'étendue du désastre, dû pour la plupart du temps au froid, à la faim et à la perte rapide de 30 000 chevaux ce qui nous prive de notre artillerie; sans oublier bien sûr les fautes de certains de nos généraux tel le malheureux Partouneaux par exemple et le bulletin se termine par « la santé de S.M. et roi n'a jamais été meilleure ».

Le 5 décembre 1812, S.M. et roi quitte son armée après en avoir confié le commandement à Murat. Il prend place dans un traineau, escorté par des lanciers Polonais. Sous le nom de baron de Rayneval, aux côtés de Duroc et de Caulaincourt, il traverse toute l'Europe pour arriver à Paris le 18 décembre vers minuit, à la grande surprise des factionnaires de garde aux Tuileries.

Après le départ de l'Empereur, le froid s'aggrave encore pour descendre jusqu'à -36°. Les soldats meurent par centaines et la route est jonchée de cadavres gelés. Totalement dépassé par les événements, Murat ne donne aucun ordre précis. Le 8 décembre 1812, sous les yeux horrifiés de la garnison, ce qui fut la Grande armée fait son entrée dans Vilna en pillant les magasins, volant les habitants et incendiant les maisons. Les charges des cosaques de Platov qui n'ont nullement abandonné la poursuite, créent une terrible panique que seuls les maréchaux Ney et Davout à la tête de quelques éléments disciplinés arrivent à juguler. Le trésor de l'armée avec ses caissons remplis d'or est laissé à l'abandon et à la merci des pillards qui se chargent de lourds bisacs que la plupart n'ont plus la force de transporter. Le roi de Naples est parti pour Kowno sans donner aucune directive... Bah! On verra bien après le Niemen! Oui, on va, courir, se heurter, se battre, de malheureuses évènements fuyant un immense linceul de neige sous lequel dorment des milliers de leurs camarades. Là aussi Ney se distingue par son immense bravoure, pendant près de 48 heures il repousse les attaques des cosaques et traverse le Niemen dans les derniers. Faire le bilan exact des pertes humaines que nous a causé la guerre contre la Russie est pratiquement impossible. Nous pouvons toutefois nous baser sur le chiffre de 35 000 survivants, dont beaucoup entrèrent à l'hôpital pour y mourir d'épuisement, comme le Savoyard André Léobard, troisième porte aigle du 57^e de ligne, ancien grenadier du 2^e bataillon, mort « par suite de fièvres » le 30 janvier 1813 à l'hôpital de Glogau; il avait 41 ans et s'était battu à la Moskova, Wiasma et Krasnoïé.

Pendant ce temps-là, en France, un décret du 20 septembre 1812 transforme trois formations de conscrits déserteurs en régiments d'infanterie de ligne à cinq bataillons dont un de dépôt. Ceux de l'île de Walcheren deviennent le 131^e, ceux de l'île de Ré prennent le numéro 132 et le second de la Méditerranée basé à l'île d'Elbe devient le 133^e de ligne. En réalité, seul le premier bataillon est formé, les autres devront attendre le printemps 1813. L'année 1812 se termine.

Dans son palais des Tuileries, Napoléon ne semble pas, tout d'abord, se rendre compte de la gravité de la situation, il s' imagine être encore maître de l'Europe alors que celle-ci va s'unir contre lui, ce qui ne l'empêchera nullement d'organiser, habiller et équiper une nouvelle Grande Armée.

Ci-contre.

Le passage de la Bérésina (26-29 novembre 1812). Certes, au gué de Studianka la rivière n'est pas large, mais les deux ponts sur chevalets non plus. Pourtant, pendant trois jours, quelque 20 000 soldats, morts de faim et de fatigue, couverts de haillons où grouille la vermine, vont pouvoir échapper aux Russes grâce à l'héroïque dévouement des pontonniers du général Eblé. Sur la rive gauche, au premier plan, sont entassés des berlines d'officiers généraux, des caissons de la garde ou de la maison de l'Empereur, des fourgons de toutes sortes et même une forge qui a dû servir aux pontonniers. Gouache anonyme. (DR)

NOS PLANCHES UNIFORMOLOGIQUES EN COULEUR

NB Afin de simplifier la lecture des planches uniformologiques, nous avons conservé la numérotation commencée dans les deux précédentes parties de cet article (Figurines n° 24, pour les dessins 1 à 29 et n° 27 pour les dessins 30 à 56).

L'AIGLE ET LE DRAPEAU MODELES 1804

A. Le 10 juillet 1804, le nouvel Empereur des Français choisit « l'Aigle éployée » comme symbole. Le 27 juillet suivant, il décide de placer le noble aquilidé au sommet de chaque emblème de des Aigles Romaines.

B. Sculptée par Chaudet d'après un dessin d'Isabey, fondue par Thomire, elle est montée sur un caisson portant le numéro du régiment. Sa serre gauche s'appuie sur le foudre de Jupiter. La hauteur totale de cet ensemble est de 310 mm et son prix est de 145 francs. Sous le caisson est fixée une douille en laiton doré de 60 mm de haut servant à monter l'aigle sur une hampe d'environ deux mètres de haut, tournée dans un bois très dur, peinte en bleu foncé et terminée par un talon de laiton doré. Sur autorisation de l'Empereur, la ville de Paris fait fabriquer dans le courant de l'année 1806, 378 couronnes d'or destinées à être suspendues aux aigles des régiments ayant participé à la campagne d'Austerlitz constituées par deux branches de lauriers liées d'émail bleu, dix-neuf couronnes d'or sont distribuées la garde impériale lors de la cérémonie du 25 novembre 1807 à la barrière de la Villette, les autres régiments prévus étant restés en Allemagne.

En 1808, seuls une vingtaine de corps traversant Paris pour se rendre en Espagne toucheront les leurs; c'est le cas des deux premiers bataillons du 8^e de ligne le 22 septembre. Les 339 couronnes restantes, remises dans un entrepôt de la préfecture de la Seine disparurent comme par enchantement. Quand aux 38 couronnes distribuées, elles furent fondues avec leur aigle lors du retour des Bourbons. Seule celle du premier bataillon du 8^e de ligne, prise par les Anglais le 5 mars 1811 lors de la bataille de Chiclana et conservée à Londres sans son fuseau de Jupiter survécut jusqu'au 16 avril 1852. À cette dernière date, pénétrant par le toit de la chapelle du Royal Chelsea Hospital, un audacieux voleur (bonapartiste?) s'en empara et jamais on ne la revit. Fort heureusement pour les chercheurs, le lieutenant Pym du « 87th Royal Irish Fusiliers » avait eu l'idée d'en faire un dessin vers 1850.

C. **Avers de l'étoffe ou pavillon.** C'est le 8 août 1804, après de longues discussions que ce modèle de soie tricolore est adopté. L'Empereur avait exigé que ses dimensions soient beaucoup moins importantes que celles des emblèmes distribués aux demi-brigades en 1794 et 1796. En 1804 donc, l'étoffe est taillée dans une soie d'une seule épaisseur de 0,80 m x 0,80 m. Elle est maintenue après la hampe par 18 clous dorés, à tête ronde nommés « bossettes ». Tous les ornements et inscriptions sont peints l'or moulu et ombrés de brun sur un enduit à l'huile qui a le mérite d'opacifier l'étoffe et de la consolider.

D. **Revers de l'étoffe.** Bien entendu, outre le numéro du régiment, seul change celui du bataillon.

E. **Détails des couronnes et de la frise de lau-**

riers. Tout est peint à l'or moulu et ombré de brun. Le 5 décembre 1804, lors de la glorieuse cérémonie du champ de Mars, chaque régiment reçoit une Aigle par bataillon ou escadron, ce qui nous donne un total de 287 emblèmes pour l'infanterie de ligne. Chaque corps a envoyé à Paris une députation composée du colonel qu'accompagnent quatre officiers plus six hommes par bataillon

LES PORTE-AIGLES

Jusqu'en 1808, chaque aigle est arborée par un sergent major ou un sergent de fusiliers, placé au premier rang, encadré par deux caporaux fourriers et défendu à l'arrière par six autres du même grade répartis sur deux rangs (seul le caporal fourrier des grenadiers reste dans sa compagnie). Mis à part certains faits d'armes faisant ressortir leurs noms, tous ces hommes restent parfaitement anonymes. Après la réforme du 18 février 1808, chaque régiment d'infanterie ne devant conserver qu'un seul drapeau porté par un officier, encadré de deux soldats pris parmi les plus braves, leurs noms apparaissent sur les contrôles d'effectifs. Choisis par Napoléon lui-même, ces trois hommes portent le titre de premier, second et troisième porte-aigle. Afin d'illustrer notre article, nous avons représenté les trois porte-aigles du 8^e de ligne en grande tenue, lors de la revue passée par l'Empereur à Tardajos le 22 novembre 1808. Après s'être battus à Austerlitz, Lubeck, Friedland, passés par Paris et avoir traversé toute la France, nos trois amis sont arrivés en Espagne où les attend une terrible guerre.

F. PREMIER PORTE-AIGLE, GRANDE TENUE EN 1808 (d'après la suite de Kolbe).

Il se nomme Pierre Chouet, c'est un Bourguignon né à Meursault le 31 mai 1774. Il a 18 ans quand il s'engage au 5^e bataillon de volontaires nationaux de la Côte d'Or. En décembre 1793 il est nommé caporal, mais ce n'est qu'en juillet 1800 qu'il pourra coudre son galon de sergent; entre temps son bataillon est embrigadé dans les rangs de la 8^e demi-brigade qui deviendra le 8^e de ligne de l'Empire. En juin 1802 il passe sergent-major et deux ans après il est un des premiers soldats à être décoré de la Légion d'Honneur. En août 1805, il touche l'épaulette de sous-lieutenant, puis celle de lieutenant en mars 1807. Le 27 juillet 1808, il est choisi par l'Empereur pour porter l'aigle du régiment, en fait il ne reste pas longtemps premier porte aigle car il reçoit le commandement d'une compagnie le 22 novembre suivant. En mars 1811, il est admis à la retraite en tant que capitaine. Ajoutons qu'il allait avoir 37 ans, ce qui est quand même jeune pour un retraité!

57. Shako. La soutache de fils d'or formant des entrelacs est cousue sur un galon de velours noir



Sur la route de Kowno. Le Niémen n'est plus loin, bientôt la fin des horreurs. Vêtus d'oripeaux multicolores, la barbe et les moustaches chargées de givre, les survivants de ce qui fut la Grande Armée sont confondus dans la même débâcle. Aquarelle de Faber du Faure, musée bavarois de l'Armée. Munich. (DR)

posé sur le rabat. Contrairement à la troupe, la plaque de laiton doré est à soubassement rectangulaire (voir notre fig. 30). Les jugulaires en écailles de laiton doré sont fixées sur un morceau de cuir et terminées par un cordonnet de fils d'or que l'on noue sous le menton. La cocarde est en tissu, souvent chez les officiers, la partie de soie blanche est tissée de fils d'argent.

58. Pompon de compagnie. Confectionné en laine « chenillée », il est de couleur blanche pour l'état major. En général, il revient à 1 F pièce.

59. Motif central du hausse-col. Dernier vestige de l'armure et notamment du gorgerin, il a la forme d'un croissant de cuivre ou de laiton doré nommé plateau. Il est porté sous les armes par les officiers subalternes depuis la fin du XVII^e siècle et s'attache après les boutons des épaulettes au moyen de deux cordonnets de fils d'or formant boucle. Le motif central estampé et argenté est fixé à l'aide de petits écrous.

60. Banderole porte-drapeau. Apparue dans la garde des Consuls, il lui faut attendre la circulaire ministérielle du 18 septembre 1809 pour naître officiellement. Bien entendu, comme toujours, il ne s'agit là que de la régularisation d'un état de fait. Très souvent réalisée dans du buffle blanchi, elle est réglable ou non en hauteur, par une boucle à ardillons de lai-

ton. À l'image de celles de la Garde Impériale, on les représente taillées dans du maroquin rouge, cramoisi, vert, ou simplement de cuir noir. Ces modèles de luxe sont galonnés et quelquefois brodés d'or ou d'argent suivant le métal du bouton. Bref, il s'agit de nouveau d'une pièce d'équipement soumise à la plus large fantaisie.

61. Épée. À pommeau dit « à la française », avec sa monture de bronze fondu avec un quillon et double plateau de garde, ce type d'arme blanche dérive d'un modèle mis au point dès 1767. Le fourreau de cuir noir s'orne de deux garnitures de tôle de laiton doré. Un bouton en demi-olive soudé sur la chape sert à fixer le fourreau après le ceinturon de buffle blanchi. Dragonne de fils d'or. Hauteur totale de l'arme : 0,92 m environ.

G. DEUXIEME PORTE-AIGLE, GRANDE TENUE EN 1808 (d'après la suite de Kolbe).

Lui se nomme Charles Cornil. C'est un Flamand, né à Maroq en Baroeuil le 15 novembre 1771. Requis par le comité de salut public, il est incorporé dans le 2^e bataillon de volontaires (sic) de Lille qui sera « amalgamé » avec la 8^e demi-brigade de ligne en février 1796. Sa taille d'1,76 m lui vaut de figurer parmi les grenadiers du second bataillon. Nommé par l'Empereur second porte-aigle le 1^{er} septembre 1808, il passe sous-lieutenant le 27 juillet 1805, mais l'Espagne lui sera fatale car le malheureux est tué au combat du Trocadéro le 29 août 1810.

H. TROISIEME PORTE-AIGLE, GRANDE TENUE EN 1808 (d'après la suite de Kolbe).

Louis Lemaheux, né à Wambrechies le 1^{er} novembre 1774, est lui aussi flamand. Requis comme notre ami Cornil, il arrive le 16 septembre 1793, au dépôt du second bataillon de volontaires de Lille. Il mesure alors 1,78 m, ce qui ne l'empêchera nullement de figurer parmi les fusiliers. En février 1796, lors de l'amalgame avec le 8^e de ligne, comme il ne sait ni lire ni écrire il est affecté à la 8^e compagnie de fusiliers du 3^e bataillon, ce qui ne l'empêche pas d'être très brave puisque l'Empereur le choisit pour exercer la fonction de troisième porte-aigle le 27 juillet 1808. Pas pour très longtemps hélas, car blessé lors de l'affaire d'Alavera, il meurt à l'hôpital de Madrid le 28 septembre 1809. L'administration de la guerre, toujours indolente, ne se pose pas trop de questions sur l'armement des porte-aigles et, jusqu'en 1809, on se contente des équipements de grenadiers (voir notre fig. 5) avec un fusil d'infanterie muni de sa baïonnette (fig. 7), la coiffure restant celle de l'ancienne compagnie du 2^e et 3^e porte-aigle, soit pour notre 8^e de ligne le bonnet à poils avec visière (voir notre fig. 1) pour notre ami Cornil et le shako classique (fig. 18) avec cordon natté de fils blancs (fig. 20) pour Lemaheux.

Leur uniforme est celui désormais classique de



L'incendie de Moscou. Dès le 14 septembre 1812, le gouverneur Rostopchine a lâché dans la ville des groupes de forçats porteurs de torches enflammées. Attisé par le vent, l'incendie fait rage pendant quatre jours et se communique un instant au Kremlin, obligeant l'Empereur à se réfugier au château de Petrowskoïe. Saisissant de réalisme, ce dessin colorié de Christian Orlendorp nous montre les clochers de St Basile et les longs murs crénelés du Kremlin se découpant sur la fumée qui se reflète dans les eaux calmes de la Moskova. (DR)

l'infanterie de ligne (fig. 34) avec les grenades de drap rouge pour Cornil et le losange spécial (fig. 13) pour orner les retroussis de Lemaheux. Afin de se distinguer de leurs camarades ces deux simples soldats portent quatre chevrons de laine écarlate, conformément à la circulaire du 18 février 1808, sans oublier, bien sûr, les épaulettes rouges de grenadiers !

I. TROISIÈME PORTE-AIGLE DU 67^e DE LIGNE, GRANDE TENUE EN 1809 (d'après la collection alsacienne Boeswilwald).

Après la prise de Vienne en mai 1809, on s'occupe sérieusement de l'armement des porte-aigles et afin de défendre les emblèmes contre les charges de cavalerie ennemie, Napoléon fait distribuer quelques piques que les Autrichiens ont déposées à l'arsenal depuis près d'un siècle. C'est ainsi que nous retrouvons les deux porte-aigles de notre 67^e, au moment de la revue passée par le général Molitor le 16 juin 1809, sur l'île Lobau. La pique en acier est montée sur une hampe de bois noirci et ornée d'une oriflamme tricolore du plus bel effet. Lors des parades, celle-ci est portée dans la botte d'une banderole de buffle blanchi que décore une grenade de laiton estampée. Notre sergent au shako galonné d'or, se nomme Jean-Marie Coquet. Lui aussi est flamand puisque né à Lottinghen le 12 novembre 1773. Requis en 1793, il est affecté au 1^{er} bataillon du district de Boulogne. Trois ans plus tard à la formation de la 67^e demi-brigade de ligne, sa taille de 1,76 m il passe aux grenadiers du troisième bataillon. Le 23 février 1805 il embarque à Toulon sur « *Le Formidable* », un vaisseau de 94 canons. Blessé lors de la bataille de Trafalgar, il est soigné à Cadix puis débarqué le 30 avril 1806 à Gênes où se trouve son dépôt. Son courage lui vaut de passer caporal aux grenadiers du second bataillon le 6 juillet suivant, sergent le 6 mai 1807, puis troisième porte-aigle par décret impérial du 13 août 1808. Un an plus tard, il est nommé second porte-aigle en remplacement de son ami Louis Evrard mort à l'hôpital de Vienne à la suite de ses blessures reçues à la bataille d'Essling.

62. Shako. Ce modèle à deux chevrons de cuir noirci est décrit par la circulaire du 27 mars 1806 et remplace le chapeau ancestral à partir de l'été 1807. Nous en avons d'ailleurs donné une description générale à la figure 18. Un galon doré est cousu sur le rabat de cuir noirci pour distinguer les sous-officiers. Le gousset cousu derrière la cocarde de tissu dissimule la tige d'un pompon de laine chenillée aussi écarlate que le plumet qui le traverse. Bien que cela ne soit pas très réglementaire puisque les porte-aigles doivent avoir le pompon blanc de l'état major. Les jugulaires en écailles de laiton fixées sur deux bandes de cuir ont dû être rajoutées en 1808, puisque le modèle original n'en prévoyait pas.

63. Détails de la plaque de shako. De laiton estampé, c'est le modèle mis au point par le règlement du 25 février 1806, sauf, que le numéro du régiment situé sous l'aigle impériale devrait être seul et, si possible mais ne rêvons pas, ajouré à l'emplacement pièce.

J. PROJET D'UNIFORME DE PORTE-AIGLE, 1809.

À l'époque de Wagram, Napoléon demande au colonel Lejeune d'étudier la tenue des porte-aigles en lui spécifiant qu'outre une hallebarde et un sabre-briquet, il faudrait que ceux-ci fussent armés de deux pistolets portés sur la poitrine, à la façon des Orientaux. Le 28 juin 1805, après avoir approuvé ce dessin, l'Empereur fait rédiger un décret spécifiant la hauteur des hallebardes, qu'il nomme esportons, ainsi que la couleur des banderoles portant le numéro du régiment et son nom, décret complété par ceux des 23 août et 18 septembre suivant décrivant très précisément l'étui de cuir noirci contenant les deux pistolets, que les Mamelouks de la Garde nomment « *koubour* ».

En ce qui concerne la fourniture des hallebardes, destinées à désarçonner les cavaliers ennemis, il en va tout autrement et, dans une lettre datée du 20 octobre 1811 et adressée à son ministre de la Guerre, Napoléon écrit : « *les régiments ont fait fai-*

re des "colifichets" qui ne servent à rien. Il faut des hallebardes auxquelles on ajoutera des banderoles de couleurs » et, comme lesdits régiments s'entendent souvent à conserver plusieurs Aigles, il répète : « *il faut une seule Aigle par régiment!* » et si les deux kilos de celle-ci sont parfois très utiles pour assommer un ennemi qui veut s'en emparer, ils sont jugés excessifs lors des prises d'armes. Aussi, en 1810, le fondeur Thomire est chargé d'étudier un modèle d'Aigle « *allégée* ». Cette dernière, contrairement à celle de 1804 qui était en bronze, est en cuivre estampé dit galvan, soudée puis dorée. Le tout ne pèse pas plus de 800 grammes. En réalité, très peu d'aigles allégées semblent avoir été distribuées entre 1811 et 1814. Selon notre ami Charrié, pour l'infanterie de ligne on connaît celles des 66^e, 123^e et 134^e régiments, mais il y en eut certainement d'autres. Notons également que le peintre Lejeune donne à son porte-aigle un habit-veste à revers agrafés sur toute leur hauteur, uniforme qui ne sera mis au point qu'en janvier 1812, mais rarement distribué avant 1813. Conformément au décret du 18 février 1808, notre porte-aigle orne le haut de ses manches de quatre chevrons de fils écarlate. En revanche, le baudrier de buffle blanchi qui semble soutenir le sabre briquet fixé après le pendant du ceinturon, semble ici parfaitement inutile !

1812, L'AIGLE UNIQUE ET LE DRAPEAU TRICOLEUR

Depuis 1808, la grande idée de Napoléon est l'Aigle unique pour chaque régiment. Ce qui, il faut bien le dire, en facilite la défense et en limite la perte et, le 20 octobre 1811, d'Amsterdam, il écrit à son ministre de la Guerre : « *il faut me faire un projet de règlement pour les Aigles, un par régiment suffit. Le bâton (sic) actuel peut rester mais il faudrait refaire les banderoles (pavillons), les broder, les rendre le plus solides que l'on pourra... On y mettra le numéro du régiment et les batailles où il s'est trouvé depuis Ulm* ». Deux importantes idées se dégagent de cette lettre, d'une part on change les pavillons tricolores distribués en 1804 et d'autre part, l'Empereur reprend l'idée qu'en tant que général Bonaparte il avait eue en 1797, lorsqu'il avait fait inscrire sur les drapeaux des demi-brigades de l'armée d'Italie les noms des victoires qu'il avait remportées sur les Autrichiens.

En résumé, l'idée de Napoléon est très simple, il veut un seul emblème par régiment et que celui-ci porte les noms des victoires auxquelles il a participé. En réalité cette idée va se heurter à un mur d'incompréhensions. Les projets et dessins d'une administration tatillonne et sans imagination ont atterri sur le bureau de l'Empereur et l'irriter à tel point que, contrairement à son habitude, il va rédiger de sa main le célèbre décret du 25 décembre 1811. Malheureusement sur ses quatorze articles clairement exprimés, il ne parle pas des couleurs permettant ainsi de nouvelles bévues, telles celle du duc de Feltre à la date du 5 février 1812 où celui-ci propose à l'Empereur une couleur différente pour chaque arme. Ainsi, les drapeaux de l'infanterie auraient le fond blanc, ceux des cuirassiers un fond écarlate, ceux des hussards un fond vert, etc. La réponse arrive le lendemain, elle est singulière : « *le pavillon doit être aux trois couleurs, je ne veux pas les changer. Il est singulier qu'on revienne si souvent à la charge et qu'on me fasse ainsi perdre mon tem (sic)...* Je ne puis qu'être mécontent de ces tentatives. » Bien entendu, le malheureux ministre se confond en excuses. Trois couleurs, soit, mais un obstacle subsiste car si on reprend la disposition tricolore de 1804 (fig. C et D) on peut difficilement y inscrire les victoires.

Heureusement, il y avait dans un des bureaux du ministère de la Guerre, un simple commissaire ordonnateur du nom de Barnier qui, dans son rapport du 9 février 1812, propose simplement que l'on pose les trois couleurs en bandes verticales. Le drapeau tricolore moderne voyait enfin le jour et pouvait entrer dans l'histoire.

AIGLE ET DRAPEAU DU 30^e DE LIGNE (1812)

Ce n'est qu'à partir du 12 février 1812 que le sieur Guérin commence la fabrication des étoffes. L'Empereur voulait que celles-ci soient distribuées aux régiments de la Grande Armée avant le 1^{er} mars 1812. Impossible à beau ne pas être français, il est évident que le délai était trop court et que ce n'est qu'en mai que les premiers régiments en recurent. D'après le journal du capitaine François, la remise officielle de celle du 30^e de ligne a lieu près du village polonais de Schemnitz le 26 mai 1812. Trouée, brûlée par la poudre après les batailles de Smolensk, La Moskowa et Wiasma, il ne reste plus après la hampe que l'aigle et la cravate fixée par la cordelière de fils d'or. Tombée dans la neige à Krasnoïé, l'aigle est récupérée par le capitaine François qui la noue à l'aide de la cravate et l'accroche autour de son cou. Bien que blessé, il la transporte ainsi pendant 800 kilomètres, jusqu'à Thom où il retrouve son colonel et les 76 survivants de son régiment. Cette action lui vaut une citation du maréchal Davout et l'attribution de la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

K. Avers de l'étoffe ou pavillon. L'Empereur avait recommandé : « *il faut, pour l'étoffe, faire choix d'une double soie bien serrée et la faire broder avec soin. Ne regardez pas au prix* ». C'est ce que fit le sieur Guérin. Les abeilles, les couronnes, les inscriptions, les ornements verticaux formés de palmettes et de rinceaux de feuillages, de pur style Empire, tout est entièrement brodé au fil d'or. Elle forme un carré de soie, large de 0,80 m, divisé en trois parties égales, cousues entre elles et bordé d'une soutache à franges dorées de 2,5 cm de large. La hauteur des lettres est de 4 cm sauf celles formant L'EMPEREUR NAPOLEON qui mesurent un centimètre de plus. Afin de supprimer le cloutage, le fourreau de soie bleue dans lequel passe la hampe, porte à chaque extrémité un cordonnet coulissant que l'on noue solidement autour de la dite hampe, afin de maintenir l'étoffe en place. Peinte en bleu impérial, la hampe a une hauteur qui peut varier entre 1,90 m et 2,50 m suivant les régiments et qui se termine par un sabot de laiton doré de 5 cm de hauteur.

L. Revers de l'étoffe ou pavillon. Les ornements sont exactement les mêmes qu'à l'avant. Les noms de batailles qui varient suivant les régiments (27) mesurent 4 cm de haut et sont séparés par une virgule. Bien entendu, brodés séparément, l'avant et le revers une fois terminés sont fixés ensemble à l'aide de la soutache à franges dorées.

M. Détail de la broderie de la cravate. Nouée sous le socle de l'aigle à l'aide d'une cordelière double en fils d'or, longue de 66 cm et terminée par deux glands à franges, la cravate de soie tricolore large de 16 cm mesure 1,06 m de long. Bien entendu elle est repliée en deux parties égales ! Le bas est brodé de palmettes et d'abeilles de fils d'or et se termine par une soutache à franges dorées. Peut-être est-il bon d'insister sur le fait que l'on reprend ici une tradition séculaire car les drapeaux, étendards et guidons distribués entre 1804 et 1812, n'avaient pas de cravates.

LES PORTE-AIGLES EN 1812

P. Projet d'uniforme de porte-aigle. Dans la collection d'aquarelles exécutées par Charles Verne, représentant les nouveaux uniformes de l'armée française conformes au décret du 19 janvier 1812, qui d'ailleurs ne sera appliqué qu'en 1812. L'artiste a représenté, entre autres, un second porte-aigle coiffé d'un magnifique casque de carabinier orné d'une chenille écarlate et armé de deux pistolets portés dans un étui bordé de fourrure que le peintre Lejeune a déjà représenté en 1809 (voir fig. J). Curieusement, il semble porter le nouveau drapeau tricolore, en revanche il n'a aucune hallebarde pourtant décrite avec précision puisque nous savons que d'un côté elles présentent un crochet horizontal et de l'autre un tranchant arrondi, le tout monté sur une hampe de 2,30 m de hauteur. Notre second porte-



Ci-contre.
Bataille de la Moskowa (détail) 7 septembre 1812. Menacés par une charge de cuirassiers russes et de cosaques, les régiments de la division Delzons se forment en carrés. Pris dans la mêlée, le prince Eugène, vice-roi d'Italie commandant le 4^e corps a juste le temps de se réfugier au centre du carré du 84^e de ligne, le célèbre « un contre dix ». L'inconvénient majeur, c'est que le peintre a peint ce tableau en 1824 et qu'à cette époque il ne se souvenait plus des détails de drapeaux de la grande Armée : celui du 84^e est entièrement faux ! Tableau de L.F. Lejeune. (DR)



aigle arbore des épaulettes de grenadier, dont le corps est recouvert d'écaillures de laiton afin d'amortir les coups de sabres. Au-dessus de chaque parement sont cousus deux galons dorés de sergent major, avec au-dessus du bras droit quatre chevrons dorés conformément au décret du 25 décembre 1811. Les retroussis de drap blanc, très courts, ne sont pas passepoilés mais ornés de quatre N couronnés découpés à l'emporte-pièce dans du drap bleu. Poches posées en long et passepoilées d'écarlate. Il est équipé en outre d'un havresac (fig. 69) et armé d'un sabre briquet (fig. 72) portant une dragonne de fils écarlate.

65. Casque de second porte-aigle conservé au Musée de l'Empéri. Il est indéniable que ce modèle a été fabriqué en série, en revanche le problème consiste à savoir s'il a été réellement porté en 1813-1814 car la plupart des casques conservés dans les musées de Vienne ou de Berlin proviennent des pillages des arsenaux français, ce qui semble prouver qu'ils n'ont pas été distribués. C'est au moins notre hypothèse.

Le modèle ressemble beaucoup aux projets réalisés en novembre 1811 par le peintre David, sur la demande du comte de Cessac, Ministre de l'Administration de la Guerre. La bombe, la visière et le couvre nuque sont en fer, cerclés de laiton. Les jugulaires d'écaillures et la rosace rayonnante (ornée en son centre d'une étoile de métal blanc) sont en laiton. La chenille de crins ou de laine écarlate est directement posée sur la bombe.

LES TROIS PORTE-AIGLES DU 30^e DE LIGNE

Nous sommes le 26 mai 1812, près du village Polonais de Schemnitz. Le régiment qui est en route vers la frontière russe, vient de recevoir son nouveau drapeau. Les porte-aigles, en tenue de campagne, ont enfilé la double soie toute neuve sur la hampe que domine l'aigle d'or donnée par l'Empereur en 1804.

Q. Premier porte-aigle en surtout. À vrai dire nous ne savons pas grand-chose sur cet officier, sinon qu'il est lieutenant, qu'il se nomme Scherer et qu'il est décapité par un boulet Russe le 17 août 1812 lors de la bataille de Smolensk. Fermé sur la poitrine par neuf larges boutons dorés, son surtout s'orne d'un collet et de parements écarlates passepoilés de blanc. Il porte sa redingote de drap bleu foncé, roulée en travers de la poitrine. Son épée (fig. 61) pend après un baudrier de buffle blanc. Veste de drap blanc à petits boutons dorés. Hausse-col de laiton doré.

66. Chapeau. En tenue de campagne, les officiers portent rarement le shako au rabat galonné d'or. Le plus souvent, ils se coiffent d'un chapeau bicorne de feutre noir portant une simple cocarde tricolore maintenue par une ganse et un petit bouton dorés. Une circulaire datée du 21 février 1811 stipule que les cocardes doivent continuer d'avoir le blanc à l'extérieur, quitte à être démenté par l'ordonnance du 7 février 1812 qui, entre autres, précise que chaque cocarde mesurera 70 mm de largeur avec le rouge à l'extérieur et sera de cuir gaufré.

67. Pantalon de route. Ce bien nommé pantalon permet de ménager la fragile et salissante culotte de drap blanc, gardée (en principe) pour les parades. Sous le nom de « charivari » ou pantalon d'écurie, ce sont les cavaliers qui l'ont utilisé les premiers en gamissant l'entre jambes de basanes noircies. Ici, le modèle est beaucoup plus simple, de

drap bleu national il se boutonne sur les deux côtés permettant ainsi d'être enfilé par-dessus les bottes et de s'enlever très facilement. Les fentes des côtés sont souvent bordées d'une soutache ou d'un galon doré portant les boutonnières. Le tout est fixé en bas par deux « sous-pieds » de cuir noir. Les boutons sont souvent de métal ou d'os recouverts de tissu.

R. SECOND PORTE-AIGLE EN TENUE DE CAMPAGNE.

Notre ami se nomme Louis Fromageot, c'est un Champenois né à St Julien du Saulx le 17 février 1773. Réquisitionnaire, il mesure 1,72 m quand il est affecté dans les rangs du 10^e bataillon de l'Yonne « amalgamé » en septembre 1793 dans le 2^e bataillon de Volontaires de la Gironde, lui-même amalgamé dans la 72^e demi-brigade de bataille en avril 1794 qui, deux ans plus tard, formera une partie de la 30^e demi-brigade de ligne qui prend le nom de 30^e de ligne en septembre 1803. Mais, si vous voulez bien, revenons à Louis Fromageot. Le 19 février 1796, à Cologne, il est affecté à la compagnie de grenadiers du premier bataillon de la nouvelle 30^e demi-brigade d'infanterie de ligne ; en 1800, il se bat à Marengo, en 1805 le voici à Austerlitz, en 1806 il participe à Auerstaedt (et non l'éna comme voudrait le faire croire le drapeau). En 1807, il est à Eylau, puis à Friedland. Bref, il se bat depuis quinze ans quand, le 26 août 1808, il est choisi par l'Empereur pour tenir l'emploi de 2^e porte-aigle. En 1809, il défend son emblème à Landshut, Eckmühl, Ratisbonne sans oublier les terribles boucheries d'Essling et de Wagram. En 1810 et 1811, la guerre semble terminée, le 30^e de ligne occupe Lubeck puis Yambourg. Certes les exercices de tir et les revues de détails se succèdent, mais il y a des compensations avec les Allemandes qui sont « généralement jolies et peu cruelles » ainsi que l'écrit le capitaine François. Hélas, le bon temps ne va pas durer et, en février 1812, le second porte Aigle Fromageot reprend ses pistolets, son havresac et sa hallebarde pour aller se battre en Russie. Nous le retrouvons à Smolensk où le lieutenant Scherrest décapité à ses côtés, puis c'est l'échec de la Moskowa. Après Wiasma et Krasnoï son régiment est réduit à une poignée d'hommes, mais il réussit à traverser la Bérésina. À Wilna, tout près du but, il tombe de fatigue et le 10 décembre 1812, il est fait prisonnier par les cosaques de Platow. Qu'est-il devenu ensuite ? Nul ne sait. Si, grâce aux dessins et gravures d'Adam, Faber du Faur et Oldendorp, son uniforme ne pose pas trop de problèmes, on ne peut en dire autant de sa coiffure. Que choisir ? Le casque, le bonnet à poils ou le shako ? Bien sûr, par son décret du 12 février 1812, Napoléon prescrit le port d'un casque semblable à celui des carabiniers

en fait c'est le modèle représenté à la fig. 65 qui est réalisé en série et ne sera guère porté avant 1813. Reste la possibilité d'un bonnet d'oursin semblable au projet de Lejeune en 1809 (fig. J) mais un état de magasin du 30^e de ligne réalisé en 1811, ne signale aucun bonnet. Bien entendu, nous pouvons admettre qu'à Hambourg, le colonel Buquet commandant le régiment, ait fait acheter deux bonnets à poils pour ses second et troisième porte-aigles ! Nous, nous avons préféré le shako classique dont le rabat de cuir noir est caché par le galon écarlate qui distingue les grenadiers. Alors cher lecteur, à votre avis, bonnet d'oursin ou shako ?

68. Plaque de shako de grenadier. Irrité par les éternelles fantaisies de ses soldats. L'Empereur, en novembre 1810, pense imposer un modèle très simple en losange, ne comportant que le numéro du régiment. Bien entendu, le dit modèle n'est pas du goût de tout le monde et quelques corps froncent les yeux les 11^e, 40^e, 75^e, 81^e et 121^e n'hésitent pas à porter un modèle à « soubassement » prévu, en principe, pour la cavalerie légère. L'idée fait tache d'huile et l'ordonnance du 19 janvier 1812 va généraliser une plaque très esthétique qui ornera tous les shakos jusqu'en 1815. Celles de l'infanterie de ligne sont en laiton et mesurent 140 mm de haut sur 115 mm de large. Sauf pour les officiers, le numéro du régiment est découpé à jour. Les grenadiers portent une grenade estampée à chaque extrémité du soubassement, remplacée par une tête de lion pour les fusiliers et les voltigeurs. Ces derniers ont, le plus souvent, le numéro du régiment à l'intérieur d'un cor de chasse.

69. Havresac muni de la capote. Mis au point en 1801, il est taillé dans une peau de veau à poil passée en mégie (eau contenant des cendres de bois et de la poudre d'alun) afin de la rendre imputrescible. Profond de 0,32 m, large de 0,50 m, il est doublé de toile écrue et recouvert d'une patelette fermant par trois sanglons de buffle portant une boucle de laiton ou de fer étamé. Afin d'en renforcer la résistance toutes les coutures sont bordées de basane blanche. Sur le dessus de la patelette, on a ajouté en 1806 deux attentes de buffle, dans lesquels passent deux sanglons à boucle qui maintiennent la capote (fig. 35) en place. Au début de 1812, en buffle chargée de maintenir en place une longue courroie vue de la campagne de Russie, on ajoute sur la patelette une attente permettant ainsi d'emporter en campagne des ustensiles encombrants telles des passoires, marmites, poêles à frire ou de la nourriture plus ou moins « chapardée » au cours des étapes. Le tout est porté sur le dos l'aide de deux bretelles de buffle blanc, fixées en haut de la face interne du havresac, qui passent sur les épaules et s'attachent après deux olives en bois



Ci-contre.

La redoute de Kowno, 15 décembre 1812. Armé d'un simple fusil, le « brave des braves » a atteint le sublime lors de la désastreuse retraite de Russie. À la tête de quelques éléments disciplinés, Michel Ney, maréchal d'Empire, duc d'Elchingen, défend les derniers soldats de l'arrière-garde de l'ex-Grande Armée, qui vont traverser le Niemen. Peinture de Raffet. (DR)

enchaînées sur le fond.

70. Équipement spécial des deuxième et troisième porte-aigles. Il semble évident qu'armés d'une hallebarde, les seconds et troisièmes porte-aigles ne pouvaient conserver leur fusil. Comme nous l'avons vu précédemment (fig. J) c'est le peintre Lejeune qui, le premier, mit au point l'idée de Napoléon à savoir « deux pistolets portés sur la poitrine à la façon des Orientaux ». La circulaire du 18 septembre 1809 décrit parfaitement cet ensemble composé d'un baudrier de cuir noir à hauteur réglable, d'un étui de cuir fort aplati du côté du corps et arrondi à l'extérieur, avec le haut et le bas garnis d'un rebord dentelé, également en cuir. Le baudrier passe dans un coulant cousu sur la face interne de l'étui, tandis que l'extrémité de ce dernier coulisse dans un coulant de laiton fixé sur un ceinturon porte sabre de cuir noir, fermant à l'aide d'une plaque de laiton ornée d'un N estampé.

71. Pistolet. Mis au point en l'an IX pour la cavalerie, son embouchoir et ses garnitures sont en laiton. Il a une longueur totale de 0,35 m, pèse 1300 grammes et a été fabriqué à 66 000 exemplaires.

72. Sabre-briquet. C'est le bon vieux sabre court de l'infanterie, mis au point en l'an XI (voir fig. 5). Haut de 0,70 m environ, sa monture comportant 28 cannelures est en laiton fondu. La seule différence de ce modèle avec les milliers de sabres-briquets qui équipent les compagnies d'élite, les sous-officiers et les tambours est que l'on a soudé un bouton de métal sur la chape de laiton enserrant le haut du fourreau de cuir noir, afin de pouvoir fixer ce sabre après le pendant du ceinturon de cuir noir. Les grenadiers le portent avec une dragonne de laine écarlate, ce modèle a été fabriqué jusqu'en 1830.

73. Habit de second et troisième porte-aigles. Depuis 1810, la silhouette générale n'a guère varié ; évidemment l'ordonnance de janvier 1812 va changer tout cela mais elle ne sera appliquée qu'en 1813 dans d'horribles conditions. Afin de se distinguer du reste de la troupe, les 2^e et 3^e porte-aigles d'infanterie de ligne, outre leur grade de sergent-major, portent quatre chevrons dorés sur la manche droite suivant le décret du 12 février 1812. Toutefois nous ignorons si leurs épaulettes de sous-officiers ont le corps recouvert d'écaillures de laiton afin de mieux se protéger des coups de sabre.

74. Détail d'un des parements de l'habit. À la fin du règne de Louis XV, les manches étant devenues beaucoup plus étroites, il a fallu les fendre pour que le soldat puisse les relever afin de pouvoir se livrer à certains travaux. C'est ce que l'on a nommé le parement « ouvert en dessus ». À partir de 1791, afin d'ajouter un détail de couleur, on découpe le parement de manière à former une patte rectangulaire bordée d'un passepoil sur ses trois côtés et

portant les trois boutonnières de fermeture.

75. Pantalon. Il existe deux modèles parfaitement identiques : l'un en tricot blanc porté pendant l'hiver, l'autre de toile blanche porté pendant l'été. Aucun n'est doublé et tous deux sont à grand pont garni de cinq boutonnières qui se fixent après la ceinture. Que ce soit en été ou en hiver, le pantalon se porte en petite tenue avec le gilet lors des exercices ou des bivouacs, en tenue de route ou de campagne (sauf la veille des grandes batailles quand la grande tenue est exigée).

Suffisamment ample il est porté par-dessus la culotte et les guêtres ; disons qu'en 1813 et 1814 il a caché bien des misères ! Outre les deux pistolets et le sabre briquet nos 2^e et 3^e porte-aigles ont une arme d'hast. En juin 1809 il s'agit d'un esparton monté sur une hampe d'1,62 m à laquelle est attachée une banderole écarlate pour le second et blanche pour le troisième. Le 23 août suivant, notre hallebarde qu'en haut lieu on s'entête à nommer esparton, est fixée en haut d'une hampe de 2,10 m peinte en noir. Les flammes ou banderoles se terminant en pointe devront mesurer 21,7 cm de haut sur 48,7 cm de long. D'un côté elles porteront le numéro du régiment, de l'autre le nom Napoléon. La banderole de soie rouge revient à 15,40 F, la blanche coûte trois francs moins chers. Le 12 février 1812, la hallebarde que l'on nomme maintenant pertuisane est définitivement adoptée et sa hauteur totale est fixée à 2,30 m.

Par des rapports russes, nous sommes sûrs que ces hallebardes furent emmenées en Russie ; soixante-deux ont été ramassées sur les champs de bataille ou prises dans les fourgons. À l'heure actuelle on peut voir celles des 17^e et 46^e de ligne. En janvier 1813, le colonel du 93^e de ligne signale sur son rapport qu'il a pu sauver son aigle, mais que ses second et troisième porte-aigles ont perdu leur « esparton » et leur fonte de pistolets.

S. TROISIÈME PORTE-AIGLE EN TENUE DE CAMPAGNE.

Pour la dernière fois revenons en Pologne le 26 mai 1812. Notre ami troisième porte-aigle se nomme Edmé Laroche, c'est également un Champenois, né le 3 mars 1769 à La Ferté Loupière. Il mesure 1,72 m sous la toise du 2^e bataillon de volontaires de la Gironde où il arrive le 6 février 1794. Trois mois plus tard il est amalgamé dans la 72^e demi-brigade de bataille puis de la 30^e en février 1796, époque où il passe à la compagnie de grenadiers du second bataillon. Comme Fromageot il se bat à Marengo, Austerlitz, Auerstaedt et Eylau où il est blessé. Le 26 août 1808, l'Empereur le choisit afin de tenir l'emploi de troisième porte-aigle. Désormais Fromageot et lui ne se quittent plus. Les deux « pays » défendent leur aigle à Landshut,

Eckmühl, Ratisbonne, Essling, Wagram. En Russie nous les retrouvons à Smolensk, La Moskowa et Wiasma. Depuis Krasnoï, nos deux Champenois n'ont plus rien à défendre puisque leur aigle est tombée dans la neige et qu'ils ignorent qu'elle a été récupérée par le capitaine François.

Le 10 décembre 1812, Laroche réussit à sortir du guépier de Wilna. Mais son ami Fromageot est fait prisonnier. Deux jours plus tard hélas, sur la route de Kowno, il est tué par les cosaques. Cette planche semble le reflet exact de cette épouvantable campagne. Sur trois soldats réunis le 26 mai 1812, deux sont morts et l'on ignore le sort du troisième prisonnier dans l'immense Russie.

UN CAS UNIQUE : L'AIGLE DU 84^e DE LIGNE

Le 7 juillet 1809, sur le champ de bataille de Wagram, Napoléon passe la division du général Broussier en revue. Arrivé devant le 84^e de ligne, il déclare au colonel Gambin « Colonel, je suis content de la bravoure de votre régiment, vous ferez graver sur vos Aigles « un contre dix » ». L'histoire avait commencé près de Gratz le 25 juin précédent, ce jour-là Gambin avec les deux premiers bataillons de son régiment et deux pièces de 3, vont lutter à 1200 hommes contre les 10 000 Autrichiens du général Gyulay. Quatorze heures durant, retranchés dans le cimetière de St Léonard, en attendant des renforts, ils vont résister à tous les assauts, faire 500 prisonniers et prendre deux drapeaux, permettant ainsi aux soldats de l'armée d'Italie de fusionner avec leurs frères d'armes venus de Dalmatie avec le général Marmont. Sitôt connue, la nouvelle de cette victoire enthousiasme toute l'armée d'Allemagne cantonnée dans l'île Lobau ; il faut dire qu'après la dure leçon d'Essling le moral n'était pas des meilleurs. Afin d'exaucer le vœu de l'Empereur, le colonel Gambin et ses officiers font réaliser par un artisan local deux simples plaques de bronze doré larges de 170 mm portant, soudée entre deux petites baguettes de métal doré, la phrase suivante : tout d'abord en capitales et sur une seule ligne UN CONTRE DIX, ensuite sur trois lignes et en minuscules : Devise accordée par l'Empereur/Combat de St Léonard-sous-Gratz/25 et 26 juin 1809.

N. Aigle et plaque du 84^e de ligne, 1809-1812.

Mai 1812. Le colonel Pegot a rassemblé sur les bords de la Vistule les quatre bataillons de son régiment. Il vient de recevoir le nouveau drapeau du 84^e de ligne et l'a fait monter sur la hampe de l'Aigle que l'empereur leur a confiée en 1804 et qui, depuis trois ans, porte la célèbre devise « un contre dix » fixée sous son socle. Cette aigle est d'ailleurs la seule que le régiment ait conservée, les deux autres ont été renvoyées à Paris. Toute neuve, la soie tricolore ne porte que deux noms de victoires brodées d'or : ULM/WAGRAM. Pas pour très longtemps, hélas, car le 17 novembre 1812 à Lyady, le vice-roi Eugène de Beauharnais qui commande la poignée de survivants de l'armée d'Italie ordonne aux soldats du 84^e de ligne de brûler l'étoffe tricolore et de briser l'aigle en morceaux afin qu'elles ne tombent pas entre les mains de l'ennemi. Seule la plaque sera sauvée et, par le truchement d'une collection particulière, parviendra jusqu'à nous.

64. Détail de l'inscription fixée sur la plaque.

Les lettres découpées sont soudées après deux petites baguettes du même métal portant des pitons qui traversent l'épaisseur de la plaque et sont rivés.

MONTROUGE 2000

Pour la cinquième année consécutive, la saison des concours de figurines s'est ouverte à Montrouge, à la fin du mois de février.

Dominique BREFFORT (photos de l'auteur)

Depuis deux ans, l'AFM de Montrouge, l'un des clubs les plus dynamiques du moment, volait à chacun de ses concours de records en records, notamment en ce qui concerne le nombre des concurrents inscrits puisque la barre symbolique des 500 pièces en compétition avait été largement dépassée dès 1998. On aurait donc pu imaginer que cette spectaculaire progression se poursuivrait encore cette année, pour la cinquième édition. Ce ne fut malheureusement pas le cas puisque le nombre des pièces présentées a été en très léger recul (443 pièces, toutes catégories confondues — et sans compter les maquettes — pour être précis).

En revanche, les concurrents furent un peu plus nombreux à s'inscrire, tandis que les catégories Promotion et Novices furent remarquablement fournies, ce qui est toujours encourageant pour l'avenir de la figurine. Cette année, deux nouveautés avaient été ajoutées à la manifestation. Tout d'abord une épreuve de « Techni-figurines », copiée sur ce qui se pratique au club Vauban de Vieux Condé depuis plusieurs années et au cours de laquelle dix concurrents doivent peindre en un temps limité (trois heures) une figurine (en fait une partie seulement, en l'occurrence le buste et la tête d'un chevalier 90 mm). C'est

notre collaborateur et ami Jean-Pierre Duthilleul qui est sorti vainqueur de ce challenge, preuve de sa maîtrise qui peut s'exercer aussi bien sur des œuvres de longue haleine que dans des délais limités.

Autre innovation de cette édition, la projection sur grand écran des pièces lors de la remise des prix. L'idée (qui nous vient d'Italie et a été inaugurée en France lors du dernier Mondial de la Miniature) est excellente et apporte un « plus » indéniable à toute cérémonie. Oui mais voilà, la technique en a visiblement décidé autrement (le fameux bogue de l'an 2000 ?) et nous n'avons finalement eu droit qu'à... une mire ou un fond d'écran peu en rapport avec ce qui était prévu...

Alors à l'année prochaine, à Montrouge, pour voir le système fonctionner parfaitement, les problèmes techniques ayant largement eu le temps d'être réglés !

1. « Troc en Égypte », de Robert Randier, qui concourait en catégorie promotion. (Transformation, 54 mm).



2. « Éclair de lune », d'Eric Crayston. Un sujet très original et magnifiquement peint sur lequel nous reviendrons prochainement dans nos colonnes. Médaille d'or. (Armageddon, 54 mm).



Ci-contre.
« Trompette des lanciers de Berg », de Philippe Parison. Un passage à l'acrylique largement réussi et une médaille d'or parfaitement méritée. (Conversion Métal Modèles 54 mm).





3. « Officier de la légion piémontaise », par Daniel Milosevic. (Conversion 54 mm).

4. « Sergent A.B. Allison, 5th N. Y. Zouave, Gaines Mills 1862 », d'E. Haclin. Un beau travail de transformation récompensé par une médaille d'or mérite en catégorie Promotion. (54 mm).

5. « La diagonale du rêve », de Catherine Cesario. Une peinture absolument impeccable et un magnifique sujet. Médaille d'or. (Plat d'étain, 90 mm)

6. « Abraracourcix », de Franck Léger. Médaille de bronze. (Plat, 54 mm, origine inconnue).

12. « Jacques le Preudhomme », de Franck Pauly. Médaille de bronze. (Pegaso, 54 mm).

13. « Régiment de dromadaires en Égypte », de Pierre Delecroix. Une belle réalisation sur base Nemrod. Médaille de bronze. (54 mm).

14. « Caporal-sapeur des chasseurs à pied, 1870 », par Fabrice Metillon. La preuve par l'image que certains novices ont un bel avenir devant eux vu le niveau déjà atteint par certains dans cette catégorie. (Elite, 90 mm).

15. « Le duel », de Jacques Cadavieco. Médaille d'étain en catégorie promotion-peinture. (Beneito, 54 mm).

Ci-contre. « Lasalle », de Philippe Gengembre. Médaille d'argent... seulement ? (Le Cimier, 54 mm).

PAGE SUIVANTE

7. « Sir Edmund de Thorpe », de Franck Delineau. Médaille d'étain en catégorie Promotion-peinture. (Verlinden 120 mm).

8. « Geisha », de David Poret. (Pilipili, 200 mm).

9. « Darth Maul », ce buste finement peint par S. Langlois fait en réalité partie d'un emballage de gâteaux. (Résine, 250 mm)

10. Encore un « Celte », réalisé par Gérard Olivier, concurrent de la catégorie Novices. (Elite, 54 mm).

11. « Nez Cassé/Blueberry », de Michel Grehan. Cette figurine est un collector, et fut commercialisée en 1997 par l'éphémère marque Ruau Figurines. (90 mm).

Ci-contre. « Romains », de Guy Casier. Médaille d'argent. (Pegaso, 54 mm).





Ci-contre. « Rugbymen », de Philippe Santschy. Des sujets civils et originaux, on en redemande... (Conversion, 54 mm).



Ci-contre. « Officier des gendarmes d'ordonnance de la Garde », de Michel Moisseron. Médaille d'or et prix Figurines qui récompense les progrès spectaculaires réalisés par ce sympathique figuriniste en quelques mois. (Conversion Métal Modèles, 54 mm).



Philippe Hurepel

Comte de Boulogne

Et si nous profitons de notre passion,
la figurine (il en existe d'autres?),
pour mieux connaître l'histoire
de nos villes ?

Eric CRAYSTON
(photos de l'auteur)



Suivant cette idée j'ai décidé, au gré des modèles qui s'y prêteront, de vous conter l'épopée des chevaliers du comté de Boulogne... sur-Mer bien sûr ! Boulogne-sur-Mer fait partie de ces villes si proches de l'Angleterre dont le passé médiéval fut rempli de combats, d'alliances et autres félonies : un véritable rêve pour séries télévisées ! Alors

plutôt que d'aller chercher dans quelques régions éloignées de notre beau pays les héros de mes figurines, j'ai investi la bibliothèque de ma ville pour en visiter les arcanes. Ainsi commence la fabuleuse histoire des chevaliers du comté de Boulogne. Le premier dont je vais vous narrer les aventures est Philippe de France, dit le Hurepel à cause de sa chevelure hirsute, qui fut comte de 1223 à 1234.

Philippe Hurepel, ses armoiries

S'il est une sorte d'élément incontournable de l'héraldique en France, c'est bien la fleur de lis. Elle fait d'abord son apparition sur la tête du sceptre et les fleurons des couronnes royales où elle est représentée dès le X^e siècle, probablement devenue un emblème particulier de la royauté en France avant de figurer dans leur blason. La première mention du semis de fleurs de lis date de 1180 où l'on trouve sa description dans la tenue du jeune Philippe Auguste lors de son couronnement.

Ce n'est qu'en 1376 que Charles V réduira les armes de France à trois fleurs de lis « pour symboliser la Sainte Trinité ». Philippe Hurepel hérite donc des armes de son père, « d'azur semé de fleurs de lys d'or ». Mais en tant que fils cadet il y apporte une brisure sous forme « d'un lambel à cinq pendants de gueules ». En effet, au sein d'une même famille, seul l'aîné de la branche aînée pouvait porter les armoiries familiales « pleines », c'est-à-dire entières. Il fut d'ailleurs le premier prince cadet à briser l'écu fleurdelisé.

Des nuances et des couleurs...

Nous voici donc en possession des armes de notre comte boulonnais : « d'azur semé de fleurs de lys d'or avec un lambel à cinq pendants de gueules ».

En ce qui concerne les couleurs, on considère en héraldique qu'elles sont absolues, leurs nuances ne comptent pas. L'azur peut aussi bien être bleu ciel ou bleu roi, l'or jaune citron ou doré, les gueules vermillon ou grenat. C'est l'idée de la couleur qui compte et non sa représentation chromatique. L'artiste étant d'ailleurs laissé libre de les traduire comme il l'entendait, selon les supports, les techniques utilisées et même ses préoccupations esthétiques. Les mêmes armoiries pouvaient donc, au fil du temps, avoir des nuances très différentes. La figurine étant un chevalier du XIII^e siècle (pièce Pegaso éditée il y a maintenant un an) mon choix s'était naturellement porté sur Philippe Hurepel sans qu'au départ j'en connaisse les armes. Je dois avouer que je suis resté un peu perplexe en découvrant ce « semis de fleurs de lis ».

Un truc genre « d'azur plain » tout court m'aurait bien évidemment laissé plus confiant, mais bon, il est en héraldique figurinistique des choses que l'on ne peut pas ne pas faire... J'ai donc pris mon pinceau d'une main, m'accrochant avec acharnement à mon courage de l'autre.

Philippe Hurepel, sa figurine !

Pegaso reste fidèle à sa réputation et nous livre un chevalier sculpté par Pietro Balloni de grande qualité. Je ponce et prépare chaque pièce, soit sept au total. Au risque d'insister un peu grossièrement, je ne peux que vous inciter à effectuer cette phase avec patience et minutie. Il n'y a rien de plus désagréable que de découvrir un fillet oublié lors de la mise en peinture. Ce premier contact permet aussi d'organiser la chronologie de votre travail. Je colle ensuite les pièces. Essayez d'en assembler le maximum, nous avons ici de la chance puisque le corps peut être entièrement monté, seuls l'écu, le fourreau et la main droite auront droit à un « service personnalisé ». Une sous-couche blanche sur le tout puis deux autres, diluées, dans une teinte proche de celles désirées au final, à l'Humbrol.

Il n'y a globalement que trois couleurs : bleu, jaune et rouge. Les armoiries étant constituées d'azur, d'or et de gueules, je retiens le jaune pour la tunique par laquelle je démarre. J'ajoute toujours à ma base rouge de l'ocre jaune pâle afin de casser son éclat. De même, l'éclairage est effectué avec un ajout d'ocre et de blanc de titane.

COULEURS UTILISÉES

● TUNIQUE

Sous-Couche : 178. **Base** : Rouge de cadmium + Rouge de cadmium foncé + Ocre jaune pâle + Blanc de Titane (BT). **Lumière** : Base + Ocre jaune pâle (OJP) + BT. **Ombre** : Base + Garance brune alizarine (GBA) + Indigo

● ARMES

— **AZUR** : **Sous-Couche** : 109. **Base** : Indigo (I) + Bleu de Prusse (BP) + Terre d'ombre brûlée (TOB) + BT. **Lumière** : Base + TOB + BT. **Ombre** : Base + I + BP + TOB

— **OR** : **Sous-Couche** : 147. **Base** : OJP + Jaune d'aurore + BT. **Lumière** : Base + BT. **Ombre** : Base + GBA

● CUIRS

Mélange de GBA + TOB + Terre de Sienne brûlée + OJP + BT.

N.B. Toutes les sous-couches sont réalisées à la Humbrol. Les autres références correspondent à la gamme de peinture à l'huile Winsor & Newton



ne, de préférence au jaune qui donnerait des reflets tous assez irréalistes pour un vêtement autre que d'apparat. L'ombre utilise de l'indigo au dosage parcimonieux.

De l'huile en deux étapes

Mon traitement à l'huile s'effectue au minimum en deux étapes. La teinte huile initiale, la base est déposée sur toute la tunique puis je traite l'éclairage suivi de l'ombre dans le frais. Je la laisse sécher sous ma lampe de travail. Il fait savoir que ce séchage forcé va modifier les nuances que vous avez données à votre peinture, les atténuant. L'expérience vous permettra de découvrir jusqu'à quels contrastes aller afin qu'il reste un rendu proche de ce que vous désiriez. Il est très rare que cette première étape me satisfasse. A bien y réfléchir cela n'arrive jamais d'ailleurs. Sans doute l'huile sur l'Humbrol ne me permet pas un contrôle satisfaisant. Je reprends donc le tout mais cette fois en ne travaillant que sur l'éclairage et les ombres : huile sur huile cela va beaucoup mieux.

Je n'utilise que très peu de jus, à part pour le vieillissement et les salissures, préférant de beaucoup l'huile pure, bien que cela soit très gourmand, pour ne pas dire vorace, en pinceaux. Pour bien repérer le niveau des lumières le plus simple reste encore de placer votre figurine sous une lampe et de bien observer. Pensez également à graduer les contrastes, la sensation de lumière devant aller vers le haut du personnage. Si vous voulez obtenir un aspect quelque peu usagé du vêtement, prévoyez-le dans vos mélanges de base. N'espérez pas réaliser un tissu aux couleurs éclatantes puis les ternir, genre « comme dans

Le plus difficile lors de la réalisation d'un semis de fleurs de lis est de parvenir à une parfaite symétrie et régularité dans le dessin des motifs : patience, méthode et doigté indispensables ! L'écu terminé (au centre, en haut) montre le lambel à cinq pendents signifiant que son titulaire n'est pas le fils aîné de la famille.

la vraie vie », cela ne marche pas. A vous de réfléchir à vos mélanges pour casser l'éclat des couleurs. Le plus simple étant souvent d'y adjoindre un soupçon d'ocre ou de terre d'ombre brûlée. Si ces deux phases ne suffisent pas alors je retouche jusqu'à ce que le résultat corresponde à mes désirs.

Généralement, les surfaces travaillées sont de plus en plus requises au fur et à mesure des traitements. Et lorsque toute la figurine est peinte, je reviens parfois sur certains endroits préalablement considérés comme terminés pour homogénéiser les contrastes ou pour réorganiser les lumières modifiées par le collage d'un accessoire. Après la tunique, voici maintenant venir le morceau de bravoure du modèle.

Adapter le rendu au support

L'azur est la couleur phare de Philippe Hurepel. Mais attention, elle se retrouve sur des matières très différentes : le tissu avec la cotte d'armes, le cuir avec le fourreau et l'écu et enfin le métal avec le heaume. Il faut donc adapter le rendu à chaque support traité, c'est aussi cela qui fera la profondeur de votre figurine, qui lui donnera un côté réaliste. De même, il faut nuancer la teinte, n'ayant pas été obtenue de la même manière, peinture ou teinture, il est difficile d'imaginer que les résultats soient identiques. Je commence

PHILIPPE HUREPEL, SA VIE, SON ŒUVRE...

Nous sommes en 1193, Philippe Auguste, alors roi de France, convole en justes noces avec Isambour de Danemark. Mais la nuit de cette royale alliance ne dut pas remplir toutes ses promesses puisque dès le lendemain il fait annuler son mariage par un tribunal de complaisance : être roi s'accompagne tout de même de quelques menus privilèges ! Isambour, affligée de se voir si rapidement répudiée, en appelle à Rome qui brise le jugement et enjoint notre volage Capétien de reprendre sa femme. Mais comme le métier de roi ne vous habitude qu'assez peu à recevoir des ordres, Philippe Auguste trouve la sensation fort désagréable.

Sans plus attendre, il fait mettre la belle en prison et épouse Agnès de Méranie. C'est de cette nouvelle alliance que naît, en 1200, le petit Philippe, que l'Histoire retiendra sous le nom de Philippe Hurepel. Notre héros se marie en 1216 à Mahaut de Boulogne, fille de Renaud de Dammartin. Et en 1223, à la mort de son père, il reçoit le comté de Boulogne des mains du nouveau roi, Louis VIII, son demi-frère, fils de Philippe Auguste et d'Isabelle de Hainaut. Durant les trois années de ce règne, Philippe, qui apprécie beaucoup son frère, res-

te un allié indéfectible de la couronne. Mais lorsqu'en 1226 son neveu et fils de Blanche de Castille, Louis IX, est sacré, ses sentiments évoluent et il ne tarde pas à rejoindre la rébellion fomentée contre la régence par les grands vassaux. Cette coalition comprend le roi Henri III d'Angleterre, le comte Thibaut de Champagne, le comte Raymond de Toulouse et Pierre Mauclerc régent du duché de Bretagne. Loin d'être favorable au touriste, le choix de Philippe Hurepel amène les troupes des seigneurs restés fidèles au roi de France à guerroyer en notre belle région. Pour assurer sa défense il entreprend alors de grands travaux de fortification.

Il fait construire un château et des remparts à Calais, restaure le château d'Herdulot et à Boulogne remplace les remparts gallo-romains par une nouvelle ceinture, puis construit un château à l'angle le plus vulnérable de la ville, son édification durant de 1227 à 1231. Il signe la paix avec le roi à Compiègne en 1231 et se consacre dès lors à la restauration de son comté, faisant du Boulonnais l'une des régions les mieux fortifiées du royaume. Il trouve tout de même le temps de prêter main forte à Louis IX dans son combat contre le duc de Bretagne,

entré en rébellion. Il faut dire que la guerre était à cette époque virile, une sorte de sport très prisé chez les gens de haute lignée, ainsi rares étaient ceux qui terminaient leurs jours paisiblement à observer la mer tout empreint de sérénité. Et pour ne pas faillir, c'est à peine âgé de 34 ans que Philippe Hurepel décède. Les circonstances de cette mort restent controversées puisque d'après la chronique d'Ardes, de l'époque, il est dû au poison « à ce que l'on croit », alors qu'une chronique de Hollande nous en donne une version plus... romanesque.

Assistant le 18 janvier 1234 avec Mahaut à un tournoi à Corbie, il voit d'un assez mauvais œil la passion que témoigne la comtesse pour Florent, comte de Hollande. N'étant pas du genre à rester dans de telles conditions les deux pieds dans ses pantoufles, il se fait armer et tue son rival. La sanction est immédiate puisqu'il périt à son tour sous le fer du comte de Clèves, désireux de venger son frère d'armes. En tant que fils de France, il est enterré à la basilique de St Denis où son tombeau sera détruit par les révolutionnaires en 1793 avec ceux des rois de France.

par la cote d'armes suivant une méthode que j'ai déjà utilisée. J'éclairc et ombre directement la base sur la palette n'ayant plus ensuite qu'à prendre au pinceau la nuance que je désire déposer.

J'ai retenu cette technique car les plis dus au mouvement de rotation du torse sont nombreux et le corps légèrement penché sur l'avant produit des contrastes assez importants. Sur le devant, cela doit être d'autant plus sombre que l'on approche de la ceinture alors que les épaules et la partie au-dessus de la cuisse droite seront bien plus claires. Le séchage sous la lampe est ici indispensable, le bleu ayant la fâcheuse — quoique parfois bien utile — tendance à rester brillant.

L'éclairage se fait avec du blanc de titane et de la terre d'ombre brûlée pour

éviter des reflets trop lumineux. Attention au dosage sous peine de voir votre bleu clair tourner au bleu vert. Le fourreau aura droit à un séchage naturel pour lui conserver une légère brillance, le heaume par contre sera tout de même laissé quelques minutes au chaud pour briser un peu son éclat. Lorsque vous traitez l'écu, pensez à dégrader le fond, clair vers le ciel, sombre vers le sol.

Un semis de fleurs de lis

Il est temps maintenant de réfléchir au semis de fleurs de lys. J'ai observé beaucoup de reproduction de peintures d'époque ou d'armoiries afin de trouver la forme la plus proche de la réalité. Après avoir testé au dessin diverses allures, j'en ai retenu une pour laquelle j'ai également cherché les phases de « montage », une fois cela bien défini, il n'y a plus qu'à se lancer, le cœur serré.

J'attaque bien sûr d'abord l'écu pour démarrer par des lis de taille respectable. Je place six fines croix pour positionner les fleurs de lys sur la surface puis je les traite les unes après les autres. Je peins les pétales des côtés puis le pétale central et termine par l'ornement inférieur, tout d'abord à l'Humbrol puis à l'huile, je les reprends une seconde fois à l'huile mais en travaillant sur les lumières afin de suivre les variations du bleu. Attention, il ne s'agit pas de leur donner du relief, il n'y en a pas sur les armoiries d'un écu. Le résultat final est mat, ce qui ne correspond pas à l'aspect réel d'un cuir peint, un vernis brillant dilué viendra lui donner un satiné plus conforme. Après m'être fait la main avec l'écu, je peux me jeter à l'eau et entreprendre la cote d'armes. Tout d'abord le dos, surface la plus accessible donc la plus « simple ».

Comme pour le bouclier, je place les croix puis je peins les fleurs de lis, suivant la même technique. Je traite ensuite l'avant. Il faut que le motif épouse les déformations du vêtement. Cette première étape est à l'Humbrol, suit la même chose à l'huile, une sorte de seconde sous-couche. Je les reprends ensuite à l'huile en travaillant cette fois les éclairages qui doivent correspondre à ceux de la cote d'armes. Une dernière étape s'avère nécessaire où seuls ombres et lumières sont à

nouveau traités. Quelques retouches de bleu et me voilà au bout de mes peines. Les fleurs de lis ont nécessité quinze heures de travail (cinq pour l'écu et dix pour la cote d'armes). Il reste pour clore cette partie à peindre le lambel et ses cinq pendants. Je me sens d'un coup beaucoup plus décontracté, le reste (cuir et cote de mailles) ne présentant aucune difficulté particulière.

Les cuirs sont traités en deux étapes à l'huile, la seconde séchant naturellement, toujours dans le souci de lui conserver une légère patine. La cote de maille représente la phase terminale. Un mélange de terre d'ombre brûlée et de noir d'ivoire est passé sur sa totalité puis brossé pour ôter la peinture des arêtes. Je passe un dry en argent pur Humbrol (n° 11) dans le frais qui donnera un résultat assez sombre.

Le lendemain, après séchage, j'accroche à l'argent pur les lumières et à l'huile renforce les ombres, il faut la traiter comme un vêtement, ombrée sur le dessous, éclairée sur le dessus. Je colle la figurine sur le socle puis fixe la main droite et l'écu. Quelques retouches de finition, il reste en toujours une ou deux à faire lorsque l'on pense avoir terminé, et voilà en vitrine mon premier comte de Boulogne.

A quand la suite ?

Lorsqu'en 1544 les Anglais ont occupé Boulogne, ils ont hélas détruit la plupart des archives urbaines, ce qui rend aujourd'hui certaines parties de l'histoire de la ville peu accessibles (l'occupation dura d'ailleurs jusqu'en 1550). Je traiterai donc dans la mesure du possible les comtes ou chevaliers du comté les plus marquants, j'ai déjà quelques noms en tête... Pour conclure le premier volet de cette série, je ne peux que vous inciter à plonger dans le passé de votre ville, c'est réellement très intéressant et très satisfaisant. Si il y a un château près de chez vous, forcez-y, vous y trouverez assurément une source d'inspiration qui par sa proximité vous impliquera de façon bien plus forte que beaucoup d'autres sujets. Alors n'hésitez pas, l'Histoire c'est aussi ça. ☐

SOURCES

- Histoire de Boulogne-Sur-Mer. Alain Lottin et Stéphane Curveiller. Le Téméraire.
- Les Chevaliers. Ed. du Rocher.
- Figures de l'Héraldique. Michel Pastoureau Découvertes Gallimard.
- L'Héraldique. Pierre Joubert. Ouest-France.
- L'Héraldique. Claude Wenzler. Ouest-France
- Histoire du Château de Boulogne. Revue Bononia.